



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez DESESSARTS, Éditeur et Libraire, rue du Théâtre-Français, n°. 9, au coin de la place.

An X (1802).

ÉLOGE DE MARC-AURÈLE.

Après un règne de vingt ans, Marc-Aurèle mourut à Vienne; il étoit alors occupé à faire la guerre aux Germains. Son corps fut rapporté à Rome où il entra au milieu des larmes et de la désolation publique. Le sénat en deuil avoit été au-devant du char funèbre; le peuple et l'armée l'accompagnoient; le fils de Marc-Aurèle suivoit le char : la pompe marchoit lentement et en silence. Tout-à-coup un vieillard s'avança dans la foule. Sa taille étoit haute et son air vénérable : tout le monde le reconnut; c'étoit Apollonius, philosophe stoïcien, estimé dans Rome, et plus respecté encore par son caractère que pour son grand âge. Il avoit toutes les vertus rigides de sa secte, et de plus avoit été le maître et l'ami de Marc-Aurèle. Il s'arrêta auprès du cercueil, le regarda tristement, et tout-à-coup élevant sa voix :

Romains, dit-il, vous avez perdu un grand homme, et moi, j'ai perdu un ami. Je ne viens pas pleurer sur sa cendre; il ne faut pleurer que sur celle des méchans, car ils ont fait le mal et ne peuvent plus le réparer. Mais celui qui a été soixante ans vertueux,

et qui, vingt ans de suite, a été utile aux hommes; celui qui, dans tout le cours de sa vie, n'a point eu d'erreur, et qui, sur le trône, n'a point eu de foiblesses; celui qui a toujours été bon, juste, bienfaisant, généreux, pourquoi le plaindre? Romains, la pompe funèbre de l'homme juste est le triomphe de la vertu qui retourne à l'Etre suprême. Consacrons cette fête par nos éloges; je sais que la vertu n'en a pas besoin, mais ils seront l'hommage de notre reconnoissance. Il en est des grands hommes comme des dieux. Comblés de leurs bienfaits, nous n'avons pas pour eux des récompenses, mais nous avons des hymnes. Puissé-je, au bout de ma carrière, en parcourant la vie de Marc-Aurèle, honorer à vos yeux les derniers momens de la mienne! et toi qui es ici présent, toi son successeur et son fils, écoute les vertus et les actions de ton père; tu vas régner; la flatterie t'attend pour te corrompre. Une voix libre, pour la dernière fois, peut-être, se fait entendre à toi. Ton père, tu le sais, ne m'a point accoutumé à parler en esclave. Il aimoit la vérité : la vérité fait son éloge. Puisse-t-elle de même un jour faire le tien.

Toutes les fois qu'on loue les morts, on commence par les louer de leurs ancêtres, comme si le grand homme avoit besoin d'une origine, comme si celui qui ne l'est pas, étoit relevé par un mérite qui n'est point à lui. Gardons-nous, Romains, d'outrager la vertu jusqu'à croire qu'elle ait besoin de la naissance. Votre famille des Césars vous a donné quatre

tyrans de suite; et Vespasien, qui le premier releva votre empire, étoit le petit-fils d'un centurion.

Le bisaïeul de Marc-Aurèle naquit aux bords du Tage. Il apporta pour distinction, dans Rome, des vertus que l'on ne trouve plus que loin de Rome, la simplicité et les mœurs antiques. Cet héritage se conserva dans sa maison. Voilà quelle fut la vraie noblesse de Marc-Aurèle. Je sais qu'il fut le parent d'Adrien, mais il regarda cet honneur, si c'en est un, comme un danger. Je sais qu'on voulut le faire descendre de Numa, mais il fut assez grand pour dédaigner cette chimère de l'orgueil; il mit sa gloire à être juste.

Remercions les dieux de ce qu'il ne fut point d'abord désigné pour le trône. Le rang suprême a plus corrompu d'ames qu'il n'en a élevé. Né pour être un simple citoyen, il devint grand. Peut-être, s'il fût né prince, n'eût-il été qu'un homme vulgaire.

Tout concourut à le former. Il reçut d'abord cette première éducation à laquelle vos ancêtres ont toujours mis un si grand prix, et qui prépare à l'ame un corps robuste et sain. Il ne fut donc point amolli en naissant par le luxe : on ne l'entoura point d'une foule d'esclaves qui, observant ses moindres signes, se seroient honorés d'obéir à ses caprices. On lui laissa sentir qu'il étoit homme; et l'habitude de souffrir fut la première leçon qu'il reçut. La course, la lutte, les danses militaires achevèrent de développer ses forces : il se couvroit de poussière sur ce même champ

de Mars où s'étoient exercés vos Scipion, vos Marius et vos Pompée. Je vous rappelle cette partie de son éducation, Romains, parce que cette mâle institution commence à se perdre parmi vous. Déjà vous imitez ces peuples de l'Orient, chez qui la mollesse dégrade l'homme dès sa naissance, et vos ames se trouvent presque énervées avant de se connoître. Romains, on vous outrage en vous flattant; c'est en vous disant la vérité que je vous témoigne mon respect.

Cette première éducation n'eût fait de Marc-Aurèle qu'un soldat : on y joignit celle des connoissances. La langue de Platon lui devint familière comme la sienne : l'éloquence lui apprit à parler aux hommes : l'histoire lui apprit à les juger : l'étude des lois lui montra la base et le fondement des états. Il parcourut toutes les législations, et compara ensemble les lois de tous les peuples. Il ne fut donc pas élevé comme ceux que l'on flatte déjà lorsqu'ils sont encore ignorans et foibles. Un lâche respect ne craignit pas de le fatiguer par des efforts. Une discipline sévère assujettit son enfance au travail; et parent du maître du monde, il fut forcé à s'éclairer comme le dernier citoyen.

Ainsi commençoit à se former le prince qui devoit vous gouverner; mais c'est l'éducation morale qui achève l'homme et constitue sa grandeur; c'est elle qui a fait Marc-Aurèle. Cette éducation commença avec sa naissance : la frugalité, la douceur, la tendre amitié, voilà les objets qu'il aperçut en sortant du

berceau. Que dis-je? on l'arracha de Rome et de la cour; on craignit pour lui un spectacle funeste. Eh! comment dans Rome, où tous les vices se rassemblent des extrémités de l'univers, auroit pu se former une ame qui devoit être austère et pure? Eût-il appris à dédaigner le faste, où le luxe corrompt jusqu'à la pauvreté? à mépriser la richesse, où la richesse est la mesure de l'honneur? à devenir humain, où tout ce qui est puissant écrase tout ce qui est foible? à avoir des mœurs, où le vice a même perdu la honte? Les dieux protecteurs de votre empire dérobent Marc-Aurèle à ce danger. Son père le transporta à trois ans dans une retraite où il fut mis en dépôt sous la garde des mœurs. Loin de Rome, il apprit à faire un jour le bonheur de Rome; loin de la cour, il mérita d'y revenir pour commander.

L'héritier avare compte avec plaisir tous ceux qui lui ont transmis des richesses; Marc-Aurèle, plus avancé en âge, comptoit tous ceux à qui, dans son enfance, il avoit dû l'exemple d'une vertu. « Mon père, nous disoit-il, m'apprit à n'avoir rien de lâche ni d'efféminé : ma mère, à éviter jusqu'à la pensée du mal : mon aïeul, à être bienfaisant : mon frère, à préférer la vérité à tout. » Voilà de quoi, Romains, il rend grâce aux dieux à la tête de l'ouvrage où il a déposé tous les sentimens de son cœur. Bientôt des maîtres lui enseignèrent tous les devoirs de l'homme, mais en les pratiquant. On ne lui disoit pas, aime les malheureux, mais on soulageoit

devant lui ceux qui l'étoient. Personne ne lui dit : mérite d'avoir des amis, mais il vit l'un de ses maîtres sacrifier sa fortune à un ami opprimé. J'ai vu un guerrier qui, pour lui donner des leçons de valeur, lui montra son sein tout couvert de blessures. C'est ainsi qu'on lui parloit de douceur, de magnanimité, de justice, de fermeté dans ses desseins. J'eus moi-même la gloire d'être associé à ces maîtres illustres. Appelé à Rome du fond de la Grèce, et chargé de l'instruire, on m'ordonna de me rendre au palais. S'il n'eût été qu'un simple citoyen, je me serois rendu chez lui : mais je crus que la première leçon que je devois à un prince, étoit celle de la dépendance et de l'égalité; j'attendis qu'il vint chez moi. Pardonne, ô Marc-Aurèle ! je pensois alors que tu n'étois qu'un prince ordinaire : je te connus bientôt; et tandis que tu me demandois des leçons, je m'instruisois souvent auprès de toi.

Il n'étoit pas encore sorti de l'enfance, que déjà l'enthousiasme de la vertu étoit dans son cœur. A douze ans, il s'étoit consacré au genre de vie le plus autère : à quinze ans, il avoit cédé à sa sœur unique tout le bien de son père : à dix-sept, il fut adopté par Antonin; et (je ne vous rapporte que ce que j'ai vu moi-même) il pleura sur sa grandeur. O jour qui, après quarante années, m'est encore présent ! il se promenoit dans les jardins de sa mère; j'étois auprès de lui ; nous parlions ensemble des devoirs de l'homme, lorsqu'on vint lui annoncer son élévation : je le vis

changer de couleur, et il parut long-temps inquiet et triste. Sa maison cependant l'environnoit avec des transports de joie. Etonnés de sa douleur, nous lui en demandâmes la cause. « Pouvez-vous me la demander, dit-il, je vais régner » ?

Antonin dès-lors devint pour lui un nouveau maître, qui l'instruisoit à de plus grandes vertus. Le sang des hommes respecté, les lois florissantes, Rome tranquille, l'univers heureux, telles furent les nouvelles leçons que Marc-Aurèle reçut pendant vingt ans.

Elles suffisoient pour former un grand homme, mais ce grand homme devoit avoir un caractère qui le distinguât de tous vos empereurs ; et c'est la philosophie seule qui le lui a donné. A ce mot de philosophie, je m'arrête. Quel est ce nom sacré dans certains siècles, et abhoré dans d'autres ; objet tour-à-tour et du respect et de la haine ; que quelques princes ont persécuté avec fureur, que d'autres ont placé à côté d'eux sur le trône ? Romains ! oserai-je louer la philosophie dans Rome, où tant de fois les philosophes ont été calomniés, d'où ils ont été bannis tant de fois ? C'est d'ici, c'est de ces murs sacrés, que nous avons été relégués sur des rochers et dans des îles désertes ; c'est ici que nos livres ont été consumés par les flammes ; c'est ici que notre sang a coulé sous les poignards. L'Europe, l'Asie et l'Afrique nous ont vus errans et proscrits, chercher un asile dans les antres des bêtes féroces, ou condamnés à

travailler chargés de chaînes, parmi les assassins et les brigands (*a*).

Quoi donc! la philosophie seroit-elle l'ennemie des hommes et le fléau des états? Romains, croyez-en un vieillard qui depuis quatre-vingts ans étudie la vertu, et cherche à la pratiquer. La philosophie est l'art d'éclairer les hommes pour les rendre meilleurs; c'est la morale universelle des peuples et des rois, fondée sur la nature et sur l'ordre éternel. Regardez ce tombeau: celui que vous pleurez étoit un sage: la philosophie sur le trône a fait vingt ans le bonheur du monde. C'est en essuyant les larmes des nations qu'elle a réfuté les calomnies des tyrans.

Votre empereur, dès son enfance, fut passionné pour elle. Il ne chercha point à s'égarer dans des connoissances inutiles à l'homme. Il vit bientôt que l'étude de la nature étoit un abyme, et rapporta la philosophie toute entière aux mœurs. D'abord, il promena ses regards sur les différentes sectes qui étoient autour de lui; il en distingua une qui appre-

(*a*) Musonius Rufus, stoïcien célèbre et chevalier romain, banni de Rome sous Néron et relégué dans l'île de Gyare, fut tiré ensuite de cette île pour travailler parmi les forçats à percer l'isthme de Corinthe. Un de ses amis, qui le reconnut, lui témoignoit sa douleur: *Tu t'affliges*, lui dit le philosophe, *de me voir travailler à percer l'isthme pour l'utilité de la Grèce; aimerois-tu mieux me voir chanter et jouer de la flûte sur un théâtre, comme Néron!* Les persécutions que le philosophe avoit essuyées sous Néron, recommencèrent sous Domitien.

noit à l'homme à s'élever au-dessus de lui-même. Elle lui découvrit, pour ainsi dire, un monde nouveau, où le plaisir et la douleur sont comme anéantis, où les sens ont perdu tout leur pouvoir sur l'ame, où la pauvreté, les richesses, la vie, la mort ne sont rien, où la vertu existe seule. Romains, c'est cette philosophie qui vous a donné Caton et Brutus; c'est elle qui les soutint au milieu des ruines de la liberté. Elle s'étendit ensuite et se multiplia sur vos tyrans. Il semble qu'elle étoit devenue comme un besoin pour vos ancêtres opprimés, dont la vie incertaine étoit sans cesse sous la hache du despotisme. Dans ces temps d'opprobre, seule elle conserva la dignité de la nature humaine. Elle apprenoit à vivre; elle apprenoit à mourir : et tandis que la tyrannie dégradoit les ames, elle les relevoit avec plus de force et de grandeur. Cette mâle philosophie fut faite de tout temps pour les ames fortes. Marc-Aurèle s'y livra avec transport : dès ce monent, il n'eut qu'une passion, celle de se former aux vertus les plus pénibles. Tout ce qui pouvoit l'aider dans ce dessein étoit pour lui un bienfait du ciel. Il remarqua comme un des jours les plus heureux de sa vie, celui de son enfance où il entendit, pour la première fois, parler de Caton. Il garda avec reconnoissance les noms de ceux qui lui avoient fait connoître Brutus et Thraséas. Il remercia les dieux d'avoir pu lire les maximes dEpictète. Son ame s'unissoit à ces ames extraordinaires qui avoient existé avant lui. « Recevez-moi, disoit-il, parmi

vous; éclairez mon esprit, élevez mes sentimens; que j'apprenne à n'aimer que ce qui est vrai, à ne faire que ce qui est juste ». Pour mieux affermir la vertu dans son cœur, il voulut pénétrer lui-même jusqu'à la source de ses devoirs; il voulut découvrir, s'il étoit possible, le vrai dessein de la nature sur l'homme. Ici, Romains, va s'offrir à vous tout le développement de l'ame de Marc-Aurèle, l'enchaînement de ses idées, les principes sur lesquels il appuya sa vie morale. Ce n'est pas moi qui vous offrirai ce tableau, c'est Marc-Aurèle lui-même. Je vais vous lire un écrit qu'il a tracé de ses mains, il y a plus de trente ans; il n'étoit point encore empereur. « Tiens, me dit-il, Apollonius, prends cet écrit, et si jamais je m'écarte des sentimens que ma main a tracés, fais-moi rougir aux yeux de l'univers ». Romains, et toi son successeur et son fils, vous allez juger si Marc-Aurèle a conformé sa conduite à ces grandes idées, et s'il s'est écarté une seule fois du plan qu'il a cru lire dans la nature.

Ici le philosophe s'arrêta un moment. La foule innombrable des citoyens qui l'écoutoient, se serra pour l'entendre de plus près. A un grand mouvement succéda bientôt un grand silence. Seul entre le peuple et le philosophe, le nouvel empereur étoit inquiet et pensif. Apollonius avoit une main appuyée sur la tombe, de l'autre il tenoit un papier écrit de la main de Marc-Aurèle. Il reprit la parole, et lut ce qui suit :

Entretien de Marc-Aurele avec lui-même (*a*).

« Je méditois pendant la nuit. Je cherchois en quoi consiste ce qui est bon, sur quoi est fondé ce qui est juste. Marc-Aurèle, me disois-je, jusqu'à présent tu as été vertueux, ou du moins tu as voulu l'être; mais qui te garantit que tu le voudras toujours? Qui t'a dit même que ce que tu nommes vertu, l'est en effet? Je fus effrayé de ce doute, et résolus de monter, s'il étoit possible, jusqu'aux premiers principes, pour m'assurer de moi-même et connoître la route que l'homme doit suivre. Le lieu et le temps favorisoient mes réflexions. La nuit étoit profonde et calme. Tout reposoit autour de moi. J'entendois seulement, près de mon palais, les eaux du Tibre un peu agitées. Mais ce bruit continu et sourd, étoit lui-même favorable à la pensée, et je me livrai aux méditations suivantes :

» Pour savoir ce que c'est que la vertu, il faut savoir d'abord ce que c'est que l'homme. Je me demandai, qui suis-je? Je reconnus en moi des sens, une intelligence et une volonté, et je me vis jeté comme au hasard, et par une main inconnue, sur la surface de la terre. Mais d'où viens-je, et qui m'a placé ici? Pour me répondre, je fus obligé de sortir de moi-même,

---

(*a*) On sait que Marc-Aurèle avoit laissé un ouvrage intitulé : *De lui-même à lui-même*; ouvrage qui respire la philosophie la plus élévée et la morale la plus pure. On a tâché ici d'en prendre l'esprit général.

et d'interroger la nature. Alors mes yeux se promenèrent autour de moi, et je contemplai l'univers. En voyant cet assemblage infini d'êtres qui le composent, ces mondes ajoutés à des mondes, et moi si petit et si foible, relégué dans un coin de la terre, et comme perdu dans l'immensité, je fus découragé un moment. Quoi donc! me disois-je à moi-même, suis-je quelque chose dans la nature? Le souvenir de mon intelligence me ranima tout-à-coup : Marc-Aurèle, ce qui pense ne peut être perdu dans la foule. Alors je continuai mes recherches; et observant tout, j'examinai la marche de l'univers. Je fus frappé de l'harmonie que j'apercevois partout. Je vis que dans les cieux, sur la terre, tous les êtres se prêtent mutuellement des secours. L'univers, me dis-je, est donc un tout immense, dont toutes les parties se correspondent? La grandeur et la simplicité de cette idée éleva mon ame. Bientôt cette harmonie me fit naître l'idée nécessaire d'une cause. Pour combiner tant de moyens, et, de tant d'êtres séparés, ne former, pour ainsi dire, qu'un être unique, il faut une ame intelligente. J'appelai cette ame, âme universelle (*a*), je l'appelai Dieu. A ce nom, j'éprouvai une émotion religieuse, et l'univers me parut quelque chose de sacré. J'avois trouvé un point d'appui, je m'y arrêtai. J'attribuai à cette cause tous les effets. Je vis que c'est elle qui a imprimé un caractère

(*a*) On fait ici parler Marc-Aurèle d'après le système des stoïciens. Il avoit adopté les principes de cette secte, et ces principes se retrouvent dans tout son ouvrage.

d'unité à tout ce qui existe. C'est elle qui a donné à cette foule innombrable d'êtres, ou inanimés ou sensibles, la loi qui les unit, pour les faire servir à-la-fois, et au bien l'un de l'autre, et à l'harmonie de l'ensemble. Mais c'est surtout dans les êtres intelligens, que cette loi primitive me parut agir avec plus de force. Les hommes, par un instinct secret, se cherchent et s'attirent. En vain l'intérêt des passions les divise, une force plus impérieuse les rapproche. Il semble que l'être qui pense soit abandonné et solitaire au milieu de l'univers physique, et la pensée a besoin du commerce de la pensée. Une seconde chaîne vint s'offrir à moi, ce fut celle des besoins. Enfin, je vis les hommes réunis d'une manière plus étroite encore. Il n'y a pour toutes les ames qu'une même raison, comme pour tous les êtres physiques qu'une même lumière. S'il n'y a qu'une raison, il n'y a qu'une loi. Les hommes de tous les pays et de tous les siècles sont donc soumis à la même législation; ils sont tous concitoyens de la même ville : cette ville est l'univers. Alors je crus voir tomber autour de moi toutes les barrières qui séparent les nations, et je ne vis plus qu'une famille et qu'un peuple.

» J'étois parvenu à voir que, par l'ordre même de la nature, il y a société entre tous les hommes. Dès ce moment, je me considérai sous un double rapport. Je me vis comme une foible partie de l'univers, englouti dans le tout, entraîné par le mouvement général qui entraîne tous les êtres : je me regardai ensuite comme détaché de ce tout immense, et lié par un rap-

port particulier avec les hommes. Comme partie du tout, Marc-Aurèle, tu dois recevoir, sans murmure, ce qui est une suite de l'ordre général : de là naît la constance dans les maux, et le courage, qui n'est que la soumission d'une ame forte. Comme partie de la société, tu dois faire tout ce qui est utile à l'homme : de là tous les devoirs d'ami, d'époux, de père, de citoyen. Souffrir tout ce que la nature de l'univers t'impose, faire ce que ta nature d'homme exige, voilà tes deux règles. Je conçus alors ce que c'étoit que la vertu, et je ne craignis plus de m'égarer. »

Ici Apollonius s'interrompant, s'adressa au fils de Marc-Aurèle. « Empereur, s'écria-t-il, ce que tu viens d'entendre convient à tous les hommes, et pouvoit être la philosophie d'Epictète, comme celle de ton père ; mais ce qui suit t'appartient. C'est la philosophie du prince, c'est celle de tous les hommes qui seront dignes de régner : puisse-t-elle devenir la tienne ! Ecoute ton prédécesseur et ton père ». Alors il reprit ainsi :

« Bientôt ramenant toutes mes idées à moi-même, je voulus appliquer ces principes à ma conduite. J'avois reconnu quelle étoit ma place dans l'univers, je regardai quelle étoit ma place dans la société ; je vis avec effroi que j'y occupois le rang de prince. Marc-Aurèle, si tu étois confondu dans la foule, tu n'aurois à répondre à la nature que de toi : mais des millions d'hommes t'obéiront un jour : le degré de bonheur dont chacun peut jouir, est marqué ; tout ce qui manquera par ta faute à ce bonheur, sera ton crime. Si dans le monde entier il coule une larme que tu aies pu prévenir,

tu es coupable. La nature indignée te dira, je t'ai confié mes enfans pour les rendre heureux; qu'en as-tu fait? pourquoi ai-je entendu des gémissemens sur la terre? pourquoi les hommes ont-ils levé leurs mains vers moi, pour me prier d'abréger leurs jours? Pourquoi la mère a-t-elle pleuré sur son fils qui venoit de naître? pourquoi la moisson que j'avois destinée à nourrir le pauvre, a-t-elle été arrachée de sa cabane? Que répondras-tu? Les maux des hommes déposeront contre toi, et la justice, qui t'observe, gravera ton nom parmi les noms des mauvais princes ».

Ici le peuple se mit à crier : *Jamais*, *jamais*. Mille voix s'élevèrent ensemble ; l'un disoit : *Tu as été notre père*; un autre : *Tu ne souffris jamais d'oppresseurs*; d'autres : *Tu as soulagé tous nos maux*; et des milliers d'hommes à la fois : *Nous t'avons béni*, *nous te bénissons. O sage*, *ô clément*, *ô juste empereur! que ta mémoire soit sainte*, *qu'elle soit adorée à jamais.* Elle le sera, reprit Apollonius, et le sera dans tous les siècles : mais c'est en s'effrayant lui-même des maux qu'il auroit pu vous causer, qu'il est parvenu à vous rendre heureux, et à mériter ces acclamations qui retentissent sur sa tombe. Ecoutez ce qu'il ajoute.

« Pour empêcher que ton nom ne soit flétri, connois tes devoirs; ils embrassent toutes les nations, ils renaissent à chaque heure et à chaque instant. La mort seule d'un citoyen finit tes obligations envers lui; mais la naissance de chaque citoyen t'impose un nouveau devoir. Tu dois travailler le jour, parce que le jour est destiné à l'action pour l'homme; souvent tu dois veiller la nuit, parce que le crime

veille, tandis que le prince dort. Il faut protéger la foiblesse, il faut enchaîner la force. Marc-Aurèle, ne parle pas de délassemens; il n'y en a plus pour toi, que lorsqu'il n'y aura plus sur la terre de malheureux ni de coupables.

» Epouvanté de mes devoirs, je voulus connoître les moyens que j'avois pour les remplir, et mon effroi redoubla. Je vis que mes obligations étoient au-dessus d'un homme, et que mes facultés n'étoient que celles d'un homme. Il faudroit que l'œil du prince pût embrasser ce qui est à des distances immenses de lui, et que tous les lieux de son empire fussent rassemblés, en un seul point, sous son regard. Il faudroit que son oreille pût être frappée à-la-fois de tous les gémissemens, de toutes les plaintes, de tous les cris de ses sujets. Il faudroit que sa force fût aussi prompte que sa volonté, pour détruire et combattre sans cesse toutes les forces qui luttent contre le bien général: mais le prince a des organes aussi foibles que le dernier de ses sujets. Marc-Aurèle, entre la vérité et toi, il y aura continuellement des fleuves, des montagnes, des mers; souvent tu n'en seras séparé que par les murs de ton palais, et elle ne parviendra point jusqu'à toi. Tu emprunteras des secours; mais ces secours ne seront qu'un remède imparfait à ta foiblesse. L'action confiée à des bras étrangers, ou se ralentit, ou se précipite, ou change d'objet. Rien ne s'exécute comme le prince l'a conçu; rien ne lui est dit comme il l'auroit vu lui-même. On exagère le bien, on diminue le mal, on justifie le crime, et le prince, toujours foible ou trompé, exposé

à

à l'infidélité ou à l'erreur de tous ceux qu'il a chargés de voir et d'entendre, se trouve continuellement placé entre l'impuissance de connoître et la nécessité d'agir.

» De l'examen de mes sens, je passai à celui de ma raison, et je la comparai encore à mes devoirs. Je vis que, pour bien gouverner, j'aurois besoin d'une intelligence presque divine, qui aperçût, d'un coup-d'œil, tous les principes et leur application, qui ne fût dominée ni par son pays, ni par son siècle, ni par son rang; qui jugeât tout d'après la vérité, rien d'après les conventions. Est-ce donc-là la raison d'un homme? est-ce la mienne?

» Enfin, je demandai si j'étois sûr de ma volonté. Demande-toi donc si tout ce qui t'environne n'a pas de prise sur ton ame pour la corrompre ou l'égarer? Marc-Aurèle, (et ici Apollonius fixa un moment les yeux sur le nouvel empereur), tremble surtout quand tu seras sur le trône; des milliers d'hommes chercheront à t'arracher ta volonté pour te donner la leur; ils mettront leurs passions viles à la place de tes passions généreuses. Que seras-tu alors? le jouet de tous. Tu obéiras en croyant commander; tu auras le faste d'un empereur et l'ame d'un esclave. Oui, ton ame ne sera plus à toi, elle sera à l'homme méprisable et hardi qui voudra s'en saisir.

» Ces réflexions me jetèrent presque dans le désespoir. O Dieu! m'écriai-je, puisque la race des hommes que tu as jetée sur la terre, avoit besoin d'être gouvernée, pourquoi ne leur as-tu donné que des hommes pour régner sur

eux ? Etre bienfaisant, je réclame ici ta pitié pour les princes : ils sont peut-être plus à plaindre que les peuples ; car il est plus affreux, sans doute, de faire le mal que de le souffrir ! Dans ce moment, je délibérai si je ne renoncerois pas à ce pouvoir dangereux et terrible, et je fus un instant résolu, oui, je fus résolu d'abdiquer l'empire.... »

A ces mots, les Romains qui écoutoient dans un profond silence, parurent effrayés comme s'ils étoient menacés de perdre leur empereur ; ils oublioient que ce grand homme n'étoit plus. Bientôt cette illusion se dissipa ; on eût dit alors qu'ils le perdoient une seconde fois. Dans un mouvement tumultueux, ils s'inclinèrent tous vers sa tombe ; femmes, enfans, vieillards, tout se précipita de ce côté. Tous les cœurs étoient émus, tous les yeux versoient des larmes, un bruit confus de douleur étoit sur cette immense assemblée. Apollonius lui-même se troubla ; le papier qu'il tenoit tomba de sa main : il embrassa le cercueil. La vue de ce vieillard désolé parut augmenter le trouble général ; peu-à-peu le murmure se rallentit. Apollonius se releva comme un homme qui sortoit d'un songe, et l'œil encore à demi-égaré par la douleur, il reprit le papier sur la tombe, et continua ainsi d'une voix altérée :

« Je ne m'arrêtai pas long-temps à ce projet de renoncer à l'empire. Je vis que l'ordre des dieux m'appeloit à servir la patrie, et que je devois obéir. Et quoi ! me dis-je, on punit de mort un soldat qui quitte son poste, et toi tu quitterois le tien ? Est-ce la nécessité d'être vertueux sur le trône, qui t'épouvante ? Alors je crus entendre une voix secrète qui me dit : Quoique tu fasses, tu seras toujours un

homme ; mais conçois-tu bien à quel degré de perfection un homme peut s'élever? Vois la distance qui est d'Antonin à Néron. Je repris courage, et ne pouvant agrandir mes sens, je résolus de chercher tous les moyens d'agrandir mon ame, c'est-à-dire, de perfectionner ma raison et d'affermir ma volonté : je trouvai ces moyens dans l'idée même de mes devoirs. Marc-Aurèle, quand Dieu te met à la tête du genre-humain, il t'associe pour une partie au gouvernement du monde. Pour bien gouverner, tu dois donc prendre l'esprit de Dieu même. Elève-toi jusqu'à lui ; médite ce grand être ; va puiser dans son sein l'amour de l'ordre et du bien général ; que l'harmonie de l'univers t'apprenne quelle doit être l'harmonie de ton empire. Les préjugés et les passions qui dominent tant d'hommes et de princes, s'anéantiront pour toi ; tu ne verras plus que tes devoirs et Dieu, et cette raison suprême qui doit être ton modèle et ta loi.

» Mais la volonté de la suivre en tout, ne te suffit pas, il faut que l'erreur ne puisse t'égarer ; alors je commençai à faire la revue de toutes mes opinions, et je comparai chacune de mes idées avec l'idée éternelle du vrai et du juste ; je vis qu'il n'y avoit de bien que ce qui étoit utile à la société et conforme à l'ordre ; de mal, que ce qui leur étoit contraire. J'examinai les maux physiques, je n'y aperçus que l'effet inévitable des lois de l'univers. Bientôt je voulus méditer sur la douleur ; la nuit étoit déjà avancée ; le besoin du sommeil fatiguoit ma paupière ; je luttai quelque temps ; enfin,

je fus obligé de céder, et je m'assoupis; mais, dans cet intervalle, je crus avoir un songe; il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés; ils avoient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étoient pas étrangers, je crus me rappeler que j'avois souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardois tous, quand une voix terrible et forte retentit sous le portique : *mortels, apprenez à souffrir*. Au même instant, devant l'un je vis s'allumer des flammes, et il y posa la main; on apporta à l'autre du poison, il but, et fit une libation aux dieux; le troisième étoit debout, auprès d'une statue de la liberté brisée, il tenoit d'une main un livre, de l'autre, il prit une épée dont il regardoit la pointe; plus loin, je distinguai un homme tout sanglant, mais calme, et plus tranquille que ses bourreaux; je courus à lui en m'écriant : O Régulus! est-ce toi? Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournai mes regards. Alors j'aperçus Fabrice dans la pauvreté, Scipion mourant dans l'exil, Epictète écrivant dans les chaînes, Sénèque et Thraséas, les veines ouvertes, et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux, je versois des larmes; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, approcha de moi et me dit : ne nous plains pas, mais imite-nous; et toi aussi, apprends à vaincre la douleur. Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenoit à la main; je vou-

lus l'arrêter; je frémis et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avoient pas le droit d'ébranler mon courage : je résolus d'être homme, de souffrir et de faire le bien ».

Mais il est, dit Apollonius, des maux plus sensibles, et qui touchent à l'ame de plus près; c'est l'ingratitude, c'est l'offense, c'est la calomnie, ce sont tous les vices des méchans qui nous tourmentent et nous fatiguent. Marc-Aurèle se demande si tous ces hommes vils ou cruels méritent qu'on leur fasse du bien.

Philosophe, dit brusquement le jeune empereur, et moi aussi je te fais la même demande.

Empereur, dit Apollonius, je vais te lire la réponse de ton prédécesseur et de ton père. Il pèse en silence tous les maux que l'homme fait à l'homme, et se dit à lui-même :

« La source de tes actions doit être dans ton ame et non dans l'ame des autres. On t'offense: qu'importe? Dieu est ton législateur et ton juge. Il y a des méchans! ils te sont utiles; sans eux, qu'aurois-tu besoin de vertus? Tu te plains des ingrats! imite la nature, elle donne tout aux hommes et n'en attend rien; mais l'outrage? l'outrage avilit celui qui le fait et non celui qui le reçoit; et la calomnie! remercie les dieux de ce que tes ennemis, pour dire du mal de toi, ont recours au mensonge; mais la honte! est-il de la honte pour l'homme juste » ?

Il résolut donc, s'il le falloit, de déplaire aux hommes pour les servir; il consentit à leur être odieux pour leur être utile.

Il avoit pesé les maux, il voulut peser les biens.

« Je me demandai, dit-il, ce que c'étoit que la réputation : un cri qui s'élève et qui meurt dans un coin de la terre : et les louanges des cours ? un tribut de l'intérêt au pouvoir, ou de la bassesse à l'orgueil ; et l'autorité ? le plus grand des malheurs pour qui n'est pas le plus vertueux des hommes; et la vie ? . . . . En ce moment, j'aperçus, dans le lieu où je méditois, un de ces instrumens de sable qui mesurent le temps. Mon œil s'y fixa ; je regardai ces grains de poussière qui, en tombant, marquoient les portions de la durée. Marc-Aurèle, me dis-je, le temps t'a été donné pour être utile aux hommes : qu'as-tu déjà fait pour eux ? La vie s'enfuit, les années se précipitent, elles tombent les unes sur les autres comme ces grains de sable. Hâte-toi ; tu es placé entre deux abymes, celui du temps qui t'a précédé et celui du temps qui doit te suivre. Entre ces deux abymes, ta vie est un point, qu'elle soit marquée par tes vertus : sois bienfaisant, aies l'ame libre, méprise la mort ».

En prononçant ce mot (il me l'a dit souvent lui-même), il sentit son ame étonnée. Il réfléchit un moment et continua :

« Quoi ! la mort t'épouvante ! Va, mourir n'est qu'une action de la vie, et la plus aisée peut-être; la mort est la fin des combats, elle est le moment où tu pourras dire, enfin ma vertu m'appartient ; c'est elle qui t'affranchira du plus grand des dangers, celui de devenir méchant. Marc-Aurèle, tu es embarqué, suis ta route ; et quand tu verras approcher le terme,

sors du vaisseau et remercie les dieux sur le rivage ».

C'est ainsi qu'il parcourut successivement presque tous les objets qui agitent et troublent l'homme, pour apprendre à les juger, et conformer en tout ses vues aux vues de la nature. Il s'étoit mis en garde contre les opinions, il voulut se mettre en garde contre ses sens. Prince, il semble en effet que l'homme se combatte et soit opposé à lui-même. Ma raison fait ma force, mes sens font ma foiblesse. C'est ma raison qui m'élève jusqu'aux idées de l'ordre et du bien général; ce sont mes sens qui me rabaissent aux vues personnelles, et me font descendre jusqu'à moi. Ainsi ma raison m'ennoblit, et mes sens m'avilissent. Ton père, pour se rendre libre, voulut donc les rendre esclaves. Dès ce moment il se dévoua à un genre de vie austère, et il se dit :

« Je dompterai mes passions, et de toutes la plus terrible, parce qu'elle est la plus douce, l'amour des voluptés. La vie est un combat, il faut lutter sans cesse; je fuirai le luxe, parce que le luxe énerve l'ame par tous les sens; je le fuirai, parce que chez un prince le luxe épuise des trésors pour satisfaire à des caprices. Je vivrai de peu, comme si j'étois pauvre; quoique prince, je n'ai que les besoins d'un homme. Je ne donnerai au sommeil que le temps que je ne pourrai lui ravir; je me dirai tous les matins : Voici l'heure où les crimes assoupis s'éveillent, où les passions et les vices s'emparent de l'univers, où le malheureux renaît au sentiment de ses maux, où l'opprimé, en s'agitant dans sa prison, retrouve le poids de ses chaînes. C'est à la vertu, c'est à la bienfaisance, c'est à l'autorité sacrée de lois à

s'éveiller au même instant : que les travaux seuls soient le délassement de mes travaux. Si l'étude et les affaires remplissent toutes mes heures, le plaisir n'en trouvera aucune de vide pour s'en emparer ».

Ici Commode, d'une voix émue, interrompit encore Apollonius : Et quoi ! tous les plaisirs sont-ils interdits à un prince ?

Ton père s'est dit la même chose, reprit le philosophe ; et voici ce qu'il s'est répondu :

« Non, Marc-Aurèle, tu ne seras pas privé de tous les plaisirs ; et les dieux t'ont réservé les plus touchans et les plus purs. Tes plaisirs seront de consoler la douleur, d'adoucir l'infortune ; tes plaisirs seront de soulager d'un mot une province, de pouvoir tous les jours rendre deux cents nations heureuses. Dis-moi, préférerois-tu, ou les langueurs des voluptés, ou les spectacles des gladiateurs, ou l'amusement barbare de voir combattre, dans l'arêne, des hommes contre des bêtes féroces? Chaque instant est marqué par un devoir, chaque devoir doit être pour toi la source d'un plaisir ».

(Prince, telle fut la réponse de ton père à la question que tu m'as faite.)

Il s'arrêta. Il avoit vu ce que la nature exigeoit de lui ; il avoit connu Dieu, son ame, sa raison, sa place dans l'univers, sa place dans la société, ses devoirs d'homme, ses devoirs de prince. Il avoit tâché de fortifier son ame contre tous les obstacles qui pourroient un jour la retarder dans sa marche. Alors il éleva ses mains vers le ciel, et dit : (et toi aussi, jeune empereur, dis avec lui) :

« O Dieu ! tu n'a pas fait les rois pour être oppresseurs,

oppresseurs, ni les peuples pour être opprimés; je ne te demande pas que tu me rendes meilleur: n'ai-je pas une volonté active pour me perfectionner, me combattre et me vaincre? Mais je te demande ce que je ne puis me donner à moi-même, de connoître et d'entendre la vérité; je te demande le bien le plus nécessaire aux rois, des amis. Fais que Marc-Aurèle meure avant de cesser d'être juste ».

Il revint à lui-même; il s'aperçut que la nuit étoit écoulée, et que le soleil s'élevoit sur l'horizon. Déjà le peuple en foule remplissoit les rues de Rome; déjà il entendoit les acclamations qui annonçoient qu'Antonin marchoit vers la place publique.

» Je sortis, ajoute-t-il, pour m'aller joindre à mon père; dans tout le cours de ses actions, je vis qu'il pratiquoit ce que j'avois résolu de faire, et je me sentis encore plus encouragé à la vertu.

Les Romains avoient écouté dans un profond silence. Pendant cette lecture, leurs cœurs étoient remplis tour-à-tour de regrets, d'admiration et de tendresse. Ils avoient vu agir ce grand homme, ils avoient été pendant quarante ans témoins de ses vertus; mais ils ignoroient ses principes. Leurs yeux, avec plus de douleur, se fixèrent sur sa cendre, et bientôt, comme par un mouvement involontaire, se portèrent presqu'en même-temps sur le fils de Marc-Aurèle, qui devoit être trop indigne de ce nom, et qui baissa la vue.

Fils de Marc-Aurèle, s'écria Apollonius, ces regards tournés sur toi, te demandent si tu seras semblable à ton père; n'oublie pas les

larmes que tu vois couler (et se tournant vers le peuple) Suspendons nos regrets pour achever de rendre hommage à ses vertus; je ne vous ai offert que la moitié de lui-même: il faut le voir, fidelle à ses principes, suivre le plan qu'il s'est tracé, et appliquer, pendant vingt ans, au bonheur du monde, les idées de morale que la philosophie lui avoit suggérées loin du trône.

Marc-Aurèle a vu que la nature a mis un esprit général de société entre les hommes: il en voit naître l'idée de liberté, parce qu'il n'y a point de société où il n'y a qu'un maître et des esclaves; de propriété, parce que sans l'assurance des possessions, il n'est plus d'ordre social; de justice, parce que la justice seule peut rétablir l'équilibre que les passions tendent à rompre; enfin, de bienveillance universelle, parce que les hommes étant tous associés, il n'y a point d'homme vil aux yeux de la nature, et que si tous n'ont pas droit au même rang, ils ont tous droit au même bonheur. Tel a été le plan général de son règne.

Je commence par la liberté, Romains, parce que la liberté est le premier droit de l'homme, le droit de n'obéir qu'aux lois et de ne craindre qu'elles. Malheur à l'esclave qui craindroit de prononcer son nom! malheur au pays où le prononcer seroit un crime! C'en étoit un sous vos tyrans: mais qu'ont produit leurs vaines fureurs? ont-elles étouffé dans le cœur de vos pères ce sentiment généreux? on pourra le combattre, on ne peut le détruire, il subsiste par tout où il y a des ames fortes; il

se conserve dans les chaînes ; il vit dans les prisons, renaît sous les haches des licteurs. Tant que vous l'aurez, ô Romains ! vous aurez le courage et les vertus. Marc-Aurèle, en montant sur le trône, connut ce droit sacré : il vit que l'homme, né libre, mais avec le besoin d'être gouverné, s'étoit soumis à des lois, jamais aux caprices d'un maître ; que nul homme n'a le droit de commander arbitrairement à un autre ; que qui usurpe ce pouvoir, détruit son pouvoir même. Il avoit vu dans vos annales les maux de vos ancêtres sous les Tibère et les Néron, le despotisme de ces monstres sous lesquels il n'y avoit d'autre vertu que de savoir mourir ; le despotisme aussi odieux et plus lâche encore des affranchis, l'oppression dans l'empire, l'univers esclave, un homme, sous le nom d'empereur, qui anéantissoit tout, parce qu'il se faisoit le centre de tout, et qui sembloit dire aux nations : vos biens et votre sang, tout est à moi : souffrez et mourez. Je sais, Romains, que jamais vous n'avez donné ni pu donner ces droits odieux à vos empereurs ; mais puisqu'ils sont à-la-fois princes, magistrats, pontifes et généraux, qui mettra des barrières à leur pouvoir, s'ils n'en mettent pas eux-mêmes ? O dieux ! faut-il que deux cents nations puissent être malheureuses, s'il arrive qu'un seul homme ne soit pas vertueux ? Marc-Aurèle, armé de toute la force du despotisme, s'en dépouille librement. Pour ne pas abuser de sa puissance, il la limite de toute part. Il augmente l'autorité des lois, que trop d'empereurs

avoient voulu anéantir ; il fait valoir celle des magistrats, qui trop souvent n'avoient été que des fantômes ou des esclaves. Jamais sous son empire un sénateur, jamais un lâche citoyen osa-t-il avancer que le prince n'étoit pas soumis aux lois ? « Malheureux, lui auroit dit Marc-» Aurèle, que t'ai-je fait pour que tu m'avi-» lisses ? apprends que cette soumission m'ho-» nore ; apprends que le pouvoir de faire ce » qui est injuste, est foiblesse ». Romains, je ne crains pas de le dire, jamais dans les plus beaux temps de Rome, jamais sous vos consuls même, vos ancêtres n'ont été plus libres que vous. Qu'importe d'être gouverné ou par un seul, ou par plusieurs ? Rois, dictateurs, consuls, décemvirs, empereurs, tous ces noms différens n'expriment qu'une même chose, les ministres de la loi. La loi est tout : la constitution des états peut changer ; les droits du citoyen sont toujours les mêmes. Ils sont indépendants, et de l'ambitieux qui usurpe, et du lâche qui se vend ; fondé sur la nature, ils sont inaltérables comme elle.

Je puis donc vous attester tous, et vous demander si Marc-Aurèle a jamais opprimé un citoyen. S'il y en a un seul, qu'il se lève, et qu'il me démente !

Tout le peuple se mit à crier : *Aucun*, *aucun*.

Je puis vous demander encore si sous son règne jamais un seul d'entre vous a été opprimé par ces affranchis du palais qui se font esclaves pour être tyrans, commandant avec d'autant plus d'orgueil qu'ils obéissent, et armés d'un pouvoir qui n'est point à eux, avides d'en jouir,

incertains de sa durée, en forcent tous les ressorts et précipitent la servitude publique ? dites, Romains, en a-t-il existé un seul sous son règne ?

Ils crièrent encore tous ensemble : *Aucun, aucun.* Il continua :

Grâces aux dieux immortels, vous eûtes un prince, et ce prince n'eut pas de maîtres. Pour que vous fussiez toujours libres, il ne se laissa ni asservir, ni commander : il defendoit votre liberté contre lui-même, il la défendit contre tous ceux qui environnoient le trône.

Mais que vous eût servi cette liberté, si, dans le même temps, la propriété de vos biens ne vous eût été assurée ? Que dis-je ? où l'une manque, l'autre n'est qu'un fantôme. Hélas ! il a été un temps où Rome et l'empire étoient en proie au brigandage ; un temps où les confiscations arbitraires, les exactions odieuses, les prodigalités sans cause et sans but, les rapines sans cesse renaissantes désoloient les familles, épuisoient les provinces, appauvrissoient le pauvre, et faisoient dévorer presque toutes les richesses de l'empire par un maître avide, ou par quelques favoris qui daignoient partager ces richesses avec leur maître : voilà une foible partie des maux que vos ancêtres ont soufferts. Eh quoi ! si de tels maux subsistoient toujours sur la terre, ne vaudroit-il pas mieux aller errans dans les bois, et partager les retraites des bêtes sauvages ? Du moins, une main avide n'y viendroit pas arracher à l'homme affamé sa nourriture. L'antre qu'il auroit choisi lui ser-

viroit d'asile, et il pourroit dire : Ici le rocher qui me couvre, et l'eau qui me désaltère sont à moi ; ici je ne paie point l'air que je respire. Nul de vous, Romains, sous l'empire de Marc-Aurèle, n'a été réduit à former de pareils vœux. Il commence par réprimer la tyrannie sourde du fisc envers les citoyens, espèce de guerre où souvent l'on fait combattre la loi contre la justice, et le souverain contre les sujets. Toute accusation qui ne peut tendre qu'à grossir ses revenus, est écartée ; tout droit de son trésor, qui peut être équivoque, est décidé contre lui. Il rejette les confiscations, comme un abus barbare qui punit le fils innocent des crimes du père, comme un abus dangereux, qui fait désirer de trouver des coupables par tout où il y a des riches. Il ne veut pas que les crimes des citoyens soient le patrimoine du prince, et que celui qui est le chef de la patrie, trouve un profit honteux dans ce qui afflige la patrie.

Cette modération s'étend jusqu'au trésor public. Vous l'avez vu, dans des besoins pressans, remettre tout ce qui étoit dû, quand il crut la levée trop onéreuse. C'est dans les temps où se multiplioient les besoins, qu'il multiplie les bienfaits envers les peuples. Mais je rougis d'employer, en parlant de Marc-Aurèle le langage que la flatterie a consacré pour les princes. Ce que j'appelle des bienfaits, il l'appeloit une justice. Non, l'état n'a point de droit sur la misère ; il seroit aussi honteux que barbare de vouloir s'enrichir de la pauvreté même, et de ravir à celui qui a peu, pour donner à celui qui a tout. Sous lui, le laboureur fut respecté ;

l'homme qui n'avoit que ses bras, put jouir du nécessaire que ses bras lui avoient donné; la mollesse et le luxe payèrent en richesses ce que la pauvreté payoit en travaux. Il donne un plus grand exemple. Placé entre des ennemis ardens et des peuples accablés, c'est sur lui-même, Romains, qu'il lève les impositions que vous n'auriez pu payer sans vous appauvrir. On lui demande où sont les trésors pour la guerre : les voici, dit-il, en montrant les meubles de son palais. Dépouillez ces murs, enlevez ces statues et ces tableaux, portez ces vases d'or sur la place publique; que tout soit vendu au nom de l'état; que ces vains ornemens, qui servoient de décoration au palais des empereurs, servent à la défense de l'empire. J'étois auprès de lui dans le temps qu'il donnoit et qu'on exécutoit ces ordres; je parus étonné. Il se tourna vers moi : « Apollonius, me dit-il, eh quoi! tu ad-» mires aussi comme le peuple! Faudroit-il » donc, au lieu de ces vases d'or, faire vendre » l'argile du pauvre, et le blé qui nourrit ses » enfans? Mon ami, me dit-il un moment après, » peut-être toutes ces richesses ont-elles coûté » des larmes à vingt nations : cette vente sera » une foible expiation des maux faits à l'huma-» nité. » Romains, ces appartemens dépouillés, ces murailles presque nues avoient pour vous plus d'éclat et de grandeur que les palais d'or de vos tyrans. La maison de Marc-Aurèle, dans cet état, ressembloit à un temple auguste, qui n'a d'autre ornement que la divinité qui l'habite.

C'est peu de se dépouiller lui-même, il eut le courage de refuser aux autres ce qu'il n'avoit

point le droit de donner. Il apprit à se défendre de cette générosité qui est quelquefois la maladie des grandes ames, séduction d'autant plus dangereuse qu'elle ressemble à la vertu, mais qui, pour le bonheur d'un homme, fait quelquefois le malheur de deux mille.

Les mauvais empereurs corrompoient les camps, pour s'en faire un appui contre Rome; et l'or prodigué dans les armées, servoit à forger les chaînes que le despotisme étendoit sur l'univers. Marc-Aurèle eût rougi d'acheter les armées de l'empire contre l'empire même. Il leur accorde, au nom de l'état, tout ce que l'état leur doit, mais il ne leur donne rien au nom du prince; il ne veut pas qu'enrichis par ses mains, ils s'accoutument à séparer la qualité de citoyens de celle de soldats.

Apollonius alloit poursuivre, lorsqu'un centurion, qui étoit près de lui, l'interrompit tout-à-coup.

« Philosophe, dit-il, permets à un soldat de citer, sur notre grand empereur, un trait que tu ignores peut-être. Nous étions en Germanie, et il venoit de remporter une victoire. Nous lui demandâmes une distribution d'argent; voici ce qu'il nous répondit. Je m'en souviens; c'étoit sur le champ de bataille, et il tenoit à la main son casque percé de javelots. « Mes amis, nous » dit-il, nous avons vaincu; mais, s'il faut » vous donner la dépouille des citoyens, qu'im- » porte à l'état votre victoire? Tout ce que je » vous donnerai au-delà de ce qui vous est dû, » sera tiré du sang de vos proches et de vos » pères. »

» pères. » Nous rougîmes, et nous ne demandâmes plus rien.

Je savois cette réponse de Marc-Aurèle, dit le vieillard au soldat; j'aime mieux que ce soit toi qui l'ait apprise au peuple romain. Alors Apollonius reprit son discours : il parla de la justice, et de la manière dont Marc-Aurèle la faisoit exécuter dans Rome. Qu'importe, dit-il, que le chef ne soit ni oppresseur ni tyran, si les citoyens oppriment les citoyens? Le despotisme de chaque particulier, s'il étoit sans frein, ne seroit pas moins terrible que le despotisme du prince. Partout l'intérêt personnel attaque l'intérêt de tous; toutes les fortunes se nuisent, toutes les passions se choquent : c'est la justice qui combat et qui prévient cette anarchie. Romains, s'écria-t-il, pourquoi faut-il que chez les hommes, tout ce qui est la source d'un bien, puisse être la source d'un mal? Cette justice sainte, l'appui et le garant de la société, étoit devenue, sous vos tyrans, le principe même de sa destruction. Il s'étoit élevé, dans vos murs, une race d'hommes qui, sous prétexte de venger les lois, trahissoient toutes les lois; vivant d'accusations et trafiquant de calomnies, et toujours prêts à vendre l'innocence à la haine, ou la richesse à l'avarice. Alors tout étoit crime d'état. C'étoit un crime de réclamer les droits des hommes, de louer la vertu, de plaindre les malheureux, de cultiver les arts qui élèvent l'ame : c'étoit un crime d'invoquer le nom sacré des lois. Les actions, les paroles, le silence même, tout étoit accusé. Que dis-je? on interprétoit jusqu'à la pensée; on la dénaturoit pour

la trouver coupable. Ainsi, l'art des délations empoisonnoit tout, et les délateurs étoient comblés des richesses de l'empire, et l'on proportionnoit l'excès de leurs dignités à l'excès même de leur honte. Quelle ressource dans un état, lorsqu'on y égorge l'innocence au nom des lois qui doivent la défendre? Souvent même on ne daignoit pas recourir à la vaine formalité des lois : la puissance arbitraire emprisonnoit, exiloit ou faisoit mourir à son gré. Romains, vous savez si Marc-Aurèle eut en horreur cette justice tyrannique, qui met la volonté d'un homme à la place de la décision de la loi; qui fait dépendre ou d'une surprise ou d'une erreur la vie et la fortune d'un citoyen; dont les coups sont d'autant plus terribles, que souvent ils sont sourds et cachés; qui ne laisse que sentir au malheureux le trait qui le perce, sans qu'il puisse voir la main d'où il part; ou qui, le séparant de l'univers entier, et ne le condamnant à vivre que pour mourir sans cesse, l'abandonne sous le poids des chaînes, ignorant à-la-fois son accusateur et son crime, loin de la liberté dont l'auguste image est pour jamais voilée à ses yeux, loin de la loi, qui, dans la prison ou dans l'exil, doit toujours répondre au cri du malheureux qui l'invoque. Marc-Aurèle regardoit toutes les formalités des lois, comme autant de barrières que la prudence a élevées contre l'injustice. Sous lui disparurent ces crimes de lèse-majesté, qui ne se multiplient que sous les mauvais princes. Toute délation étoit renvoyée à l'accusé, avec le nom du délateur : c'étoit un frein pour les hommes

vils ; c'étoit un rempart pour ceux qui n'ont rien à redouter, dès qu'ils peuvent se défendre.

Citoyens, le malheureux que l'on poursuit, va se réfugier dans les temples, où il embrasse les autels des dieux. Sous Marc-Aurèle, vos asiles et vos temples ont été les tribunaux de vos magistrats. « Que tous ceux, disoit-il, qui redoutent l'oppression, se retirent sous cet abri sacré : là, et j'en atteste les dieux, si jamais je vous opprime, je veux, Romains, que vous trouviez un asile contre moi-même. »

Et avec quelle dignité ce grand homme parloit aux magistrats et aux juges de leur devoir ! « Si vous avez à juger votre ennemi, félicitez-vous ; vous avez en même-temps et une passion à vaincre, et une grande action à faire. Si la faveur veut vous corrompre, mettez d'un côté le prix qu'on vous offre, de l'autre, la vertu et le droit de vous estimer vous-même. Si on vous intimide..... Mais, qui pourriez-vous craindre ? Est-ce à moi que vous craignez de déplaire en faisant le bien ? Haïs de votre empereur, parce que vous auriez été justes, c'est vous qui seriez grands, c'est moi qui serois malheureux et coupable. » Ainsi, l'esprit de Marc-Aurèle animoit tous les tribunaux de l'empire.

Sous lui, la justice ne fut donc ni vénale, ni corrompue, ni trop précipitée, ni trop lente ; il ne fallut point l'acheter par des présens, il ne fallut point l'arracher par des importunités. Un abus funeste avoit multiplié les jours où les tribunaux étoient fermés, comme si, dans ces jours-là, on avoit défendu au riche d'usurper,

au puissant de nuire, au malheureux d'avoir le sentiment de ses peines. Romains, le temps couloit pour les divisions et pour les crimes, et son cours étoit suspendu pour le rétablissement de l'ordre. Marc-Aurèle réforma cet abus : il crut que dans des jours, même sacrés, la justice rendue aux hommes ne pouvoit offenser les dieux; et le plus saint des trésors, le temps, fut rendu à la patrie.

Occupé de l'administration générale, il savoit encore trouver des momens pour juger lui-même les affaires des citoyens. «Philosophe, dit tout-à coup un homme qui étoit dans la foule, je respecte et j'admire Marc-Aurèle comme toi; mais crois-tu que la puissance de juger puisse n'être jamais redoutable dans le prince»? Je le sais, reprit Apollonius; on doit craindre qu'accoutumé à la marche du pouvoir, il ne veuille être en même-temps et le magistrat et la loi; que s'il prononce seul, il ne soit trompé; que s'il préside dans les tribunaux, son autorité, malgré lui, ne corrompe les juges, et que la flatterie n'immole la loi à celui qui peut tout. Mais ces abus, qui se sont fait sentir plus d'une fois sous nos tyrans, tiennent à l'homme qui les souffre ou qui les fait naître. Le pouvoir de juger, dans le prince, a aussi ses avantages, quand le prince a des vertus. J'oserai le dire, il est alors plus près du peuple; il voit les détails du malheur des hommes; il apprend à plier sa pensée sous la loi; et la volonté absolue, toujours impétueuse, s'accoutume à sentir une chaîne qui la retient. Tel étoit l'esprit de Marc-Aurèle dans ses jugemens. Je ne me lasse

pas de parler de la justice de ce grand homme. Je l'ai vu passer plusieurs nuits de suite à étudier une affaire importante qu'il devoit décider. Nous travaillions ensemble; je voulus l'engager à prendre du repos : « Apollonius, me dit-il, » donnons un exemple à tous ces hommes » avides de plaisir, et fatigués d'affaires, qui » prétendent séparer les honneurs et les travaux. » Ne vous étonnez pas de ce langage: il est conforme au système d'un prince qui étoit juste par ses principes, et qui, par devoir, aimant tous les hommes, s'occupoit également des intérêts de tous.

Ici le philosophe s'arrêta : il parut rempli d'un sentiment douloureux et profond.

Romains, je vous l'avouerai, dit-il, il y a une idée qui m'accable et qui m'a fait gémir plus d'une fois ; c'est l'inégalité immense que l'orgueil a mise entre les hommes. La nature, toujours bienfaisante, avoit créé des êtres égaux et libres; la tyrannie est venue, qui a créé des foibles et des malheureux. Alors un petit nombre s'est emparé de tout; il a envahi l'univers, et le genre humain s'est trouvé déshérité. De là est né le mépris insultant et le dédain altier, et la domination féroce, et la pitié de l'orgueil, plus cruelle encore que le mépris. C'étoit à la philosophie sur le trône à venger ces insultes faites au genre humain. O vous, qui n'êtes ni patriciens, ni sénateurs, ni riches, mais qui êtes des citoyens et des hommes, je ne crains pas que vos imprécations secrètes se mêlent aux louanges dont j'honore la mémoire de votre

empereur ! Sa bonté compatissante ne voyoit, dans tous les ordres de l'état, qu'une société nombreuse de frères, de parens et d'amis. Que de fois vous l'avez vu s'attendrir sur vos besoins, les adoucir par ses largesses, pénétrer, pour les connoître, jusques dans l'enceinte de vos familles ! Pour vous consoler de vos travaux, il vous prodiguoit les divertissemens et les fêtes ; et, par l'attrait des spectacles, arrachant le pauvre à lui-même, il suspendoit le sentiment de ses maux : on lui faisoit oublier, quelques instans du moins, les biens dont il ne jouissoit pas. Sous lui, le nom le plus obscur ne fut point une exclusion aux charges et aux dignités de l'empire. Pour distinguer les rangs, Marc-Aurèle consulte les préjugés ; pour apprécier les hommes, il ne juge que les hommes. Des mains qui avoient conduit le soc de la charrue, ont guidé sous lui les gardes prétoriennes ; et, pour choisir un époux à sa fille, il jeta les yeux sur Pompéien, qui, au lieu d'ancêtres, n'avoit que du mérite : l'alliance avec la vertu, disoit-il, ne peut déshonorer le maître du monde.

Dans ce moment Apollonius, en promenant ses regards sur l'assemblée du peuple romain, aperçut Pertinax ; c'étoit un guerrier célèbre par des victoires ; et son mérite devoit l'élever un jour à l'empire. Il venoit de rentrer dans Rome avec une partie de l'armée, accompagnant le corps de Marc-Aurèle. Il étoit un peu éloigné de la foule, les mains appuyées sur sa lance et adossé tristement contre une colonne. Tout-à-coup Apollonius lui adressant la parole :

C'est toi que j'atteste encore, ô Pertinax ! dit-il, tu as le courage d'avouer que ton père

avoit été esclave, et mourut affranchi, tu n'en as que plus de droit à nos respects. J'ose te rappeler ici une disgrace qui ne t'honore pas moins que ton empereur. Tu fus accusé, il fut surpris, et tu parus coupable. Bientôt ton innocence éclata; Marc-Aurèle fut assez grand pour te pardonner l'outrage qu'il t'avoit fait. Il te nomma sénateur et consul; des hommes qui se croyoient tes rivaux, osèrent dire que la gloire du consulat étoit avilie par ta naissance : « Eh quoi! s'écria Marc-Aurèle, la place des » Scipion avilie par un guerrier qui leur res- » semble »!

Celui qui élevoit ainsi les Plébéïens illustres, ne pouvoit oublier la noblesse de l'empire; mais il veut qu'elle appuie ses titres par ses actions. Si elle n'est que fastueuse, il la dédaigne; si elle a des vertus, il l'honore; si elle est pauvre, il la soutient; il ne veut point que, dans une ville corrompue par le luxe, des ames dont le devoir est d'être généreuses, descendent à des moyens honteux de s'enrichir.

En parlant de la protection que Marc-Aurèle accorda aux hommes utiles de tous les rangs, puis-je oublier, Romains, celle qu'il nous accordoit à nous-mêmes et à tous ceux qui, comme lui, cultivoient leur raison par l'étude? Je prends les dieux à témoin que ce n'est point le souvenir d'un lâche intérêt qui, dans ce moment, me fait louer mon empereur. Si pendant soixante ans je n'ai ni aspiré à des honneurs, ni brigué des richesses; si aimé de Marc-Aurèle, j'ai justifié mon pouvoir par ma conduite; si, outragé quelquefois, je n'ai jamais

répondu à la haine que par des bienfaits et à la calomnie que par mes actions, j'ai peut-être le droit de parler de tout ce que ce grand homme a fait pour la philosophie et pour les lettres. Je ne sais si elles auront encore un jour des ennemis dans Rome, je ne sais si la proscription et l'exil deviendront encore notre partage; mais dans aucun temps on ne pourra étouffer en nous le cri de la nature, qui nous avertit que les peuples ont le droit d'être heureux. Nous pleurerons sur les maux du genre-humain; et lorsqu'en quelque partie du monde il s'élèvera un prince comme Marc-Aurèle, qui annoncera qu'il veut placer avec lui sur le trône la morale et les lumières, du fond de nos retraites nous lèverons tous ensemble nos mains pour remercier les dieux: ici je voudrois pouvoir ranimer ma voix tremblante. Marc-Aurèle, du haut du Capitole, donne le signal; tous ceux qui, dans toutes les parties de l'empire, aiment et cherchent la vérité, accourent autour de lui; il les encourage, il les protége; vous l'avez vu, même étant empereur, se rendre plus d'une fois dans les écoles publiques pour s'y instruire; on eût dit qu'il venoit dans la foule chercher la vérité qui fuit les rois. Sous son règne nous étions utiles; cette gloire nous eût suffi; ce grand homme voulut y ajouter les honneurs. Il a élevé plusieurs de nous aux premières places de l'empire, et leur a fait ériger des statues à côté des Caton et des Socrate. Romains, si vos tyrans pouvoient sortir de leurs tombeaux et reparoître dans vos murs, combien ils seroient étonnés

étonnés leurs propres statues mutilées et abattues dans Rome, et à leur place les successeurs de ces mêmes hommes, qu'ils faisoient traîner dans les prisons, et dont ils faisoient couler le sang sous les haches ?

Marc-Aurèle, en parcourant toutes les classes des citoyens, abaisse ses regards sur ceux qui sont assez malheureux pour méconnoître la vertu. Des lois sages arrêtent les déréglemens, mais la première loi fut son exemple. Son autorité étonna la mollesse ; les ames foibles eurent le courage de la vertu, les ames ambitieuses eurent des mœurs par intérêt ; ceux qu'il ne peut corriger, il les plaint, il les blâme, mais il ne peut se résoudre à les haïr. Austère pour lui seul, il avoit cette douce humanité si propre à notre foiblesse. Des hommes lâches osèrent l'offenser : il dédaignoit une vengeance qui lui eût été facile, et le philosophe oublioit l'injure faite au prince.

Ici Commode fit un mouvement ; on vit de l'altération sur son visage, et ses yeux s'enflammèrent. Il parut prêt à rompre le silence ; mais il s'arrêta, et le philosophe poursuivit.

La bonté faisoit le caractère de ce grand homme ; elle étoit dans ses discours, dans ses actions ; elle étoit peinte sur tous les traits de son visage ; que dis-je ! elle fut l'objet de son culte : voyez ce Capitole où sa main lui a élevé un temple. O Dieu de l'univers, dans presque tous les pays du monde on t'a outragé, même en t'adorant ! Partout la superstition barbare a eu ses autels, où elle

t'offroit pour t'apaiser, les gémissemens et les cris des victimes humaines ; Marc-Aurèle t'invoquoit sous l'idée d'un être bon, il te peignoit aux hommes comme tu étois peint dans son cœur. Non, je n'oublierai jamais ce jour, ce moment solennel où un prince, souverain pontife comme empereur de son pays, entra, pour la première fois, dans ce temple dédié *à la Bonté*, et brûla le premier encens sur l'autel, au milieu des acclamations et de la joie d'un peuple qui sembloit le prendre lui-même pour la divinité du temple. Romains, il fut impossible à vos ancêtres de condamner Manlius coupable, tant qu'ils eurent sous les yeux le Capitole que ce guerrier célèbre avoit sauvé ; et moi, je fais ici des vœux pour que la vue de ce nouveau temple, dans ce même Capitole, arrête vos empereurs toutes les fois qu'ils voudront faire une action cruelle ou tyrannique. Peuples, que tous ceux qui régneront sur vous, viennent jurer à cet autel d'être bons comme Marc-Aurèle ; qu'ils s'accoutument à penser comme lui, que tout bienfait accordé aux hommes est un acte de religion envers la divinité !

Dans cette assemblée du peuple romain, étoit une foule d'étrangers et de citoyens de toutes les parties de l'empire. Les uns se trouvoient depuis long-temps à Rome ; les autres avoient suivi des différentes provinces le char funèbre, et l'avoient accompagné par honneur. Tout-à-coup l'un d'eux (c'étoit le premier magistrat d'une ville aux pieds des Alpes), éleva sa voix.

« Orateur, dit-il, tu nous as parlé du bien que Marc-Aurèle a fait à des particuliers mal-

heureux; parle-nous de celui qu'il a fait à des villes et à des nations entières; souviens-toi de la famine qui a désolé l'Italie. Nous entendions les cris de nos enfans qui nous demandoient du pain; nos campagnes stériles et nos marchés déserts ne nous offroient plus de ressource: nous avons invoqué Marc-Aurèle, et la famine a cessé. — Alors il approcha, il toucha la tombe, et dit: « J'apporte à la » cendre de Marc-Aurèle les hommages de » toute l'Italie ».

Un autre homme parut. Son visage étoit brûlé par un soleil ardent; ses traits avoient je ne sais quoi de fier et sa tête dominoit toute l'assemblée: c'étoit un Africain. Il éleva sa voix et dit:

« Je suis né à Carthage; j'ai vu un embrâsement général dévorer nos maisons et nos temples. Échappés de ces flammes et couchés plusieurs jours sur des ruines et des monceaux de cendre, nous avons invoqué Marc-Aurèle; Marc-Aurèle a réparé nos malheurs. Carthage a remercié une fois les dieux d'être romaine. — Il approcha, toucha la tombe, et dit: « J'ap» porte à la cendre de Marc-Aurèle les hom» mages de l'Afrique ».

Trois des habitans de l'Asie s'avancèrent. Ils tenoient d'une main de l'encens, et de l'autre des couronnes de fleurs. L'un d'eux prit la parole:

« Nous avons vu dans l'Asie le sol qui nous portoit s'écrouler sous nos pas, et nos trois villes renversées par un tremblement de terre. Du milieu de ces débris nous avons invoqué

Marc Aurèle, et nos villes sont sorties de leurs ruines. — Ils posèrent sur la tombe l'encens et et les couronnes, et dirent : « Nous apportons » à la cendre de Marc-Aurèle les hommages » de l'Asie ».

Enfin, il parut un homme des rives du Danube. Il portoit l'habillement des barbares, et tenoit une massue à la main. Son visage cicatrisé étoit mâle et terrible, mais ses traits à demi-sauvages sembloient adoucis dans ce moment par la douleur. Il s'avança, et dit :

« Romains, la peste a désolé nos climats ; on dit qu'elle avoit parcouru l'univers et qu'elle étoit venue des frontières des Parthes jusqu'à nous. La mort étoit dans nos cabanes, elle nous poursuivoit dans nos forêts ; nous ne pouvions plus ni chasser, ni combattre : tout périssoit. J'éprouvai moi-même ce fléau terrible, et je ne soutenois plus le poids de mes armes. Dans cette désolation, nous avons invoqué Marc-Aurèle ; Marc-Aurèle a été notre Dieu conservateur. — Il approcha, posa sa massue sur la tombe, et dit : « J'apporte à ta cendre l'hom» mage de vingt nations que tu as sauvées ».

Vous entendez, Romains, reprit Apollonius, ses soins s'étendoient sur toutes les parties du monde. Dans l'espace de vingt ans, la terre éprouva tous les fléaux ; mais la nature avoit donné Marc-Aurèle à la terre.

Et ce grand homme a eu des ennemis ! Faut-il donc, est-ce un arrêt éternel que la vertu jamais ne puisse désarmer la haine ? Romains, vos meilleurs empereurs ont vu les poignards aiguisés contre eux. Nerva s'est vu attaqué

dans son palais; on a conspiré contre Titus; Antonin et Trajan ont été obligés de pardonner à des conjurés; et Marc-Aurèle, oui, Marc-Aurèle, a combattu pour sa vie! Déjà vous pensez à la révolte de Cassius, à cet homme fier, audacieux, austère avec fureur, voluptueux avec emportement, voulant tantôt être Catilina et tantôt Caton, extrême dans ses vertus comme dans ses vices; et le barbare, en se révoltant, prononçoit les mots de vertu et de patrie, et il parloit d'abus, de réforme, de mœurs; car, dans tous les temps, le bien public a servi de prétexte au crime, et, en opprimant les hommes, on les a entretenus du bonheur de l'état.

Je voudrois pouvoir mettre ici sous vos yeux ces temps de vos annales où vos tyrans découvroient une conspiration, ou triomphoient d'une révolte. Vous vous en souvenez : la proscription étoit un droit, la raison d'état justifioit le meurtre; nul citoyen n'étoit innocent dès qu'il avoit connu un coupable; les plus doux sentimens de la nature passoient pour crime; on épioit la larme secrète qui s'échappoit de l'œil d'un ami sur le cadavre de son ami; et la mère étoit traînée au supplice pour avoir pleuré la mort de son fils. Il faut rappeler de temps en temps ces crimes à la terre, pour que les princes, par l'excès de leurs vengeances, apprennent à redouter l'excès de leur pouvoir. Voici maintenant la conduite de Marc-Aurèle; on lui porte la tête de l'usurpateur qui a péri par la main de ses complices; il détourne les yeux et ordonne que ces tristes restes soient

inhumés avec honneur. Maître des révoltés, il pardonne; il sauve la vie à tous ceux qui avoient voulu lui ravir l'empire; que dis-je! il devient leur protecteur : le sénat veut venger son prince, il implore auprès du sénat la grâce de ses ennemis. « Je vous conjure au nom des » dieux de ne pas verser de sang; que les exilés » reviennent; qu'on rende les biens à ceux » qu'on a dépouillés, et plût au ciel, ajouta- » t-il, que je pusse ouvrir les tombeaux»! Vous ne vous étonnez donc pas, Romains, si la famille même de Cassius qui, dans d'autres temps n'eût attendu que la proscription et la mort, a recouvré tout l'éclat de son ancienne fortune. Tournez les yeux de ce côté.

Le peuple regarda : il vit à la porte du palais une femme d'une figure noble, et dont la beauté n'étoit pas encore effacée par l'âge. Elle étoit près d'un portique, un peu élevée au-dessus de la foule, la tète à demi-couverte d'un voile. Autour d'elle on voyoit des enfans de différens âges : c'étoient la femme et les enfans de Cassius. Trop loin de la foule, ils ne pouvoient entendre ce que disoit le philosophe, mais ils regardoient ce grand spectacle. Quelquefois la mère fixoit des yeux attendris sur ses enfans; puis tout-à-coup tendant les bras vers la tombe, sembloit remercier Marc-Aurèle de les lui avoir conservés.

Peuple, dit Apollonius, voilà les témoins de sa clémence. Après avoir tout pacifié dans Rome, il marche en Asie pour raffermir les provinces ébranlées; il va montrer partout ce maître bienfaisant, ce prince philosophe, dont quelques villes coupables avoient osé méconnoître l'empire. On lui présente les papiers

des rebelles, il les brûle sans les lire : je ne veux pas, dit-il, être forcé de haïr. Tout tombe à ses pieds; il pardonne aux villes et aux provinces; les rois de l'Orient viennent lui rendre hommage; il maintient ou rétablit la paix, et fait partout admirer cette philosophie digne du trône. Enfin, après huit ans, il reparut sur les bords du Tibre : avec quel transport il fut reçu! Jamais tant de vertus ensemble n'avoient paru dans Rome : il unissoit aux lumières d'Adrien l'ame de Titus; il avoit gouverné comme Auguste, combattu comme Trajan, pardonné comme Antonin; le peuple étoit heureux, le sénat étoit grand, ses ennemis même l'adoroient; les guerres étrangères étoient terminées par la victoire, la guerre civile par la clémence; du Danube à l'Euphrate, et du Nil à la Grande-Bretagne, les troubles avoient cessé, tout étoit calme; l'Europe, l'Afrique reposoient en paix; alors il triompha pour la seconde fois. Les hommes de toutes les nations, et les ambassadeurs de tous les rois, relevoient cette pompe; le sang des victimes couloit dans tous les temples; l'encens fumoit sur tous les autels; le peuple entouroit, à grands cris, ses statues, et les ornoit de fleurs ; tout retentissoit d'acclamation; et lui, au milieu de tant d'éclat, dans la marche du triomphe, tranquille et sans faste, jouissoit en silence de la félicité de Rome et de l'Empire, et du haut du Capitole sembloit jeter un œil serein sur l'univers. Qui de vous, Romains, ne faisoit alors des vœux pour que ce grand homme fût immortel, où que les

dieux lui accordâssent du moins une longue vieillesse? Quoi! les ames bienfaisantes sont si rares, et la terre en jouit si peu! Quoi! les maux nous environnent, ils nous assiégent, et lorsqu'il s'élève un prince dont l'unique soin est de les adoucir; quand le genre humain, flétri par l'infortune, se relève et commence à retrouver le bonheur, l'appui qui le soutenoit lui échappe, et avec un homme périt la félicité d'un siècle! Marc-Aurèle resta encore deux ans parmi nous, quand les ennemis éternels de cet empire le rappelèrent, pour la troisième fois, au fond de la Germanie; alors, malgré une santé languissante, il retourna aux rives du Danube. C'est au milieu de ces travaux que nous l'avons perdu. Ses derniers momens (j'en ai été témoin, et je puis vous en rendre compte), ont été ceux d'un grand homme et d'un sage. La maladie dont il fut attaqué ne le troubla point; accoutumé, depuis cinquante ans, à méditer snr la nature, il avoit appris à connoître ses lois et à s'y soumettre. Je me souviens qu'un jour il me disoit : « Apollonius! tout change autour de moi; l'univers d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier, et celui de demain ne sera point le même. Parmi tous ces mouvemens, puis-je seul rester immobile? Il faut aussi que le torrent m'entraîne; tout m'avertit qu'un jour je cesserai d'être. Le sol où je marche a été foulé par des milliers d'hommes qui ont disparu; les annales des empires, les ruines des villes, les urnes, les statues, qu'est-ce que tout cela, que des images de ce qui n'est plus? Ce soleil

que

que tu vois ne luit que sur des tombeaux.... » Ainsi ce prince philosophe exerçoit d'avance, et affermissoit son ame; quand le dernier terme approcha, il ne fut donc point étonné: je me sentois élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste; il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchois ses mains défaillantes qu'avec respect; et le lit funèbre où il attendoit la mort, me sembloit une espèce de sanctuaire. Cependant l'armée étoit consternée, le soldat gémissoit sous ses tentes, la nature elle-même sembloit en deuil; le ciel de la Germanie étoit plus obscur; des tempêtes agitoient la cime des forêts qui environnoient le camp, et ces objets lugubres sembloient ajouter encore à notre désolation. Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Être suprême, soit pour méditer encore une fois avant de mourir; enfin il nous fit appeler: tous les amis de ce grand homme, et les principaux de l'armée, vinrent se ranger autour de lui; il étoit pâle, ses yeux presqu'éteints, et ses lèvres à demi-glacées; cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi; sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avoient servi sous lui; il leur recommanda ta jeunesse. « Servez-lui de père, leur dit-il: ah! servez-lui de père. » Alors il te donna des conseils tels que

Marc-Aurèle, mourant, devoit les donner à son fils; et bientôt après, Rome et l'univers le perdirent.

A ces mots, tout le peuple romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut, ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle; il le serra long-temps entre ses bras, et se relevant tout-à-coup :

Mais toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle! ô mon fils! permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître, et qui t'a tenu enfant dans ses bras; songe au fardeau que t'ont imposé les dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes : le fils de Marc-Aurèle aura-t-il à choisir? On te dira bientôt que tu es tout-puissant, on te trompera; les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Ecoute : quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avoit sauvé Rôme; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant lui sa justice; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut aux temples remercier les dieux. Ne te laisse pas non plus éblouir par les respects; si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples; la justice outragée veille dans tous les cœurs; maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de

t'estimer. O fils de Marc-Aurèle! pardonne; je parle au nom des dieux, au nom de l'univers qui t'est confié; je parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point insensible à une gloire si pure. Je touche au terme de ma vie; bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore assez pour contempler tes vertus! Si tu devois un jour....

Tout-à-coup Commode, qui étoit en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent; Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçoient Rome : il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. La pompe funèbre, qui avoit été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence : il venoit d'apprendre que Marc-Aurèle étoit tout entier dans le tombeau.

ÉLOGE

DE RENÉ

DESCARTES.

Lorsque les cendres de Descartes, né en France et mort en Suède, furent rapportées, seize ans après sa mort, de Stokolm à Paris; lorsque tous les savans rassemblés dans un temple rendoient à sa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant sa vie, et qu'un orateur se préparoit à louer devant cette assemblée le grand homme qu'elle regrettoit, tout-à-coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet éloge funèbre. Sans doute on pensoit alors que les grands seuls ont droit aux éloges publics, et l'on craignit de donner à la nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite et la distinction du génie. Je viens, après cent ans, prononcer cet éloge; puisse-t-il être digne de celui à qui il est offert, et des sages qui vont l'entendre! Peut-être au siècle de Descartes on étoit encore trop près de lui pour le bien louer.

Le temps seul juge les philosophes comme les rois. Le temps a détruit les opinions de Descartes, mais sa gloire subsiste. Il est semblable à ces rois détrônés, qui, sur les ruines même de leur empire, paroissent nés pour commander aux hommes. Tant que la philosophie et la vérité seront quelque chose sur la terre, on honorera celui qui a jeté les fondemens de nos connoissances, et recréé, pour ainsi dire, l'entendement humain. On louera Descartes par admiration, par reconnoissance, par intérêt même ; car si la vérité est un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce seroit aux pieds de la statue de Newton qu'il faudroit prononcer l'éloge de Descartes, ou plutôt ce seroit à Newton à louer Descartes. Qui mieux que lui seroit capable de mesurer la carrière parcourue avant lui? Aussi simple qu'il étoit grand, Newton nous découvriroit toutes les pensées que les pensées de Descartes lui ont fait naître. Il y a des vérités stériles, et pour ainsi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature : il y a des erreurs de grands hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Après Descartes, on a été plus loin que lui ; mais Descartes a frayé la route. Louons Magellan d'avoir fait le tour du globe, mais rendons justice à Colomb, qui le premier a soupçonné, a cherché, a trouvé un nouveau monde.

Tout, dans cet ouvrage, sera consacré à la philosophie et à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma nation qui ne me pardonneroient point l'éloge d'un philosophe vivant ; mais Descartes est mort, et depuis cent quinze

ans il n'est plus ; je ne crains ni de blesser l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger Descartes, pour voir ce que l'esprit d'un seul homme a ajouté à l'esprit humain, il faut voir le point d'où il est parti. Je peindrai donc l'état de la philosophie et des sciences au moment où naquit ce grand homme. Je ferai voir comment la nature le forma, et comment elle prépara cette révolution qui a eu tant d'influence. Ensuite je ferai l'histoire de ses pensées. Ses erreurs même auront je ne sais quoi de grand. On verra l'esprit humain, frappé d'une lumière nouvelle, se réveiller, s'agiter et marcher sur ses pas. Le mouvement philosophique se communiquera d'un bout de l'Europe à l'autre. Cependant, au milieu de ce mouvement général, nous reviendrons sur Descartes : nous contemplerons l'homme en lui ; nous chercherons si le génie donne des droits au bonheur, et nous finirons peut-être par répandre des larmes sur ceux qui, pour le bien de l'humanité et leur propre malheur, sont condamnés à être de grands hommes.

La philosophie (1), née dans l'Egypte, dans l'Inde et dans la Perse, avoit été, en naissant, presque aussi barbare que les hommes. Dans la Grèce, aussi féconde que hardie, elle avoit créé tous ces systèmes qui expliquoient l'univers, ou par le principe des élémens, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par les combinaisons de masses, de figures et de mouvemens, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matière. Dans Alexandrie, et à la cour des rois, elle avoit

perdu ce caractère original et ce principe de fécondité que lui avoit donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres et des esclaves, elle avoit été également stérile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter la curiosité des princes, ou à lire dans les astres la chute des tyrans. Dans les premiers siècles de l'église, vouée aux enchantemens et aux mystères, elle avoit cherché à lier commerce avec les puissances célestes ou infernales. Dans Constantinople, elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement esclave et par sa religion et par son gouvernement, elle avoit eu ce même caractère d'esclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les siècles barbares de l'Occident, elle n'avoit été qu'un jargon absurde et insensé, que consacroit le fanatisme et qu'adoroit la superstition. Enfin, à la renaissance des lettres, elle n'avoit profité de quelques lumières, que pour se remettre par choix dans les chaînes d'Aristote. Ce philosophe, depuis plus de cinq siècles, combattu, proscrit, adoré, excommunié, et toujours vainqueur, dictoit aux nations ce qu'elles devoient croire. Ses ouvrages étant plus connus, ses erreurs étoient plus respectées. On négligeoit pour lui l'univers; et les hommes, accoutumés depuis long-temps à se passer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choses, parce que leur ignorance hardie prononçoit des mots obscurs et vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'esprit humain avoit

faits pendant trente siècles. On remarque, pendant cette longue révolution de temps, cinq ou six hommes qui ont pensé et créé des idées; et le reste du monde a travaillé sur ces pensées, comme l'artisan, dans sa forge, travaille sur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu plusieurs siècles de suite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité; il y a eu des nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la masse des idées générales. Du siècle d'Aristote à celui de Descartes, j'aperçois un vide de deux mille ans. Là, la pensée originale se perd, comme un fleuve qui meurt dans les sables, ou qui s'ensevelit sous terre, et qui ne reparoît qu'à mille lieues de là, sous de nouveaux cieux et sur une terre nouvelle. Quoi donc, y a-t-il pour l'esprit humain des temps de sommeil et de mort, comme il y en a de vie et d'activité? Où le don de penser par soi-même est-il réservé à un si petit nombre d'hommes? où les grandes combinaisons d'idées sont-elles bornées par la nature, et s'épuisent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'esprit humain, dans cet engourdissement général, il falloit un homme qui remontât l'espèce humaine; qui ajoutât de nouveaux ressorts à l'entendement; qui se ressaisît du don de penser; qui vît ce qui étoit fait, ce qui restoit à faire, et pourquoi les progrès avoient été suspendus tant de siècles; un homme qui eût assez d'audace pour renverser, assez de génie pour reconstruire, assez de sagesse pour poser des fondemens sûrs, assez d'éclat pour éblouir son siècle et rompre l'enchantement des siècles passés; un homme qui étonnât par la

grandeur

grandeur de ses vues; un homme en état de rassembler tout ce que les sciences avoient imaginé, ou découvert dans tous les siècles, et de réunir toutes ces forces dispersées, pour en composer une seule force, avec laquelle il remuât, pour ainsi dire, l'univers; un homme d'un génie actif, entreprenant, qui sût voir où personne ne voyoit, qui désignât le but et qui traçât la route, qui seul et sans guide franchît par-dessus les précipices, un intervalle immense, et entraînât après lui le genre humain : cet homme devoit être Descartes. Ce seroit sans doute un beau spectacle de voir comment la nature le prépara de loin et le forma : mais qui peut suivre la nature dans sa marche ? Il y a sans doute une chaîne des pensées des hommes depuis l'origine du monde jusqu'à nous, chaîne qui n'est ni moins mystérieuse, ni moins grande que celle des êtres physiques. Les siècles ont influé sur les siècles, les nations sur les nations, les vérités sur les erreurs, les erreurs sur les vérités. Tout se tient dans l'univers. Mais qui pourroit tracer la ligne ? On peut du moins entrevoir ce rapport général ; on peut dire que sans cette foule d'erreurs qui ont inondé le monde, Descartes peut-être n'eût point trouvé la route de la vérité. Ainsi, chaque philosophe, en s'égarant, avançoit le terme. Mais, laissant là les temps trop reculés, je veux chercher, dans le siècle même de Descartes, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé sa naissance, tout ce qui a pu servir à le former, en influant sur son génie.

Et d'abord j'aperçois dans l'univers une espèce de fermentation générale. La nature semble être

dans un de ces momens où elle fait les plus grands efforts. Tout s'agite. On veut partout remuer les anciennes bornes; on veut étendre la sphère humaine (2). Vasco de Gama découvre les Indes; Colomb découvre l'Amérique; Cortès et Pizare subjuguent des contrées immenses et nouvelles; Magellan cherche les terres australes; Drak fait le tour du monde. L'esprit des découvertes anime toutes les nations. De grands changemens dans la politique et les religions ébranlent l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Cette secousse se communique aux sciences. L'astronomie renaît dès le quinzième siècle. Copernic rétablit le système de Pythagore et le mouvement de la terre : pas immense fait dans la nature ! Tycho-Brahé ajoute aux observations de tous les siècles; il corrige et perfectionne la théorie des planètes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les comètes occupent dans l'espace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le législateur des cieux paroît; Képler confirme ce qui a été trouvé avant lui, et ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il falloit de plus grands secours. Les verres concaves et convexes, inventés par hasard au treizième siècle, sont réunis trois cents ans après, et forment le premier télescope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands navigateurs faisoient sur les mers; il aborde à de nouveaux mondes. Les satellites de Jupiter sont connus. Le mouvement de la terre est confirmé par les phases de Vénus. La géométrie est appliquée à la doctrine

du mouvement. La force accélératrice dans la chute des corps est mesurée ; on découvre la pesanteur de l'air ; on entrevoit son élasticité. Bacon fait le dénombrement des connoissances humaines, et les juge. Il annonce le besoin de refaire des idées nouvelles, et prédit quelque chose de grand pour les siècles à venir. Voilà ce que la nature avoit fait pour Descartes, avant sa naissance ; et comme par la boussole elle avoit réuni les parties les plus éloignées du globe, par le télescope rapproché les dernières limites des cieux, par l'imprimerie elle avoit établi la communication rapide du mouvement entre les esprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout étoit disposé pour une révolution ; déja est né (3) celui qui doit faire ce grand changement ; il ne reste à la natnre que d'achever son ouvrage, et de mûrir Descartes pour le genre-humain, comme elle a mûri le genre-humain pour lui. Je ne m'arrête point sur son éducation (4) ; dès qu'il s'agit des ames extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire ; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie que celle qu'il se donne à lui-même ; elle consiste presque toujours à détruire la première. Descartes, par celle qu'il reçut, jugea son siècle ; déjà il voit au-delà ; déjà il imagine et pressent un nouvel ordre des sciences. Tel, de Madrid, ou de Gênes, Colomb pressentoit l'Amérique.

La nature, qui travailloit sur cette ame et la disposoit insensiblement aux grandes choses, y avoit mis d'abord une forte passion pour la vérité. Ce fut-là peut-être son premier ressort.

Elle y ajoute ce désir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les siècles et à toutes les nations; désir qu'on ne s'étoit point encore avisé de calomnier; elle lui donne ensuite, pour le temps de sa jeunesse, une activité inquiète (5), ces tourmens du génie, ce vide d'une ame que rien ne remplit encore, et qui se fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle promène dans l'Europe entière, et fait passer rapidement sous ses yeux les plus grands spectacles (6). Elle lui présente, en Hollande, un peuple qui brise ses chaînes et devient libre, le fanatisme germant au sein de la liberté, les querelles de la religion changées en factions d'état; en Allemagne, le choc de la ligue protestante et de la ligue catholique, le commencement d'un carnage de trente années; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie et le Holstein, les contre-coups de cette guerre affreuse; en Flandre, le contraste de dix provinces opulentes restées soumises à l'Espagne, tandis que sept provinces pauvres combattoient depuis cinquante ans pour leur liberté; dans la Valteline, les mouvemens de l'ambition espagnole, les précautions inquiètes de la cour de Savoie; en Suisse, des lois et des mœurs, une pauvreté fière, une liberté sans orages; à Gênes, toutes les factions des républiques, tout l'orgueil des monarchies; à Venise, le pouvoir des nobles, l'esclavage du peuple, une liberté tyrannique; à Florence, les Médicis, les arts et Galilée; à Rome, toutes les nations rassemblées par la religion, spectacle qui vaut peut-être bien celui des sta-

tues et des tableaux ; en Angleterre, les droits des peuples luttant contre ceux des rois, Charles Ier. sur le trône et Cromwel encore dans la foule (7). L'ame de Descartes, à travers tous ces objets, s'élève et s'agrandit ; la religion, la politique, la liberté, la nature, la morale, tout contribue à étendre ses idées ; car on se trompe, si l'on croit que l'ame du philosophe doit se concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe : il doit tout embrasser, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités se touchent, et la vérité universelle n'est elle-même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre-humain sous toutes les faces, Descartes se mêle dans ces jeux sanglans des rois, où le génie s'épuise à détruire, et où des milliers d'hommes assemblés contre des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art et par principes (8). Ainsi, Socrate porta les armes dans sa jeunesse ; partout il étudie l'homme et le monde ; il analyse l'esprit humain ; il observe les opinions, suit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur source. De ces opinions, les unes naissent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la religion, d'autres de la forme des langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des lois, plusieurs de toutes ces causes réunies ; il y en a qui sortent du fond même de l'esprit humain et de la constitution de l'homme, et celles-là sont à-peu-près les mêmes chez tous les peuples ; il y en a d'autres qui sont bornées par les montagnes et par les fleuves ; car chaque pays a ses opinions comme ses plantes : toutes

ensemble forment la raison du peuple. Quel spectacle pour un philosophe ! Descartes en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raison humaine? Dès ce moment, il sentit s'ébranler tout l'édifice de ses connoissances ; il voulut y porter la main pour achever de le renverser ; mais il n'avoit point encore assez de force, et il s'arrêta. Il poursuit ses observations, il étudie la nature physique. Tantôt il la considère dans dans toute son étendue, comme ne formant qu'un seul et immense ouvrage, tantôt il la suit dans ses détails. La nature vivante et la nature morte, l'être brut et l'être organisé, les différentes classes de grandeurs et des formes, les destructions et les renouvelemens, les variétés et les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout sur la cime des Alpes, élevé par sa situation au-dessus de l'Europe entière, suivant de l'œil la course du Pô, du Rhin, du Rhône et du Danube, et de-là s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paroît toucher, pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses ; quelquefois observant à ses pieds les espèces innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices, ou entre les pointes des rochers ; quelquefois mesurant la hauteur de ces montagnes de glace, qui semblent jetées dans les vallons des Alpes pour les combler, ou méditant profondément à la lueur des orages (9). Ah ! c'est dans ces momens que l'ame du philosophe s'étend, devient immense et profonde comme la nature ; c'est alors que ses idées

s'élèvent et parcourent l'univers. Insatiable de voir et de connoître, partout où il passe, Descartes interroge la vérité ; il la demande à tous les lieux qu'il parcourt, il la poursuit de pays en pays : dans les villes prises d'assaut, ce sont les savans qu'il cherche. Maximilien de Bavière voit dans Prague, dont il s'est rendu maître, la capitale d'un royaume conquis ; Descartes n'y voit que l'ancien séjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente ; il interroge tous ceux qui l'ont connu ; il suit les traces de ses pensées ; il rassemble dans les conversations le génie d'un grand homme. Ainsi voyageoient autrefois les Pythagore et les Platon, lorsqu'ils alloient dans l'Orient étudier ces colonnes, archives des nations et monumens des découvertes antiques ; Descartes, à leur exemple, ramasse tout ce qui peut l'instruire ; mais tant d'idées acquises dans ses voyages, ne lui auroient encore servi de rien, s'il n'avoit eu l'art de se les approprier par des méditations profondes, art si nécessaire au philosophe, si inconnu au vulgaire, et peut-être si étranger à l'homme. En effet, qu'est-ce que méditer ? c'est ramener au-dedans de nous notre existence répandue toute entière au-dehors ; c'est nous retirer de l'univers pour habiter dans notre ame ; c'est anéantir toute l'activité des sens, pour augmenter celle de la pensée ; c'est rassembler en un point toutes les forces de l'esprit ; c'est mesurer le temps, non plus par le mouvement et par l'espace, mais par la succession lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans Descartes, avoient tourné

en habitude (10); elles le suivoient partout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuses, il avoit toujours un asile prêt où son ame se retiroit au besoin; c'étoit-là qu'il appeloit ses idées; elles accouroient en foule; la méditation les faisoit naître; l'esprit géométrique venoit les enchaîner. Dès sa jeunesse, il s'étoit avidement attaché aux mathématiques, comme au seul objet qui luiprésentoit l'évidence (11); c'étoit-là que son ame se reposoit de l'inquiétude qui la tourmentoit partout ailleurs. Mais dégoûté bientôt des spéculations abstraites, le désir de se rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature; il se livroit à toutes les sciences; il n'y trouvoit pas la certitue de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à la simplicité de son objet, mais il transportoit du moins la méthode des géomètres; c'est d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le sens des termes, et à n'en abuser jamais, à décomposer l'objet de son étude, à lier les conséquences aux principes, à remonter par l'analyse, à descendre par la synthèse. Ainsi, l'esprit géométrique affermissoit sa marche; mais le courage et l'esprit d'indépendance brisoient devant lui les barrières pour lui frayer des routes. Il étoit né avec l'audace qui caractérise le génie, et sans doute les événemens dont il avoit été témoin, les grands spectacles de liberté qu'il avoit vus en Allemagne, en Hollande, dans la Hongrie et dans la Bohême, avoient contribué à développer encore en lui cette fierté d'esprit naturel. Il osa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans

tyrans de la raison. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étoient sur la terre, il falloit commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir? comment anéantir des formes qui ne sont point notre ouvrage et qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous? il falloit, pour ainsi dire, détruire son ame et la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point Descartes. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour secouer toutes les opinions. Il demande compte à ses sens de toutes les idées qu'ils ont portées dans son ame; il examine tous les tableaux de son imagination, et les compare avec les ojets réels; il descend dans l'intérieur de ses perceptions, qu'il analyse; il parcourt le dépôt de sa mémoire et juge tout ce qui y est rassemblé; partout il poursuit le préjugé, il le chasse de retraite en retraite; son entendement peuplé auparavant d'opinions et d'idées, devient un désert immense, mais où désormais la vérité peut entrer (12).

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de Descartes; voilà ses idées anciennes détruites: il ne s'agit plus que d'en créer d'autres; car, pour changer les nations, il ne suffit point d'abattre, il faut reconstruire. Dès ce moment, Descartes ne pense plus qu'à élever une philosophie nouvelle; tout l'y invite; les exhortations de ses amis, le désir de combler le vide qu'il avoit fait dans ses idées, je ne sais quel instinct qui domine le grand homme, et, plus que tout cela, l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes

moins misérables ou plus heureux; mais pour exécuter un pareil dessein, il sentit qu'il falloit se cacher. Hommes du monde, si fiers de votre politesse et de vos avantages, souffrez que je vous dise la vérité; ce n'est jamais parmi vous que l'on fera, ni que l'on pensera de grandes choses! vous polissez l'esprit, mais vous énervez le génie. Qu'a-t-il besoin de vos vains ornemens? sa grandeur fait sa beauté. C'est dans la solitude que l'homme de génie est ce qu'il doit être; c'est-là qu'il rassemble toutes les forces de son ame. Auroit-il besoin des hommes? n'a-t-il pas avec lui la nature? et il ne la voit point à travers les petites formes de la société, mais dans sa grandeur primitive, dans sa beauté originale et pure. C'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instans sont représentés par une pensée, que le temps est au sage, et le sage à lui-même. C'est dans la solitude surtout que l'ame a toute la vigueur de l'indépendance (13). Là, elle n'entend point le bruit des chaînes que le despotisme et la superstition secouent sur leurs esclaves; elle est libre comme la pensée de l'homme qui existeroit seul. Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande passion de Descartes. Ne vous en étonnez point, ces deux passions tiennent l'une à l'autre. La vérité est l'aliment d'une ame fière et libre, tandis que l'esclave n'ose même lever les yeux jusqu'à elle. C'est cet amour de la liberté qui engage Descartes à fuir tous les engagemens, à rompre tous les petits liens de société, à renoncer à ces emplois, qui ne sont

trop souvent que les chaînes de l'orgueil. Il falloit qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature et au genre-humain; Descartes ne fut donc ni magistrat, ni militaire, ni homme de cour (14). Il consentit à n'être qu'un philosophe, qu'un homme de génie, c'est-à-dire, rien aux yeux du peuple; il renonce même à son pays; il choisit une retraite dans la Hollande; c'est dans le séjour de la liberté qu'il va fonder une philosophie libre. Il dit adieu à ses parens, à ses amis, à sa patrie: il part (15). L'amour de la vérité n'est plus dans son cœur un sentiment ordinaire, c'est un sentiment religieux qui élève et remplit son ame. Dieu, la nature, les hommes, voilà quels vont être, le reste de sa vie, les objets de ses pensées: il se consacre à cette occupation aux pieds des autels. O jour! ô moment remarquable dans l'histoire de l'esprit humain! Je crois voir Descartes, avec le respect dont il étoit pénétré pour la divinité, entrer dans le temple et s'y prosterner; je crois l'entendre dire à Dieu: « O Dieu! puisque tu m'as créé, je ne veux point mourir sans avoir médité sur tes ouvrages; je vais chercher la vérité, si tu l'as mise sur la terre; je vais me rendre utile à l'homme, puisque je suis homme; soutiens ma foiblesse, agrandis mon esprit, rends-le digne de la nature et de toi: si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grâce en mourant, et ne me repentirai point d'être né ».

Je m'arrête un moment; l'ouvrage de la nature est achevé; elle a préparé avant la nais-

sance de Descartes tout ce qui devoit influer sur lui ; elle lui a donné les prédécesseurs dont il avoit besoin ; elle a jeté dans son sein les semences qui doivent y germer ; elle a établi entre son esprit et son ame les rapports nécessaires ; elle a fait passer sous ses yeux tous les grands spectacles, et du monde physique et du monde moral ; elle a rassemblé autour de lui, ou dans lui, tous les ressorts ; elle a mis dans sa main tous les instrumens ; son travail est fini : ici commence celui de Descartes. Je vais faire l'histoire de ses pensées ; on verra une espèce de création ; elle embrassera tout ce qui est ; elle présentera une machine immense, mue avec des ressorts ; on y trouvera le grand caractère de la simplicité, l'enchaînement de toutes les parties, et souvent, comme dans la nature physique, un ordre réel caché sous un désordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même (16). Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jeter les fondemens ; il faut creuser jusqu'à la source de la vérité ; il faut établir l'évidence, et distinguer son caractère. Nous avons vu Descartes renverser toutes les fausses opinions qui étoient dans son ame ; il fait plus, il s'élève à un doute universel (17). Celui qui s'est trompé une fois, peut se tromper toujours. Aussitôt, les cieux, la terre, les figures, les sons, les couleurs, son corps même, et les sens avec lesquels il voyage dans l'univers, tout s'anéantit à ses yeux. Rien n'est assuré ; rien n'existe. Dans ce doute général, où trouver un point d'appui ? Quelle première vérité servira

de base à toutes les vérités ? Pour Dieu, cette première vérité est partout ; Descartes la trouve dans son doute même : puisque je doute, je pense ; puisque je pense, j'existe. Mais à quelle marque la reconnoît-il ? A l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui est évident, c'est-à-dire, ce qui est clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel est ce fameux doute philosophique de Descartes (18) ; tel est le premier pas qu'il fait pour en sortir, et la première règle qu'il établit. C'est cette règle qui a fait la révolution de l'esprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyse au doute. Décomposer les questions et les diviser en plusieurs branches ; avancer par degrés des objets les plus simples aux plus composés, et des plus connus aux plus cachés ; combler l'intervalle qui est entre les idées éloignées, et le remplir par toutes les idées intermédiaires ; mettre dans ces idées un tel enchaînement, que toutes se déduisent aisément les unes des autres, et que les énoncer, ce soit, pour ainsi dire, les démontrer : voilà les autres règles qu'il a établies, et dont il a donné l'exemple (19). On entrevoit déjà toute la marche de sa philosophie. Puisqu'il faut commencer par ce qui est évident et simple, il établira des principes qui réunissent ce double caractère. Pour raisonner sur la nature, il s'appuiera sur des axiômes, et déduira des causes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer ; Descartes a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme

Dieu même connoît, c'est-à-dire, par les principes; mais sa méthode n'en est pas moins la créatrice de la philosophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Aristote apprenoit plus à définir et à diviser, qu'à connoître; à tirer toutes les conséquences, qu'à découvrir les principes. Celle des scholastiques, absurdement subtile, laissoit les réalités, pour s'égarer dans des abstractions barbares. Celle de Raimond Lulle n'étoit qu'un assemblage de caractères magiques, pour interroger sans entendre, et répondre sans être entendu. C'est Descartes qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement se rend compte à lui-même de toutes ses idées, calcule sa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part et le terme où il peut arriver; esprit de raison plutôt que de raisonnement, et qui s'applique à tous les arts comme à toutes les sciences.

Sa méthode est créée : il a fait comme ces grands architectes, qui, concevant des ouvrages nouveaux, commencent par se faire de nouveaux instrumens et des machines nouvelles. Aidé de secours, il entre dans la métaphysique. Il y jette d'abord un regard; qu'aperçoit-il? une audace puérile de l'esprit humain, des êtres imaginaires, des rêveries profondes, des mots barbares; car, dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connoître, a créé des signes pour représenter des idees qu'il n'avoit pas, et il a pris ces signes pour des connoissances. Descartes vit d'un coup-d'œil ce que devoit être la métaphysique. Dieu,

l'ame et les principes généraux des sciences, voilà ses objets (20). Je m'élève avec lui jusqu'à la première cause. Newton la cherche dans les mondes; Descartes la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'existence de son ame; il avoit senti en lui l'être qui pense, c'est-à-dire, l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent est donc sujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection suppose l'idée d'un être plus parfait; de l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée? Comment l'homme, dont les facultés sont si bornées, l'homme qui passe sa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle étroit, comment cet être si foible a-t-il pu embrasser et concevoir l'infini? Cette idée ne lui est-elle pas étrangère? Ne suppose-t-elle pas hors de lui un être qui en soit le modèle et le principe? Cet être n'est-il pas Dieu? Toutes les autres idées claires et distinctes que l'homme trouve en lui, ne renferment que l'existence possible de leur objet: l'idée seule de l'être parfait renferme une existence nécessaire. Cette idée est pour Descartes le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres créés sont une émanation du premier être; si toutes les lois qui font l'ordre physique et l'ordre moral, sont, ou des rapports nécessaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connoissant ce qui est le plus conforme à ses attributs, on connoîtra les lois primitives de la nature. Ainsi la connoissance de tous les êtres se trouve enchaînée à celle du premier. C'est elle aussi qui affermit la

marche de l'esprit humain, et sert de base à l'évidence. C'est elle qui, en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai, tout ce que ma raison me présentera comme évident.

Appuyé de ce principe, et sûr de sa marche, Descartes passe à l'analyse de son ame. Il a remarqué que, dans son doute, l'étendue, la figure et le mouvement s'anéantissoient pour lui. Sa pensée seule demeuroit; seule elle restoit immuablement attachée à son être, sans qu'il lui fût possible de l'en séparer. Il peut donc concevoir distinctement que sa pensée existe, sans que rien n'existe autour de lui. L'ame se conçoit donc dans le corps. De là naît la distinction de l'être pensant et de l'être matériel. Pour juger de la nature des deux substances, Descartes cherche une propriété générale, dont toutes les autres dépendent. C'est l'étendue dans la matière; dans l'ame, c'est la pensée. De l'étendue naissent la figure et le mouvement; de la pensée naît la faculté de sentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue est divisible de sa nature; la pensée est simple et indivisible. Comment ce qui est simple appartiendroit-il à un être composé de parties? comment des milliers d'élémens, qui forment un corps, pourroient-ils former une perception ou un jugement unique? Cependant il existe une chaîne secrète entre l'ame et le corps. L'ame n'est-elle que semblable au pilote qui dirige le vaisseau? Non, elle fait un tout avec le vaisseau qu'elle gouverne. C'est donc de l'étroite correspondance qui est entre les mouvemens

vemens de l'un et les sensations ou pensées de l'autre, que dépend la liaison de ces deux principes si divisés et si unis (21). C'est ainsi que Descartes tourne autour de son être, et examine tout ce qui le compose. Nourri d'idées intellectuelles, et détaché de ses sens, c'est son ame qui le frappe le plus. Voici une pensée faite pour étonner le peuple, mais que le philosophe concevra sans peine. Descartes est plus sûr de l'existence de son ame, que de celle de son corps. En effet, que sont toutes les sensations, sinon un avertissement éternel pour l'ame, qu'elle existe? Peut-elle sortir hors d'elle-même, sans y rentrer à chaque instant par la pensée? Quand je parcours tous les objets de l'univers, ce n'est jamais que ma pensée que j'apperçois. Mais comment cette ame franchit-elle l'intervalle immense qui est entr'elle et la matière? Ici Descartes reprend son analyse et le fil de sa méthode. Pour juger s'il existe des corps, il consulte d'abord ses idées. Il trouve dans son ame les idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de situation, de mouvement, et une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'existence de la matière, comme objet mathématique, mais ne lui disent rien de son existence physique et réelle. Il interroge ensuite son imagination; elle lui offre une suite de tableaux où des corps sont représentés: sans doute l'original de ces tableaux existe, mais ce n'est encore qu'une probabilité. Il remonte jusqu'à ses sens. Ce sont eux qui font la communication de l'ame et de l'univers, ou plutôt ce sont eux qui créent l'uni-

vers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail, par une métamorphose rapide ; la sensation devient idée, et l'ame voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui est hors d'elle. Les sens sont donc les messagers de l'ame ; mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport ? Souvent ce rapport la trompe. Descartes remonte alors jusqu'à Dieu. D'un côté, la véracité de l'être suprême ; de l'autre, le penchant irrésistible de l'homme, à rapporter ses sensations à des objets réels qui existent hors de lui ; voilà les motifs qui le déterminent, et il se ressaisit de l'univers physique qui lui échappoit.

Ferai-je voir ce grand homme, malgré la circonspection de sa marche, s'égarant dans la métaphysique, et créant son système des idées innées ? Mais cette erreur même tenoit à son génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des sens, à chercher dans son ame, ou dans l'essence de Dieu, l'origine, l'ordre et le fil de ses connoissances, pouvoit-il soupçonner que l'ame fût entièrement dépendante des sens pour les idées ? N'étoit-il pas trop avilissant pour elle, qu'elle ne fût occupée qu'à parcourir le monde physique, pour y ramasser les matériaux de ses connoissances, comme le botaniste qui cueille ses végétaux ; ou à extraire des principes de ses sensations, comme le chimiste qui analyse les corps ? Il étoit réservé à Loke de nous donner, sur les idées, le vrai système de la nature, en développant un principe connu par Aristote et saisi par Bacon, mais dont Loke n'est pas moins le

créateur : car un principe n'est créé que lorsqu'il est démontré aux hommes. Qui nous démontrera de même ce que c'est que l'ame des bêtes? quels sont ces êtres singuliers, si supérieurs aux végétaux par leurs organes, si inférieurs à l'homme par leurs facultés ? quel est ce principe qui, sans leur donner la raison, produit en eux des sensations, du mouvement et de la vie? Quelque parti que l'on embrasse, la raison se trouble, la dignité de l'homme s'offense, ou la religion s'épouvante. Chaque système est voisin d'une erreur ; chaque route est sur le bord d'un précipice. Ici, Descartes est entraîné, par la force des conséquences et l'enchaînement de ses idées, vers un système aussi singulier que hardi, et qui est digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus sublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organisation tient lieu de principe intelligent ; dont tous les ressorts sont différens, selon les différentes espèces et les différens buts de la création ; où tout est prévu, tout combiné pour la conservation et la reproduction des êtres ; où toutes les opérations sont le résultat toujours sûr des lois du mouvement ; où toutes les causes qui doivent produire des millions d'effets, sont arrangées jusqu'à la fin des siècles, et ne dépendent que de la correspondance et de l'harmonie de quelque partie de matière? Avouons-le; ce système donne la plus grande idée de l'art de l'éternel géomètre, comme l'appeloit Platon. C'est ce même caractère de grandeur que l'on a trouvé depuis dans l'harmonie préétablie de

Leibnitz; caractère plus propre que tout autre à séduire les hommes de génie, qui aiment mieux voir tout en un instant dans une grande idée, que de se traîner sur des détails d'observations et sur quelques vérités éparses et isolées.

Descartes s'est élevé à Dieu, est descendu dans son ame, a saisi sa pensée, l'a séparée de la matière, s'est assuré qu'il existoit des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ses connoissances, il va maintenant s'élancer dans l'univers physique. Il va le parcourir, l'embrasser, le connoître; mais auparavant il perfectionne l'instrument de la géométrie dont il a besoin. C'est ici une des parties les plus solides de la gloire de Descartes; c'est ici qu'il a tracé une route qui sera éternellement marquée dans l'histoire de l'esprit humain. L'algèbre étoit créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphysique, qui exprime tous les rapports par des signes universels, qui facilite le calcul en le généralisant, opère, sur les quantités inconnues, comme si elles étoient connues; accélère la marche, et augmente l'étendue de l'esprit, en substituant un signe abrégé à des combinaisons nombreuses; cette science, inventée par les Arabes, ou du moins transportée par eux en Espagne, cultivée par les Italiens, avoit été agrandie et perfectionnée par un François; mais malgré les découvertes importantes de l'illustre Viète, malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en Angleterre, il restoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le sort de Descartes, qu'il ne pouvoit approcher d'une science, sans

qu'aussitôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille sur les méthodes de l'analyse pure. Pour soulager l'imagination, il diminue le nombre des signes; il représente, par des chiffres, les puissances des quantités, et simplifie, pour ainsi dire, le mécanisme algébrique. Il s'élève ensuite plus haut; il trouve sa fameuse méthode des *indéterminées*, artifice plein d'adresse, où l'art, conduit par le génie, surprend la vérité, en paroissant s'éloigner d'elle; il apprend à connoître le nombre et la nature des racines dans chaque équation, par la combinaison successive des signes; règle aussi utile que simple, que la jalousie et l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a disputée à Descartes, et qui n'a été démontrée que depuis quelques années (*a*). C'est ainsi que les grands hommes découvrent, comme par inspiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de pratique et d'étude; et celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algèbre ainsi perfectionnée, il restoit un pas plus difficile à faire. La méthode d'Apollonius et d'Archimède, qui fut celle de tous les anciens géomètres, exacte et rigoureuse pour les démonstrations, étoit peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépensent une quantité prodigieuse de forces pour peu de mouvement, elle consumoit l'es-

(*a*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1741.

prit dans un détail d'opérations trop compliquées, et le traînoit lentement d'une vérité à l'autre. Il falloit une méthode plus rapide. Il falloit un instrument qui élevât le géomètre à une hauteur d'où il pût dominer sur toutes ces opérations, et sans fatiguer sa vue, voir d'un coup-d'œil des espaces immenses se resserrer comme en un point. Cet instrument, c'est Descartes qui l'a créé ; c'est l'application de l'algèbre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les surfaces et les solides, en caractères algébriques ; mais ce qui étoit l'effort du génie, c'étoit après la résolution du problême, de traduire de nouveau les caractères algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables découvertes sur lesquelles est fondée cette analyse, créée par Descartes. Ces vérités abstraites et pures, faites pour être mesurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence ; et j'affoiblirois l'éloge d'un grand homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de remarquer ici, que par son analyse, Descartes fit faire plus de progrès à la géométrie, qu'elle n'en avoit fait depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces, il donna une nouvelle marche à l'esprit humain. C'est l'analyse qui a été l'instrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'est l'analyse qui, dans les mains des Leibnitz, des Newton et des Bernouilli, a produit cette géométrie nouvelle et sublime, qui soumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de Descartes. Quel

est donc cet homme extraordinaire, qui a laissé si loin de lui tous ses siècles passés, qui a ouvert de nouvelles routes aux siècles à venir, et qui, dans le sien, avoit à peine trois hommes qui fussent en état de l'entendre? Il est vrai qu'il avoit répandu sur toute sa géométrie une certaine obscurité; soit qu'accoutumé à franchir d'un saut des intervalles immenses, il ne s'aperçût pas seulement de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimoit, et qui sont des points d'appui nécessaires à la foiblesse; soit que son dessein fût de secouer l'esprit humain, et de l'accoutumer aux grands efforts; soit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux et foibles, il voulût les accabler de son génie, et les épouvanter de toute la distance qui étoit entr'eux et lui (22)...

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'esprit de Descartes, c'est qu'il est le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les sciences, et de les faire servir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit transporté, dans sa logique, la méthode des géomètres. Il se servit de l'analyse logique pour perfectionner l'algèbre; il appliqua ensuite l'algèbre à la géométrie; la géométrie et l'algèbre à la mécanique; et ces trois sciences combinées ensemble, à l'astronomie. C'est donc à lui qu'on doit les premiers essais de l'application de la géométrie à la physique; application qui a créé encore une science toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, Descartes marche à la nature; il entreprend de déchirer ses voiles, et d'expliquer le sys-

tème du monde. Voici un nouvel ordre de choses : voici des tableaux plus grands, peut-être, que ceux que présentent l'histoire de toutes les nations et de tous les empires (23).

Qu'on me donne de la matière et du mouvement, dit Descartes, et je vais créer un monde. D'abord il s'élève par la pensée, vers les cieux, et de-là il embrasse l'univers d'un coup-d'œil. Il voit le monde entier comme une seule et immense machine, dont les roues et les ressorts ont été disposés au commencement, de la manière la plus simple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps et de mouvemens, il cherche la disposition des centres. Chaque corps a son centre particulier; chaque système a son centre général. Sans doute aussi il y a un centre universel, autour duquel sont rangés tous les systèmes de la nature. Mais où est-il? et dans quel point de l'espace? Descartes place dans le soleil le centre du système auquel nous sommes attachés. Ce système est une des roues de la machine; le soleil est le point d'appui. Cette grande roue embrasse dix-huit cent millions de lieues dans sa circonférence, à ne compter que jusqu'à l'orbe de Saturne. Que seroit-ce si on pouvoit suivre la marche excentrique des comètes? Cette roue de l'univers doit communiquer à une roue voisine, dont la circonférence est peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troisième, cette troisième à une autre, et ainsi de suite, dans une progression infinie, jusqu'à celles qui sont bornées par les dernières limites de

l'espace.

l'espace. Toutes, par la communication du mouvement, se balancent et se contrebalancent, agissent et réagissent l'une sur l'autre, se servent mutuellement de poids et de contrepoids, d'où résulte l'équilibre de chaque système, et de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle est l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues, que l'imagination n'en peut concevoir, et dont toutes les roues sont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'est cette machine que Descartes conçoit, et qu'il entreprend de créer avec trois lois de mécanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'espace, de la matière et du mouvement. D'abord, comme toutes les parties sont enchaînées, que nulle part le mécanisme n'est interrompu, et que la matière seule peut agir sur la matière, il faut que tout soit plein. Il admet donc un fluide immense et continu, qui circule entre les parties et l'univers; ainsi le vide est proscrit de la nature. L'idée de l'espace est nécessairement liée à celle de l'étendue; et Descartes confond l'idée de l'étendue avec celle de la matière; car on peut dépouiller successivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y restera, sans qu'on puisse jamais l'en détacher. C'est donc l'étendue qui constitue la matière, et c'est la matière qui constitue l'espace. Mais où sont les bornes de l'espace? Descartes ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'univers est

donc illimité : il semble que l'ame de ce grand homme eût été trop resserrée par les bornes du monde ; il n'ose point les fixer. Il examine ensuite les lois du mouvement : mais qu'est-ce que le mouvement ? C'est le plus grand phénomène de la nature, et le plus inconnu. Jamais l'homme ne saura comment le mouvement d'un corps peut passer dans un autre. Il faut donc se borner à connoître par quelles lois générales il se distribue, se conserve, ou se détruit ; et c'est ce que personne n'avoit cherché avant Descartes. C'est lui qui, le premier, a généralisé tous les phénomènes, a comparé tous les résultats et tous les effets, pour en extraire ces lois primitives : et puisque dans les mers, sur la terre et dans les cieux, tout s'opère par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature ? Il se trompa, je le sais ; mais, malgré son erreur, il n'en est pas moins l'auteur des lois du mouvement. Car, pendant trente siècles, les philosophes n'y avoient pas même pensé ; et dès qu'il en eût donné de fausses, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois mathématiciens célèbres (*a*) les trouvèrent en même-temps ; c'étoit l'effet de ses recherches, et de la secousse qu'il avoit donnée aux esprits. Du mouvement il passe à la matière, chose aussi incompréhensible pour l'homme. Il admet une matière primitive, unique, élémentaire, source et principe de tous les êtres, divisée et divisible à l'infini ; qui se modifie par le mouvement ;

(*a*) Huygens, Wallis et Wren.

qui se compose et se décompose; qui végète ou s'organise; qui, par l'activité rapide de ses parties, devient fluide; qui, par leur repos, demeure inactive et lente; qui circule sans cesse dans des moules et des filières innombrables, et par l'assemblage des formes, constitue l'univers. C'est avec cette matière qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois élémens si connus, formés par des millions de particules entassées, qui se heurtent, se froissent et se brisent; ces élémens emportés d'un mouvement rapide autour de divers centres, et marchant par tourbillons; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire; chaque élément qui se place à différentes distances, à raison de sa pesanteur; la matière la plus déliée qui se précipite vers les centres et y va former des soleils; la plus massive rejetée vers les circonférences; les grands tourbillons qui engloutissent les tourbillons voisins trop foibles pour leur résister, et les emportent dans leurs cours; tous ces tourbillons roulans dans l'espace immense, et chacun en équilibre, à raison de leur masse et de leur vîtesse. C'est au physicien, plutôt qu'à l'orateur, à donner l'idée de ce système, que l'Europe adopta avec transport, qui a présidé si long-temps au mouvement des cieux, et qui est aujourd'hui tout-à-fait renversé. En vain les hommes les plus savans du siècle passé et du nôtre, en vain les Huygens, les Bulfinger, les Mallebranche, les Leibnitz, les Kirker et les Ber-

nouilli, ont travaillé à réparer ce grand édifice; il menaçoit ruine de toutes parts, et il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce système, tel qu'il est, ne soit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Personne encore n'avoit conçu une machine aussi grande ni aussi vaste; personne n'avoit eu l'idée de rassembler toutes les observations faites dans tous les siècles, et d'en bâtir un système général du monde; personne n'avoit fait un usage aussi beau des loïs de l'équilibre et du mouvement; personne, d'un petit nombre de principes simples, n'avoit tiré une foule de conséquences si bien enchaînées. Dans un temps où les lois du mécanisme étoient si peu connues, où les observations astronomiques étoient si imparfaites, il est beau d'avoir même ébauché l'univers. D'ailleurs, tout sembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le système de la nature; du moins le mouvement rapide de toutes les sphères, leur rotation sur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun, les lois de l'impulsion établies et connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'univers, enchaînement qui doit être formé par des liens physiques et réels; tout semble nous dire que les sphères célestes communiquent ensemble, et sont entraînées par un fluide invisible et immense qui circule autour d'elles. Mais quel est ce fluide? quelle est cette impulsion? quelles sont les causes qui la modifient, qui l'altèrent et qui la chan-

gent? comment toutes ces causes se combinent, ou se divisent-elles, pour produire les plus étonnans effets? C'est ce que Descartes ne nous apprend pas; c'est ce que l'homme ne saura peut-être jamais bien; car la géométrie, qui est le plus grand instrument dont on se serve aujourd'hui dans la physique, n'a de prise que sur les objets simples. Aussi Newton, tout grand qu'il étoit, a été obligé de simplifier l'univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les astres dans des espaces libres : dès-lors plus de fluide, plus de résistances, plus de frottement; les liens qui unissent ensemble toutes les parties du monde, ne sont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir, un tel univers est bien plus aisé à calculer que celui de Descartes, où toute action est fondée sur un mécanisme. Le Newtonien, tranquille dans son cabinet, calcule la marche des sphères, d'après un seul principe qui agit toujours d'une manière uniforme. Que la main du génie, qui préside à l'univers, saisisse le géomètre, et le transporte tout-à-coup dans le monde de Descartes. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te sépare des cieux, approche de Mercure, passe l'orbe de Vénus, laisse Mars derrière toi, viens te placer entre Jupiter et Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde, maintenant; vois-tu ces grands corps, qui de loin te paroissent mus d'une manière uniforme? Vois leurs agitations et leurs balancemens, semblables à ceux d'un vaisseau tour-

menté par la tempête, dans un fluide qui presse et qui bouillonne; vois et calcule, si tu peux, ces mouvemens. Ainsi, quand le système de Descartes n'eût point été aussi défectueux, ni celui de Newton aussi admirable, les géomètres devoient, par préférence, embrasser le dernier; et ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomènes connus et des découvertes nouvelles, osera reconstruire, avec plus d'audace et de solidité, ces tourbillons, que Descartes lui-même n'éleva que d'une main foible? ou, rapprochant deux empires divisés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulsion, en découvrant la chaîne qui les joint; ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue jusqu'à ce jour, qui nous rendra compte également, et des phénomènes des cieux et de ceux de la terre? mais l'exécution de ce projet est encore reculée. Au siècle de Descartes, il n'étoit pas temps d'expliquer le système du monde : ce temps n'est pas venu pour nous; peut-être l'esprit humain n'est-il qu'à son enfance? Combien de siècles faudra-t-il encore, pour que cette grande entreprise vienne à sa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées se rapprochent de nous, et descendent dans la partie intérieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes de satellites déjà connus? Combien de mouvemens irréguliers assigner à leurs véritables causes? Combien per-

fectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes distances ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumière? combien attendre de hasards qui serviront mieux la philosophie, que des siècles d'observations? combien découvrir de chaînes et de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, ensuite entre les êtres éloignés? et peut-être après ces collections immenses de faits, fruit de deux ou trois cents siècles, combien de bouleversemens et de révolutions ou physiques ou morales sur le globe, suspendront encore, pendant des milliers d'années, les progrès de l'esprit humain dans cette étude de la nature? Heureux si, après ces longues interruptions, le genre humain renoue le fil de ses connoissances au point où il avoit été rompu! C'est alors, peut être, qu'il sera permis à l'homme de penser à faire un système du monde; et que ce qui a été commencé dans l'Egypte et dans l'Inde, poursuivi dans la Grèce, repris et développé en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre, s'achèvera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelqu'endroit sauvage de l'Amérique septentrionale ou des terres australes, tandis que notre Europe savante ne sera plus qu'une solitude barbare, ou sera peut-être engloutie sous les flots de l'Océan, rejoint à la Méditerranée. Alors on se souviendra de Descartes, et son nom sera prononcé, peut-être, dans des lieux où aucun son ne s'est fait entendre depuis la naissance du monde.

Il poursuit sa création ; des cieux il descend sur la terre ; les mêmes mains qui ont arrangé et construit les corps célestes, travaillent à la composition du globe de la terre ; toutes les parties tendent vers le centre ; la pesanteur est l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide, qui tend à s'éloigner, pousse vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper : ainsi, la matière n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devoit changer ; la pesanteur est devenue une qualité primitive et inhérente, qui s'étend à toutes les distances et à tous les mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres, retient la lune dans son orbite, et fait tomber les corps sur la terre. On devoit faire plus, on devoit peser les astres, monument singulier de l'audace de l'homme. Mais toutes ces grandes découvertes ne sont que des calculs sur les effets ; Descartes, plus hardi, a osé chercher la cause. Il continue sa marche ; l'air fluide léger, élastique et transparent se détache des parties terrestres plus épaisses, et se balance dans l'atmosphère ; le feu naît d'une agitation plus vive, et acquiert son activité brûlante ; l'eau devient un fluide, et ses gouttes s'arrondissent ; les montagnes s'élèvent et les abymes des mers se creusent ; un balancement périodique soulève et abaisse tour-à-tour les flots et remue la masse de l'Océan, depuis la surface jusqu'aux plus grandes profondeurs ; c'est le passage de la lune au-dessus du méridien, qui presse et resserre les torrens de fluide contenus entre la lune et l'Océan.

L'intérieur

L'intérieur du globe s'organise, une chaleur féconde part du centre de la terre et se distribue dans toutes ses parties; les sels, les bitumes et les soufres se composent; les minéraux naissent de plusieurs mélanges; les veines métalliques s'étendent, les volcans s'allument, l'air dilaté dans les cavernes souterraines éclate et donne des secousses au globe. De plus grands prodiges s'opèrent ; la vertu magnétique se déploie, l'aimant attire et repousse, communique sa force et se dirige vers les pôles du monde ; le fluide électrique circule dans les corps, et le frottement le rend actif. Tels sont les principaux phénomènes du globe que nous habitons, et que Descartes entreprend d'expliquer. Il soulève une partie du voile qui les couvre ; mais ce globe est enveloppé d'une masse invisible et flottante, qui est entraînée du même mouvement que la terre, presse sur sa face, et y attache tous les corps : c'est l'atmosphère, océan élastique, et qui, comme le nôtre, est sujet à des altérations et à des tempêtes ; région détachée de l'homme, et qui, par son poids, a sur l'homme la plus grande influence ; lieu où se rendent sans cesse les particules échappées de tous les êtres ; assemblage des ruines de la nature, ou volatilisées par le feu, ou dissoutes par l'action de l'air, ou pompées par le soleil ; laboratoire immense, où toutes ces parties isolées et extraites d'un million de corps différens, se réunissent de nouveau, fermentent, se composent, produisent de nouvelles formes, et offrent aux yeux ces météores variés,

qui étonnent le peuple et que recherche le philosophe. Descartes, après avoir parcouru la terre, s'élève dans cette région (24). Déjà on commençoit dans toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée le premier avoit découvert sa pesanteur; Toricelli avoit mesuré la pression de l'atmosphère; on l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même base et de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expériences n'étonnent point Descartes : elles étoient conformes à ses principes; il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût mesurée. C'est lui qui donne à Pascal l'idée de sa fameuse expérience sur une haute montagne (*a*) ;expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baissoit à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Pascal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à Descartes? n'étoient-ils pas tous deux assez grands pour que cet aveu pût l'honorer?

Les propriétés de l'air, sa fluidité, sa pesanteur et son ressort le rendent un des agens les plus universels de la nature: de son élasticité naissent les vents. Descartes les examine dans leur marche; il les voit naître sous l'impression du soleil qui raréfie les vapeurs de l'atmosphère; suivre entre les tropiques le cours de cet astre, d'Orient en Occident; changer de direction à trente degrés de l'équateur; se charger de particules glacées, en traversant

(*a*) Le Puy-de-Dôme, en Auvergne.

des montagnes couvertes de neiges ; devenir secs et brûlans en parcourant la Zone torride ; obéir sur les rivages de l'Océan au mouvement du flux et du reflux ; se combiner par mille causes différentes des lieux, des météores et des saisons ; former partout des courans ou lents ou rapides, plus réguliers sur l'espace immense et libre des mers, plus inégaux sur la terre, où leur direction est continuellement changée par le choc des forêts, des villes et des montagnes qui les brisent et qui les réfléchissent. Il pénètre ensuite dans les ateliers secrets de la nature ; il voit la vapeur en équilibre se condenser en nuage ; il analyse l'organisation des neiges et des grêles ; il décompose le tonnerre, et assigne l'origine des tempêtes qui bouleversent les mers, ou ensevelissent quelquefois l'Africain et l'Arabe sous des monceaux de sable.

Un spectacle plus riant vient s'offrir ; l'équilibre des eaux suspendues dans le nuage s'est rompu ; la verdure des campagnes est humectée ; la nature rafraîchie se repose en silence ; le soleil brille, un arc paré de couleurs éclatantes se dessine dans l'air ; Descartes en cherche la cause ; il la trouve dans l'action du soleil sur les gouttes d'eau qui composent la nue ; les rayons partis de cet astre tombent sur la surface de la goutte sphérique, se brisent à leur entrée, se réfléchissent dans l'intérieur, ressortent, se brisent de nouveau, et vont tomber sur le soleil qui les reçoit (25). Je ne cherche point à parer Descartes d'une gloire étrangère ; je sais qu'avant lui Antonio de

Dominis avoit expliqué l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumière ; mais je sais que ce prélat célèbre avoit mêlé plusieurs erreurs à ces vérités. Descartes expliqua ce phénomène d'une manière plus précise et plus vraie ; il découvrit le premier la cause de l'arc-en-ciel extérieur ; il fit voir qu'il dépendoit de deux réfractions et de deux réflexions combinées. S'il se trompa dans les raisons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'est que l'esprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité, c'est qu'on n'avoit point encore analysé la lumière, c'est qu'on ne savoit point alors qu'elle est composée de sept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre, et que c'est de la différence des angles, sous lesquels ces rayons se brisent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réservées à Newton ; mais quoique Descartes ne connût pas bien la nature de la lumière, quoiqu'il la crût une matière homogène et globuleuse répandue dans l'espace, et qui, poussée par le soleil, communique en un instant son impression jusqu'à nous ; quoique la fameuse observation de Roëmer, sur les satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumière emploie sept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du soleil à la terre, Descartes n'en explique pas avec moins de précision et les propriétésgénérales de la lumière, et les loix qu'elle suit dans son mouvement et son action sur l'organe de l'homme ; il représente la vue comme une espèce de tou-

clier, mais un toucher d'une nature extraordinaire et plus parfaite, qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'espace, va saisir ce qui est hors de l'empire de tous les autres sens, et unit à l'existence de l'homme, l'existence des objets les plus éloignés. C'est par le moyen de la lumière que s'opère ce prodige; elle est pour l'homme éclairé, ce que le bâton est pour l'aveugle. Par l'un, on voit, pour ainsi dire, avec ses mains; par l'autre, on touche avec ses yeux : mais pour que la lumière agisse sur l'œil, il faut qu'elle traverse des espaces immenses; ces espaces sont semés de corps innombrables, les uns opaques, les autres transparens ou fluides. Descartes suit la lumière dans sa route, et à travers tous ses chocs; il la voit dans un milieu uniforme, se mouvoir en ligne droite; il la voit se réfléchir sur la surface des corps solides, et toujours sous un angle égal à celui d'incidence; il la voit enfin, lorsqu'elle traverse différens milieux, changer son cours, et se briser selon différentes lois.

La lumière, mue en ligne droite, ou réfléchie, ou brisée, parvient jusqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel est cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour-à-tour une existence successive; où les espaces, les figures et les mouvemens qui m'environnent, sont créés; où les astres qui existent à cent millions de lieues, deviennent comme partie de moi-même; où dans un demi-pouce de diamètre est contenu l'univers?

Quelles lois président à ce mécanisme? quelle harmonie fait concourir au but tant de parties différentes? Descartes analyse et dessine toutes ces parties, et celles qui ont besoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue, et celles qui se rétrécissent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir, et ces humeurs d'une nature, comme d'une densité différente, où la lumière souffre trois réfractions successives, et cette membrane si déliée, composée des filets du nerf optique, où l'objet vient se peindre, et ces muscles si agiles, qui impriment à l'œil tous les mouvemens dont il a besoin. Par le jeu rapide et simultané de tous ces ressorts, les rayons rassemblés viennent peindre sur la rétine l'image des objets, et les houppes nerveuses transmettent, par leur ébranlement, leur impression jusqu'au cerveau. Là, finissent les opérations mécaniques et commencent celles de l'ame. Cette peinture si admirable est encore imparfaite, et il faut en corriger les défauts ; il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil est renversée; il faut remettre les objets dans leur situation. L'image est double, il faut la simplifier ; mais vous n'aurez point encore les idées de distance, de figure et de grandeur : vous n'avez que des lignes et des angles mathématiques. L'ame s'assure d'abord de la distance, par le sens du toucher et le mouvement progressif; elle juge ensuite les grandeurs relatives par les distances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil; des distances et des grandeurs

combinées résulte la connoissance des figures. Ainsi, le sens de la vue se perfectionne et se forme par degrés; ainsi, l'organe qui touche, prête ses secours à l'organe qui voit, et la vision est en même-temps le résultat de l'image tracée dans l'œil, et d'une foule de jugemens rapides et imperceptibles, fruits de l'expérience. Descartes, sur tous ces objets, donne des règles que personne n'avoit encore développées avant lui; il guide la nature, et apprend à l'homme à se servir du plus noble de ses sens. Mais dans un être aussi borné et aussi foible, tout s'altère; cette organisation si étonnante est sujette à se déranger. Enfin, le genre-humain est en droit d'accuser la nature, qui, l'ayant placé et comme suspendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur et celui de l'extrême petitesse, a également borné sa vue des deux côtés, et lui dérobe les deux extrémités de la chaîne. Grâces à l'industrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du sable dissous par le feu, on a su faire de nouvelles routes à la lumière, rapprocher l'espace, et rendre visible ce qui ne l'est pas. Roger Bacon, dans un siècle barbare, prédit le premier ces effets étonnans; Alexandre Spina découvrit les verres concaves et convexes; Métius, artisan hollandois, forma le premier télescope; Galilée en expliqua le mécanisme. Descartes s'empare de tous ces prodiges; il développe et perfectionne la théorie; il crée, pour ainsi dire, de nouveau, par le calcul mathématique; il y ajoute une infinité de vues, soit pour accélérer la réunion des parties de

la lumière, soit pour la retarder, soit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, soit pour combiner celles qui, réunies, feront le plus d'effet. Il descend même jusqu'à guider la main de l'artiste qui façonne les verres : et, le compas à la main, il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner et faciliter ses travaux. Tels sont les objets et la marche de la dioptrique de Descartes (26), un des plus beaux monumens de ce grand homme, qui suffiroit seul pour l'immortaliser, et qui est le premier ouvrage où l'on ait appliqué, avec autant d'étendue que de succès, la géométrie à la physique. Dès l'âge de vingt ans il avoit jeté un coup-d'œil rapide sur la théorie des sons, qui peut-être a tant d'analogie avec celle de la lumière (27). Il avoit porté une géométrie profonde dans cet art, qui chez les anciens tenoit aux mœurs, et faisoit partie de la constitution des états, qui chez les modernes est à peine créé depuis un siècle, qui chez quelques nations est encore à son berceau ; art étonnant et incroyable, qui peint par le son, et qui, par les vibrations de l'air, réveille toutes les passions de l'ame ; il applique de même les calculs mathématiques à la science des mouvemens ; il détermine l'effet de ces machines, qui multiplient les bras de l'homme, et sont comme de nouveaux muscles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la résistance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vîtesses et des masses, la combinaison des plus grands effets par les plus petites puissances possibles ; tout est développé,

loppé, ou indiqué dans quelques lignes que Descartes a jetées presque au hasard (28); mais comme, jusque dans ses plus petits ouvrages, sa marche est toujours grande et philosophique, c'est d'un seul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient se présenter à lui; une machine plus étonnante, composée de parties innombrables, dont plusieurs sont d'une finesse qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant; machine qui, par ses parties solides, représente des leviers, des cordes, des poulies, des poids et des contre-poids, et est assujettie aux lois de la statique ordinaire; qui, par ses fluides et les vaisseaux qui les contiennent, suit les règles de l'équilibre et du mouvement des liqueurs; qui, par des pompes qui aspirent l'air et qui le rendent, est asservie aux inégalités et à la pression de l'atmosphère; qui, par des filets presque indivisibles, répandus à toutes ses extrémités, a des rapports innombrables et rapides avec ce qui l'environne; machine sur laquelle tous les objets de l'univers viennent agir, et qui réagit sur eux; qui, comme la plante, se nourrit, se développe et se reproduit, mais qui, à la vie végétale, joint le mouvement progressif; machine organisée, mécanique vivante, mais dont tous les ressorts sont intérieurs et dérobés à l'œil, tandis qu'au-dehors on ne voit qu'une décoration simple à-la-fois et magnifique, où sont rassemblés et le charme des couleurs, et la beauté des formes, et l'élégance des contours,

et l'harmonie des proportions : c'est le corps humain. Descartes ose le considérer dans son ensemble et dans tous ses détails. Après avoir parcouru l'univers et toutes les portions de la nature, il revient à lui-même. Il veut se rendre compte de sa vie, de ses mouvemens, de ses sens. Qui lui expliquera un nouvel univers plus incompréhensible que le premier ? Ce n'est point dans les auteurs qui ont écrit, qu'il va puiser ses connoissances, c'est dans la nature : c'est elle qui fait la raison d'un grand homme, et non point ce qu'on a pensé avant lui. On lui demande où sont ses livres ? les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il étoit prêt à disséquer. L'anatomie, créée par Hipocrate, cultivée par Aristote, réduite en art par les travaux d'Hérophile et d'Erasistrate, rassemblée en corps par Galien, suspendue et presqu'anéantie pendant près de onze siècles, avoit été ranimée tout-à-coup par Vésale. Depuis cent ans, elle faisoit des progrès en Europe, mais les faisoit avec lenteur, comme toutes les connoissances humaines qui sont filles du temps. Descartes eut aussi la gloire d'être un des premiers anatomistes de son siècle ; mais, comme il étoit né encore plus pour lier des connoissances et les ordonner entr'elles, que pour faire des observations, il porta dans l'anatomie ce caractère qui le suivoit partout. En découvrant l'effet, il remontoit à la cause ; en analysant les parties, il examinoit leurs rapports entr'elles, et leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le fixer long-temps sur un petit objet ; il veut voir l'ensemble de tout ce qu'il embrasse. Son esprit

impatient et rapide court au-devant de l'observation. Il la précède plus qu'il ne la suit : il lui indique sa route ; elle marche ; il revient ensuite sur elle ; il généralise d'un coup-d'œil, et en un instant, tout ce qu'elle lui rapporte ; souvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il résulter d'une pareille marche dans un homme de génie ? Quelques erreurs et de grandes idées ; des masses de lumière à travers des nuages. C'est aussi ce que l'on trouve dans le traité de Descartes sur l'homme (29). Il le composa après quinze ans d'observations anatomiques. Il suppose d'abord une machine entièrement semblable à la nôtre : quand il en sera temps, il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le mécanisme seul peut produire dans un pareil ouvrage : il lui met seulement dans le cœur un feu secret et actif, semblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'exécutent toutes les fonctions qui sont indépendantes de l'ame. La respiration appelle et chasse l'air tour-à-tour ; l'estomac devient un fourneau chimique, où des liqueurs en fermentation servent à la dissolution et à l'analyse des nourritures. Ces parties décomposées passent par différens canaux, se rassemblent dans des réservoirs, s'épurent dans leurs cours, se transforment en sang, augmentent et développent la masse solide de la machine, et deviennent une portion d'elle-même. Le sang, comme un torrent rapide, circule par des routes innombrables ; il se sépare, il se réunit, porté par les artères aux extrémités de la machine, et ramené, par

les veines, des extrémités vers le cœur. Le cœur est le centre de ce grand mouvement, et le foyer de la vie interne : c'est de là qu'elle se distribue. Au-dehors tous les mouvemens s'opèrent. Du cerveau partent des faisceaux de nerfs, qui s'épanouissent et se développent aux extrémités, et vont former l'organe du sentiment. Les uns sont propres à réfléchir les atômes imperceptibles de la lumière ; les autres, les vibrations des corps sonores ; ceux-ci ne seront ébranlés que par les particules odorantes ; ceux-là, par les esprits et les sels qui se détacherônt des alimens et des liqueurs ; les derniers enfin, dispersés sur toute la surface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact et les parties grossières des corps solides : ainsi se forment les sens. Chaque objet extérieur vient donner une secousse à l'organe qui lui est propre. Les nerfs qui le composent, ainsi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement jusqu'au cerveau : là est le réservoir de ces esprits subtils et rapides, partie la plus déliée du sang, émanations aériennes ou enflammées, et invisibles comme impalpables. A l'impression que le cerveau reçoit, ces souffles volatils courent rapidement dans les nerfs ; ils passent dans les muscles. Ceux-ci sont des ressorts élastiques qui se tendent ou se détendent, des cordes qui s'alongent ou se raccourcissent, selon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en sort. De cette compression ou dilatation des muscles, résultent tous les mouvemens. Les esprits animaux, principes moteurs, sont eux-mêmes dans une éternelle

agitation ; et tandis que les uns achèvent de se former et se volatilisent dans le laboratoire, que les autres, au premier signal, s'élancent rapidement, une foule innombrable, dispersée déjà dans la machine, circule dans tous les membres, suit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, descend, remonte, et porte partout la vie, l'activité et la souplesse. Prenez maintenant une ame, et mettez-là dans cette machine ; aussitôt naît un ordre d'opérations nouvelles. Descartes place cette ame dans le cerveau, parce que c'est là que se porte le contre-coup de toutes les sensations ; c'est de là que part le principe des mouvemens ; c'est là qu'elle est avertie, par des messagers rapides, de tout ce qui se passe aux extrémités de son empire ; c'est de là qu'elle distribue ses ordres. Les nerfs sont ses ministres et les exécuteurs de ses volontés. Le cerveau devient comme un sens intérieur, qui contient, pour ainsi dire, le résultat de tous les sens du dehors. Là se forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image, quand il est présent ; et c'est la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet est éloigné ; et c'est l'imagination. Elle en fait au besoin renaître l'idée, avec la conscience de l'avoir eue ; et c'est la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correspond une modification particulière dans les fibres du cerveau, ou dans le cours des esprits ; et c'est la chaîne invisible des deux substances. Mais l'ame a deux facultés bien distinctes ; elle est à-la-fois intelligente et sensible. Dans quelques-unes de ses fonctions,

elle exerce et déploie un principe d'activité; elle veut, elle choisit, elle compare; dans d'autres, elle est passive: ce sont des émotions qu'elle éprouve; mais qu'elle ne se donne pas, et qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle est l'origine des passions, présent utile et funeste. Le philosophe, errant au pied du Vésuve, ou à travers les rochers noircis de l'Islande, ou sur les sommets sauvages des Cordilières, entraîné par le désir de connoître, approche de la bouche des volcans; il en mesure de l'œil la profondeur; il en observe les effets: assis sur un rocher, il calcule à loisir et médite profondément sur ce qui fait le ravage du monde. Ainsi Descartes observe et analyse les passions (30). Avant lui on en avoit développé le moral; lui seul a tenté d'en expliquer le physique; lui seul a fait voir jusqu'où les lois du mécanisme influent sur elles, et où ce mécanisme s'arrête. Il a marqué, dans chaque passion primitive, le degré de mouvement et l'impétuosité du sang, le cours des esprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produisent dans les organes intérieurs. Il les suit au-dehors; il rend compte de leurs effets sur la surface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux et tantôt terrible; quand l'harmonie des traits se dérange; quand les couleurs ou s'embellissent ou s'effacent; quand les muscles se tendent ou se relâchent; quand le mouvement se rallentit ou se précipite; quand le son inarticulé de la douleur ou de la joie se fait entendre, et sort par secousses du sein

agité ; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la sensibilité, ou ces marques terribles du désespoir impuissant ; quand l'excès du sentiment affoiblit par degrés, ou consume en un moment les forces de la vie. Ainsi les passions influent sur l'organisation, et l'organisation influe sur elles : mais elles n'en sont pas moins assujetties à l'empire de l'ame. C'est l'ame qui les modifie, par les jugemens qu'elle joint à l'impression des objets. L'ame les gouverne et les dompte par l'exercice de sa volonté, en réprimant à son gré les mouvemens physiques, en donnant un nouveau cours aux esprits, en s'accoutumant à réveiller une idée plutôt qu'une autre, à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuse ne suffit pas, il faut qu'elle soit éclairée. Il faut donc connoître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui existe. C'est par l'étude de ces rapports qu'il saura quand il doit étendre son existence hors de lui par le sentiment, et quand il doit la resserrer. Ainsi la morale est liée à une foule de connoissances qui l'agrandissent et la perfectionnent : ainsi toutes les sciences réagissent les unes sur les autres. C'étoit là, comme nous avons vu, la grande idée de Descartes. Cette imagination vaste avoit construit un système de science universelle, dont toutes les parties se tenoient, et qui toutes se rapportoient à l'homme. Il avoit placé l'homme au milieu de cet univers ; c'étoit l'homme qui étoit le centre de tous ces cercles tracés autour de lui, et qui passoient par tous les points de la nature. Descartes sentoit bien toute l'étendue

d'un pareil plan, et il n'imaginoit pas pouvoir le remplir seul ; mais, pressé par le temps, il se hâtoit d'en exécuter quelques parties, et croyoit que la postérité acheveroit le reste. Il invitoit les hommes de toutes les nations et de tous les siècles à s'unir ensemble ; et pour rassembler tant de forces dispersées, pour faciliter la correspondance rapide des esprits dans les lieux et les temps, il conçut l'idée d'une langue universelle, qui établiroit des signes généraux pour toutes les pensées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres ; projet que plusieurs philosophes célèbres ont renouvelé, qui sans doute a donné à Leibnitz l'idée d'un alphabet des pensées humaines ; et qui, s'il est exécuté un jour, sera probablement l'époque d'une révolution dans l'esprit humain.

J'ai tâché de suivre Descartes dans tous ses ouvrages ; j'ai parcouru presque toutes les idées de cet homme extraordinaire ; j'en ai développé quelques-unes, j'en ai indiqué d'autres. Il a été aisé de suivre la marche de sa philosophie et d'en saisir l'ensemble. On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconstruire ; on l'a vu jeter des fondemens profonds ; s'assurer de l'évidence et des moyens de la reconnoître ; descendre dans son ame pour s'élever à Dieu ; de Dieu redescendre à tous les êtres créés ; attacher à cette cause tous les principes de ses connoissances ; simplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité et d'étendue ; car c'est la marche du génie comme de la nature ; appliquer ensuite ces principes à la théorie des planètes, aux mouvemens des cieux, aux phénomènes

nomènes de la terre, à la nature des élémens, aux prodiges des météores, aux effets et à la marche de la lumière, à l'organisation des corps brutes, à la vie active des êtres animés; terminant enfin cette grande course par l'homme, qui étoit l'objet et le but de ses travaux; développant partout des lois mécaniques qu'il a devinées le premier, descendant toujours des causes aux effets, enchaînant tout par des conséquences nécessaires, joignant quelquefois l'expérience aux spéculations, mais alors même maîtrisant l'expérience par le génie; éclairant la physique par la géométrie, la géométrie par l'algèbre, l'algèbre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les mécaniques; sublime même dans ses fautes, méthodique dans ses égaremens (31), utile par ses erreurs, forçant l'admiration et le respect, lors même qu'il ne peut forcer à penser comme lui.

Si on cherche les grands hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois, Bacon, Léibnitz et Newton. Bacon parcourut toute la surface des connoissances humaines: il jugea les siècles passés, et alla au-devant des siècles à venir; mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, et laissa à d'autres le soin de construire l'édifice. Léibnitz fut tout ce qu'il voulut être; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence; mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux; et ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner

et accabler l'homme, que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, et démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a eu pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la pesanteur; Képler, les lois des astres dans leurs révolutions; Huygens, la combinaison et les rapports des forces centrales et des forces centrifuges; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes; Descartes, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connoissances pour la physique, et, plus que tout cela peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres, qui étoient immenses, et de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde. Si maintenant je rapproche Descartes de ces trois hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avoit des vues aussi nouvelles et bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de Léibnitz, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités;

géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé; plus universel dans ses connoissances, comme dans ses talens, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche, ayant peut-être en étendue ce que Newton avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable sans doute pour la connoissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits et sur les siècles.

C'est ici le vrai triomphe de Descartes: c'est là sa grandeur. Il n'est plus, mais son esprit vit encore. Cet esprit est immortel; il se répand de nation en nation, et de siècle en siècle. Il respire à Paris, à Londres, à Berlin, à Leipsick, à Florence: il pénètre à Pétersbourg; il pénétrera un jour jusque dans ces climats, où le genre humain est encore ignorant et avili; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les sciences au moment où Descartes parut; comment l'autorité enchaînoit la raison; comment l'être qui pense avoit renoncé au droit de penser. Il en est des esprits comme de la nature physique; l'engourdissement en est la mort: il faut de l'agitation et des secousses. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des orages, que si tout demeuroit dans un éternel repos. Descartes donna l'impulsion à cette

masse immobile. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorsqu'on vit paroître tout-à-coup cette philosophie si hardie et si nouvelle! Peignez-vous des esclaves qui marchent courbés sous le poids de leurs fers : si tout-à-coup un d'entr'eux brise sa chaîne, et fait retentir à leurs oreilles le nom de liberté, ils s'agitent, ils frémissent, et, des débris de leurs chaînes rompues, accablent leurs tyrans. Tel est le mouvement qui se fit dans les esprits, d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette masse nouvelle de connoissances, que Descartes y avoit jetée, se joignit à la fermentation de son esprit. Réveillé par de si grandes idées, et par un si grand exemple, chacun s'interroge, et juge ses pensées; chacun discute ses opinions. La raison de l'univers n'est plus celle d'un homme qui existoit il y a quinze siècles, elle est dans l'ame de chacun; elle est dans l'évidence et dans la clarté des idées. La pensée, esclave depuis deux mille ans, se relève avec la conscience de sa grandeur. De toutes parts on crée des principes, et on les suit; on consulte la nature, et non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, travaillent sur le même plan. La méthode même de Descartes apprend à connoître et à combattre ses erreurs : tout se perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondent, et les méthodes plus simples. L'algèbre, portée si loin par Descartes, est perfectionnée par Halley, et le grand Newton y ajoute encore. L'analyse est appliquée au calcul de l'infini, et produit une

nouvelle branche de géométrie sublime. Plusieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immense; l'Allemagne et l'Angleterre se divisent sur cette découverte, comme l'Espagne et le Portugal sur la conquête des Indes. L'application de la géométrie à la physique, devient plus étendue et plus vaste. Newton fait, sur les mouvemens des corps célestes, ce que Descartes avoit fait sur la dioptrique, et sur quelques parties des météores. Les lois de Képler sont démontrées par le calcul; la marche elliptique des planètes est expliquée : la gravitation universelle étonne l'univers par la fécondité et la simplicité de son principe. Cette application de la géométrie, s'étend à toutes les branches de la physique, depuis l'équilibre des liqueurs jusqu'aux derniers balancemens des comètes dans leurs routes les plus écartées. Ces astres errans sont mieux connus; Descartes les avoit tirés pour jamais de la classe des météores, en les fixant au nombre des planètes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours, et fixe la marche de vingt-quatre comètes : les inégalités de la lune sont calculées; on découvre l'anneau et les satellites de Saturne; on fait, des satellites de Jupiter, l'usage le plus important pour la navigation : les cieux sont connus comme la terre. La terre change de forme, son équateur s'élève, et ses pôles s'applatissent; et la différence de ses deux diamètres est mesurée. Des observatoires s'élèvent auprès des digues de la

Hollande, sous le ciel de Stockolm, et parmi les glaces de la Russie. Toutes les sciences suivent cette impulsion générale. La physique particulière, créée par le génie de Descartes, s'étend et affermit sa marche par les expériences. Il est vrai qu'il avoit peu suivi cette route; mais sa méthode, plus puissante que son exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité se multiplient. Les déclinaisons de l'aiguille aimantée, s'observent selon la différence des lieux et des temps. Halley trace, dans toute l'étendue du globe, une ligne qui sert de point fixe, où la déclinaison commence, et qui, bien constatée peut-être, pourroit tenir lieu des longitudes. L'optique devient une science nouvelle, par les découvertes sublimes sur les couleurs. La dioptrique de Descartes n'est plus la borne de l'esprit humain: l'art d'agrandir la vue s'étend. On substitue, pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, et la réflexion de la lumière à la réfraction. La chimie, qui auparavant étoit presque isolée, s'unit aux autres sciences. On l'applique à-la-fois à la physique, à l'histoire naturelle et à la médecine. La circulation du sang, découverte par Harvey, embrassée et défendue par Descartes, devient la source d'une foule de vérités; le mécanisme du corps humain est étudié avec plus de zèle et de succès. On découvre des vaisseaux inconnus, et de nouveaux réservoirs. Borelli tente d'asujettir, au calcul géométrique, les mouvemens des animaux. Leuwenhoëk, le microscope à la main, surprend ces atômes vivans, qui semblent être

les élémens de la vie de l'homme. Ruisch perfectionne l'art de donner, par des injections, une nouvelle vie à ce qui est mort. Malpighi transporte l'anatomie aux plantes, et remplit un projet que Descartes n'avoit pas eu le temps d'exécuter. Son génie respire encore après lui dans la métaphysique. C'est lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination et des sens; c'est lui qui, dans Locke, combat et détruit les idées innées, fait l'analyse de l'esprit humain, et pose d'une main hardie les limites de la raison. C'est lui qui, de nos jours, a attaqué et renversé les systèmes (32). Son influence ne s'est point bornée à la philosophie. Semblable à cette ame universelle des Stoïciens, l'esprit de Descartes est partout. On l'a appliqué aux lettres et aux arts, comme aux sciences. Si dans tous les genres on va saisir les premiers principes; si la métaphysique des astres est créée; si on a cherché dans des idées invariables les règles du goût pour tous les pays et pour tous les siècles; si on a secoué cette superstition qui jugeoit mal, parce qu'elle admiroit trop, et donnoit des entraves au génie, en resserrant trop sa phère; si on examine et discute toutes nos connoissances; si l'esprit s'agite pour reculer toutes les bornes; si on veut savoir sur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme, c'est-là l'ouvrage de Descartes. L'astronome, le géomètre, le métaphysicien, le grammairien, le moraliste, l'orateur, le politique, le poëte, tous ont une portion de cet esprit qui les anime. Il a guidé également Pascal et Corneille, Locke et Bour-

daloue, Newton et Montesquieu. Telle est la trace profonde, et l'empreinte marquée de l'homme de génie sur l'univers. Il n'existe qu'un moment; mais cette existence est employée toute entière à quelque grande opération, qui change la direction des choses pour plusieurs siècles (33).

Arrêtons-nous maintenant sur celui à qui le genre humain a eu tant d'obligations, et à qui la dernière postérité sera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de son vivant? quelles statues lui furent élevées dans sa patrie? quels hommages a-t-il reçus des nations?.... Que parlons-nous d'hommages, et de statues, et d'honneurs? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme? oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes? Parlons plutôt et des persécutions, et de la haine, et des tourmens de l'envie, et des noirceurs de la calomnie, et de tout ce qui a été et sera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au-dessus de son siècle. Descartes l'avoit prévu; il connoissoit trop les hommes pour ne les pas craindre; il avoit été averti par l'exemple de Galilée. Il avoit vu, dans la personne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs, chargée de fers, et traînée indignement dans les prisons (34). La coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite et l'empoisonnement d'Aristote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies insensées contre Gerbert, les gémissemens plaintifs de Roger Bacon sous les voûtes d'un cachot, l'orage excité contre Ramus, et les poignards qui l'as-

sassinèrent

sassinèrent (35), les bûchers allumés en cent lieux, pour consumer des malheureux qui ne pensoient pas comme leurs concitoyens; tant d'autres qui avoient été errans et proscrits sur la terre, sans asile et sans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive et bannie du monde, tout l'avertissoit du danger qui le menaçoit; tout lui crioit que le dernier des crimes que l'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité n'est point à l'homme qui la conçoit, elle appartient à l'univers, et cherche à s'y répandre. Descartes crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit : il se dévoua donc (36); et, grâce aux passions humaines, il ne tarda point à recueillir les fruits de sa résolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui sont offusqués de tout ce qui est grand, qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du despotisme, insultent à ce qu'ils ne comprennent pas, couvrent leur foiblesse par leur audace, et leur basseesse par leur orgueil; intriguans fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent sans cesse le mot de Dieu et l'outragent, n'affectent de la religion que pour nuire, ne font servir le glaive des lois qu'à assassiner, ont assez de crédit pour inspirer des fureurs subalternes, espèces de montres nés pour persécuter et pour haïr, comme le tigre est né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre Descartes (37). Il ne seroit peut-être pas inutile à l'histoire de l'esprit humain et des

passions, de peindre toutes les intrigues et la marche de ce persécuteur ; de le voir, du moment qu'il conçut le dessein de perdre Descartes, travaillant d'abord sourdement et en silence, semant dans les esprits des idées et des soupçons vagues d'athéisme, nourrissant ces soupçons par des libelles et des noirceurs anonymes, suivant de l'œil, et sans se découvrir, les progrès de la fermentation générale ; au moment d'éclater, briguant la première place de son corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine ; alors marchant à découvert, armant contre Descartes et le peuple et les magistrats, et les fureurs sacrées des ministres ; le peignant à tous les yeux comme un athée, qui commençoit par briser les autels, et finiroit par bouleverser l'état ; invoquant à grands cris la religion et les lois. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au son de la cloche, et sur le point d'être traîné comme un vil criminel ; comment ensuite, pour lui ôter même la ressource de se justifier, on travailla à le condamner en silence et sans qu'il en pût être averti ; comment son affreux persécuteur, s'il ne pouvoit le perdre tout-à-fait, vouloit du moins le faire proscrire de la Hollande, vouloit faire consumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéisme est combattu ; comment il avoit déjà transigé avec le bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le barbare eût voulu que la flamme du bûcher pût être aperçue en même-temps de tous les lieux de la Hol-

lande, de la France, de l'Italie et de l'Angleterre; déjà même il se préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que, chassé de sept provinces, Descartes fût banni du monde entier, et que partout où il arriveroit, il se trouvât devancé par sa honte; mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails, c'est à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur; c'est à elle à flétrir ces magistrats qui, dupes d'un scélérat, servoient d'instrumens à la haine et combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs flammes et leurs bûchers? croyoient-ils, dans cet incendie, étouffer la voix de la vérité? croyoient-ils faire disparoître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie et de l'audace injuste, de forger des chaînes et de dresser des échafauds; mais il ne dépend point d'elles d'anéantir la vérité et de tromper la justice des siècles.

Tel est le sort que Descartes éprouva en Hollande. Dans son pays je le vois presqu'inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué et combattu par les autres, recherché de quelques grands, comme un vain spectacle de curiosité, ignoré ou calomnié à la cour (38); je vois sa famille le traiter avec mépris; je vois son frère, dont tout le mérite peut-être étoit de partager son nom, parler avec dédain d'un frère qui, né gentilhomme, s'étoit abaissé jusqu'à se faire philosophe (39), et mettre au nombre des jours malheureux, celui où Descartes naquit pour déshonorer sa race par un pareil métier. O préjugé! ô ridicule

fierté des places et du rang ! il importe de conserver ces traits à la postérité, pour apprendre, s'il se peut, aux hommes à rougir. Où sont aujourd'hui ceux qui, à la vue de Descartes, sourioient dédaigneusement, et disoient avec hauteur : « C'est un homme qui écrit ». Ils ne sont plus. Ont-ils jamais été ? Mais l'homme de génie vivra éternellement ; son nom fait l'orgueil de ses compatriotes ; sa gloire est un dépôt que les siècles se transmettent, et qui est sous la garde de la justice et de la vérité. Il est vrai que le grand homme trouve quelquefois la considération de son vivant ; mais il faut presque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. Descartes persécuté en Hollante et méconnu en France, comptoit parmi ses admirateurs et ses disciples, la fameuse princesse Palatine, princesse qui est du petit nombre de celles qui ont placé la philosophie à côté du trône (40). Elle étoit digne d'interroger Descartes et Descartes étoit digne de l'instruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatterie et de mensonges de la part de Descartes, de protection et de hauteur de la part d'Elizabeth. Dieu, la nature, l'homme, ses malheurs et les moyens qu'il a d'être heureux, ses devoirs et ses foiblesses, la chaîne morale de tous ses rapports, voilà le sujet de leurs entretiens et de leurs lettres. C'est ainsi que les philosophes doivent s'entretenir avec les grands. La nature avoit destiné à Descartes un autre disciple encore plus célèbre ; c'étoit la fille de Gustave-Adolphe, c'étoit la fameuse Christine (41). Elle étoit née avec une de ces

ames encore plus singulières que grandes, qui semblent jetées hors des routes ordinaires, et qui étonnent toujours, même lorsqu'on ne les admire pas. Enthousiaste du génie et des ames fortes, le grand Condé, Descartes et Sobieski avoient droit dans son cœur aux mêmes sentimens. « Viens, dit-elle à Descartes, je suis reine » et tu es philosophe ; faisons un traité ensem» ble ; tu annonceras la vérité, et je te défen» drai contre tes ennemis ; les murs de mon » palais seront tes remparts ». C'est donc l'espérance de trouver un abri contre la persécution, qui seule put attirer Descartes à Stockolm. Sans ce motif, auroit-il été se fixer auprès d'un trône ? qu'est-ce qu'un homme tel que Descartes a de commun avec les rois ? Leur ame, leur caractère, leurs passions, leur langage, rien ne se ressemble ; ils ne sont pas même faits pour se rapprocher, leur grandeur se choque et se repousse ; mais s'il fut forcé par le malheur de se réfugier dans une cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir sa conduite. Il vécut tel qu'il avoit vécu au fond de la Nort-Hollande. Il osa y avoir des mœurs et de la vertu ; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur ; il ne fut point le lâche complaisant des princes, ni des grands ; il ne crut point qu'il devoit oublier la philosophie pour la fortune ; il ne brigua point ces places qui n'agrandissent jamais ceux qui sont petits, et rabaisseroient plutôt ceux qui sont grands. Et comment Descartes auroit-il pu avoir de telles pensées ? celui qui est sans cesse occupé à méditer sur l'éternité, sur le temps, sur l'espace, ne doit-

il pas contracter une habitude de grandeur qui, de son esprit, passe à son ame? celui qui mesure la distance des astres et voit Dieu au-delà; celui qui se transporte dans le soleil ou dans Saturne, pour y voir l'espace qu'occupe la terre, et qui cherche alors vainement ce point égaré comme un sable à travers les mondes, reviendra-t-il sur ce grain de poussière, pour y flatter, pour y ramper, pour y disputer ou quelques honneurs, ou quelques richesses? non; il vit avec Dieu et avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs passions, et poursuit le cours de ses pensées qui suivent le cours de l'univers; il s'applique à mettre dans son ame l'ordre qu'il contemple, ou plutôt son ame se monte insensiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point Descartes de n'avoir été ni intriguant, ni ambitieux; je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaisant, pauvre à-la-fois et généreux, simple comme le sont tous les grands hommes, plein de respect, comme Newton, pour la divinité, comme lui fidelle à la religion, aimant à s'occuper dans la retraite, et avec ses amis, de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée si grande et si consolante, les plus doux momens de sa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne distinguoient point un homme aux siècles de nos pères; mais je remarquerai que, quoique sa fortune ne pût pas suffire à ses projets, jamais il n'accepta les secours qu'on lui offrit; ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconnoissance, un pareil far-

deau n'épouvante point une ame vertueuse ; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un homme, est un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence ; peut-être faudroit-il choisir encore avec plus de soin ses bienfaiteurs que ses amis, si ces deux titres pouvoient se séparer : ainsi pensoit Descartes (42). Avec ses sentimens, son génie et sa gloire, il dut trouver l'envie à Stockolm, comme il l'avoit trouvée à Utrecht, à la Haye et dans Amsterdam. L'envie le suivoit de ville en ville et de climat en climat. Elle avoit franchi les mers avec lui ; elle ne cessa de le poursuivre que lorsqu'elle vit entre elle et lui un tombeau (43) : alors elle sourit un moment sur sa tombe, et courut dans Paris, où la renommée lui dénonçoit Corneille et Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort. Les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes ? Non, sans doute, et quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres ? êtes-vous les maîtres de dompter votre génie et de résister à cette impulsion rapide et terrible qu'il vous donne ? n'êtes-vous pas nés pour penser, comme le soleil pour répandre sa lumière ? n'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement ? Obéissez donc à la loi qui vous domine, et gardez-

vous de vous croire infortunés. Que sont tous vos ennemis auprès de la vérité ? elle est éternelle, et le reste passe. La vérité fait votre récompense ; elle est l'aliment de votre génie, elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférens, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent ; mais dans le temps il y a des ames avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent et pensent avec vous ; songez que les Socrate et les Platon, morts il y a deux mille ans, sont vos amis ; songez que dans les siècles à venir, il y aura d'autres ames qui vous entendront de même, et que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple et qu'une famille avec tous les grands hommes qui furent autrefois, ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans un point de l'espace ou de la durée ; vivez pour tous les pays et pour tous les siècles ; étendez votre vie sur celle du genre-humain ; portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu et votre ame ? prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, et vous seriez malheureux ! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point foible et incertain, comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel et durable, pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance, et qui dit à chacun de vous : « Essuie tes larmes ; je viens te rendre justice

et

et finir tes maux ; c'est moi qui fais la vie des grands hommes ; c'est moi qui ai vengé Descartes de ceux qui l'outrageoient ; c'est moi qui, du milieu des rochers et des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris ; c'est moi qui flétris les calomniateurs et anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir ; c'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissans, et qui honore comme sacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton ame est immortelle et que ton nom le sera. Le temps fuit, les momens se succèdent, le songe de la vie s'écoule. Attends, et tu vas vivre, et tu pardonneras à ton siècle ses injustices, aux oppresseurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choisi pour instruire et pour éclairer les hommes.

NOTES HISTORIQUES.

Page 54. (1) COMME le but principal de ce discours est de faire connoître la marche de l'esprit humain dans les sciences et dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne seroit pas inutile de tracer ici un tableau court et rapide des opinions et des erreurs qui, avant Descartes, s'étoient élevées et étoient tombées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connoissances; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systèmes; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes; comment ces idées se sont perfectionnées peu-à-peu; quels sont les siècles dans lesquels la philosophie a fait quelques pas; quels sont ceux où elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les philosophes qui l'ont précédé, et tous ceux qui l'ont suivi; c'est le moyen de connoître ce qu'il tient des uns, et ce que les autres tiennent de lui. Ainsi on pourra mesurer le chemin qu'un seul homme à fait faire à tous les autres hommes.

La philosophie, née de nos besoins et de l'activité de ce principe qui nous tourmente et nous anime, est presque aussi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des astres sur sa tête, et sentit autour de lui la nature, il sortit de lui-même, il voulut voir et observer. Dès ce moment, des personnes choisies renoncèrent à toutes les passions pour celle de connoître. L'Egypte eut ses prêtres philosophes, la Perse ses mages, l'Inde et l'Ethiopie ses gymnosophistes, l'Assyrie ses chaldéens. Les Scythes vertueux et barbares, et les Celtes sauvages eurent, comme les Orientaux, des prêtres de la nature qui cherchoient la philosophie dans les forêts et sur les montagnes. Ceux qui étoient nés sous un ciel serein, portèrent leurs regards vers les cieux. Babylone et la Lybie eurent des observa-

tions astronomiques. Les disciples d'Atlas découvrent par les phases de la lune, le principe de sa lumière. On partage le temps et on règle l'année sur le cours du soleil. La géométrie naît sur les bords du Nil. L'Inde et la Perse deviennent le berceau des connoissances. L'homme porte ses regards autour de lui; il commence à distinguer les propriétés des corps, et jette les fondemens de l'histoire naturelle : mais dans ces premiers âges la philosophie est encore barbare. L'esprit humain, dans son enfance, n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces, n'est qu'ambitieux et foible ; il s'élance, il retombe, et chaque effort est suivi d'une chute.

Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs sens. Ce qui existoit avoit dû éternellement exister. Rien de tout ce que l'homme voit ne lui donne l'idée ni de création, ni d'anéantissement. On n'admit donc qu'une seule substance éternelle et infinie, indivisible, quoique divisée, dont le fond étoit immuable, mais qui avoit des modifications passagères. La partie la plus pure formoit l'Être Suprême; les corps célestes et les génies étoient la seconde émanation de cette essence : enfin la lie de la matière avoit formé les corps et le globe que nous habitons. Tout se déploie dans la nature par un enchaînement nécessaire de causes et d'effets. La terre ensevelie sous les eaux, masse informe et bourbeuse, pénétrée par le soleil, et agitée par les secousses de l'air, se découvre, devient féconde, développe ses germes, et produit des masses organiques; mais la terre s'épuise et se consume; elle éprouve des révolutions et des embrâsemens; tout se déboîte et redevient chaos. Là finit la grande année du monde, qui doit être suivie d'une renaissance générale de l'univers. Telle étoit la philosophie des Orientaux, adoptée en partie par les Egyptiens, gravée en hiéroglyphes sur des colonnes, ou déposée dans les temples, sous la garde des dieux.

Bientôt, par des voyages savans, elle est portée de l'Egypte dans la Grèce. Thalès le premier a l'esprit de système, et rassemble en un corps toutes les connoissances isolées. Il avoit lu dans les cieux, il avoit perfectionné la géométrie, il osa entreprendre d'expliquer la nature; époque à-la-fois de grandeur et de foiblesse

dans l'esprit humain. Il commence par donner à la matière la force de s'arranger elle-même ; il y répand une ame invisible et active qui organise ses moindres parties. Il admet l'eau pour principe universel ; cet élément est la source de la fécondité, et la base de tous les corps.

La secte Ionique soutient, altère ou modifie les sentimens de son maître. L'univers est infini ; tout en vient et tout s'y replonge. Cet infini est immuable et tous les êtres créés n'agissent point. L'ordre éternel ne fait que se développer, et chaque être est entraîné par le mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre sont tour-à-tour admis comme souverains de la nature, et quelquefois tous quatre ensemble. Sous Anaxagore, la philosophie entrevoit une intelligence suprême. Plus de hasard ni de fatalité aveugle. La matière est partagée par Dieu même en des millions de particules, élémens inaltérables des corps, et semblables aux corps même qu'ils doivent former. Ces parties similaires, mais divisées, tendent à se rejoindre pour former les différens êtres dont elles sont les principes.

Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'Occident les lumières de l'Inde et de la Perse ; il enseigne le vrai système de l'univers. Les hommes étonnés, apprennent que le soleil est immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes sont autant de soleils dispersés dans l'espace, et éclairant chacun un monde. Une harmonie éternelle préside au cours des astres, et les règle par ses accords. La doctrine des nombres s'établit, premier fruit d'une fausse application de la géométrie à la physique ; et l'esprit humain, pendant des siècles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'essence même de Dieu, et les mystères les plus profonds de la nature.

L'esprit humain prend une nouvelle route à la suite d'un homme passionné pour la vérité, mais qui désespérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate est l'auteur de cette révolution ; esprit supérieur à son siècle, comme Descartes ; ennemi, comme lui, de la science des mots ; comme lui, secouant les erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence ; comme lui, créateur d'une méthode, et inventeur d'une philosophie nouvelle.

Mais l'homme trop ignorant et trop hardi, ne pouvoit consentir long-temps à ne connoître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avoit tout expliqué par les nombres; Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le suivre dans sa métaphysique sublime, élevé au-dessus des sens et de la matière, dessinant un monde intelligible, image et production du premier être, son idée incréée, plan et modèle de tout ce qui existe et qui existera à jamais. Le monde sensible n'est que cette idée éternelle et manifestée au-dehors. L'être intellectuel est inaltérable et parfait. L'être matériel, incapable d'une stabilité d'essence, change, tombe, s'élève, naît, meurt, se détruit et se reproduit sans cesse. De ce mouvement continuel et rapide naissent sans cesse de nouveaux rapports dans la matière. On ne peut donc ni la saisir, ni la connoître; la vérité n'est que pour Dieu, la vraisemblance pour l'homme.

Dès ce moment, l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain, comme une vague flottante, est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matière est dans un mouvement éternel; ailleurs elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la secte Eléatique, toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos. Le monde entier n'est qu'une masse. Rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les sens et la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette secte, et il proscrit également toutes les vérités physiques ou morales.

Nouvelle révolution. Les mouvemens renaissent. Le vide est admis. Des atômes innombrables, jetés par millions, et errans dans le vide, se choquent et s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses et de mouvemens. De l'assemblage des atômes, résultent les corps; de l'assemblage des corps, résultent les mondes. Ce système s'agrandit. On donne à chacune de ces parties élémentaires passives un principe actif et divin. La vie circule avec le mécanisme, et les mondes s'arrangent.

Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder en Asie un empire qui doit s'élever et tomber avec lui, le précepteur

d'Alexandre en fondoit un autre qui devoit subsister vingt siècles. Aristote paroît; tout change. La matière, la forme et la privation s'emparent de l'univers. La matière, sujet éternel et passif, tend sans cesse au mouvement; elle appelle la forme, principe actif, qui vient s'unir à elle, et constitue son essence. La privation n'est qu'un néant nécessaire pour que la matière devienne un corps plutôt qu'un autre. La nature, comme une force invisible, est répandue dans la masse universelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'assujettit impérieusement à toutes les formes, et se subdivise elle-même en une infinité de formes qui naissent et se détruisent tour-à-tour; de-là les changemens des corps. La terre se gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus secrettes circulent dans toutes ses parties. Tel fut le dernier des grands systèmes que la Grèce créa sur l'univers.

Mille sectes rivales naissent de ces principales sectes; elles se subdivisent comme de petits états formés d'une grande monarchie. Au milieu de tant d'opinions, la philosophie fit peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'observer, on cherchoit la première essence des choses. Les hommes de génie, égarés par des idées métaphysiques, brillantes, déduisoient d'un principe arbitraire toute la constitution du monde. Loin de s'assujettir à la marche de la nature, ils commandoient à la nature de suivre la leur. La foule des disciples n'étoit que des troupeaux obéissans; on respectoit un maître qu'il eût fallu juger. Toutes les écoles se combattoient; de-là les disputes éternelles, les questions frivoles ou obscures; les argumens captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paroître savant plutôt que de l'être; tous obstacles invincibles à la découverte de la vérité.

Cependant Athènes, le séjour et le centre de la philosophie, dégénère; son gouvernement se corrompt, les révolutions amènent l'esclavage. La philosophie se taît ou s'avilit; la faveur des Ptolomée la rappelle en Egypte, mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'histoire des philosophes grecs; on les explique, on les commente, sans aller au-delà. Dans Rome, même stérilité; la langue, formée par des orateurs et des conquérans, se refuse même

aux idées abstraites. Les philosophes, honorés, avilis, bannis et rappelés, égorgés ou placés sur le trône, au milieu de tant de révolutions et de sang, conservent le dépôt des connoissances sans l'augmenter : on a trouvé seulement une nouvelle méthode. Les Eclectiques naissent dans Alexandrie ; on choisit sans inventer, et il se forme une philosophie nouvelle du débris de toutes les anciennes.

La superstition s'étend avec l'effroi qu'inspirent les tyrans. La philosophie théurgique s'élève ; on prodigue les enchantemens et les mystères ; on traîne des victimes humaines au fond des antres pour y découvrir l'avenir. La doctrine des génies, inventée par Platon, s'étend, et on en abuse. La philosophie n'est plus que l'art d'interroger les cieux ou les enfers. Un platonisme plus pur s'insinue dans l'église naissante ; et les ouvrages du disciple de Socrate sont presque mis sur l'autel, à côté des livres sacrés. Bientôt après l'empire se divise ; Rome tombe. L'Europe est en proie aux Barbares. La philosophie s'anéantit dans l'Occident ; elle se soutient encore dans l'empire de Bysance : mais cet arbre, desséché depuis neuf ou dix siècles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des philosophes grecs sont des bornes que l'audace humaine n'ose franchir.

Les révolutions se succèdent, et les Arabes s'élèvent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philosophie aux conquêtes. Alors la connoissance des cieux renaît, de nouvelles tables astronomiques sont dressées. Les mathématiques reparoissent. La chimie commence à analyser les corps. Pendant quatre siècles quelque lumière perce à travers la barbarie du reste du monde ; mais la science de la nature n'avance point. Une dépendance servile enchaînoit les esprits. Platon avoit soumis les premiers chrétiens ; Aristote subjugue les Arabes. Accoutumés à croire et à servir, ils se soumettent aux livres d'Aristote, comme ils s'étoient soumis à l'Alcoran ; ils adorent ce philosophe, comme ils adoroient leurs califes. O avilissement de l'esprit humain ! Il semble que la liberté soit un poids qui l'accable. Aristote règne sur une partie de l'univers ; il domine à Samarcande et dans la Perse, comme en Afrique et dans l'Espagne.

Vers le onzième siècle, la scholastique s'étend surtout

dans l'Occident; elle y prend naissance au milieu de la barbarie. Aristote s'empare encore de ce nouvel empire; mais on n'en sait pas même assez pour adopter ses erreurs. Ses sentimens, défigurés par les Arabes, sont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare, et le mélange des plus méprisables subtilités, les obscurcit encore. Cet état dura cinq siècles; heureusement il se fit une révolution. Des Tartares, en précipitant les Goths sur l'Occident, y avoient étouffé la philosophie; d'autres Tartares, sous le nom de Turcs, la font renaître.

La chute de Constantinople donne une secousse, et fait refluer les Grecs vers l'Italie. La nature se réveille après mille ans; de nouvelles lumières se répandent. Chacun veut étudier, chacun veut connoître; mais sous tant de ruines, la route de la vérité s'est perdue : on se tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les mystères de la cabale des Juifs, les hyéroglyphes des Egyptiens; on cherche la nature par tout, excepté dans elle-même. La domination d'Aristote s'affermit de nouveau; et en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le seul interprête de la nature. Voilà quel fut l'état de la philosophie jusqu'au commencement du dix-septième siècle, époque à-peu-près de la naissance de Descartes.

On voit que la connoissance générale du monde étoit très-peu avancée, si même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoissances certaines sur plusieurs objets; de ce nombre étoient les observations astronomiques faites en Grèce, dans Alexandrie, et du temps des Arabes; car pour l'astronomie, il suffit de bien voir et de calculer. Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette science s'étoit accrue de siècle en siècle par les travaux de plusieurs grands hommes; ces vérités se trouvoient réunies dans Euclide, Apollonius, Archimède, Pappus et Diophante. En mécanique, plusieurs inventions admirables d'Archimède. En médecine, les ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art. En anatomie, un excellent traité de Galien, où il avoit rassemblé toutes les observations anatomiques faites avant lui, et où il en avoit ajouté quelques-unes

quelques-unes de nouvelles. Enfin, sur l'histoire naturelle, le livre de Pline, où sont les plus grandes vues sur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail, et surtout le traité des animaux d'Aristote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoissances réunies, que dix peut-être des plus savans hommes de l'Europe auroient de la peine dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à-peu-près exact de toutes les richesses philosophiques des anciens.

Page 58. (2) Il y a dans chaque siècle un esprit général qui influe, sans qu'on s'en aperçoive, sur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il est très-sûr que le seizième et le dix-septième furent marqués par de grands changemens et de grandes découvertes. Navigation, commerce, politique, sciences, belles lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenans et actifs qui font des choses extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, et changer ou en bien ou en mal tout ce qui est établi. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492; découverte des Indes par Vasco de Gama, en 1497; conquête du Mexique par Cortès, en 1518; du Péron par Pizarre, en 1525; expédition de Magellan vers les terres australes, en 1519; voyage autour du monde par Drak, en 1577; établissement du protestantisme dans la moitié de l'Europe, vers 1525; Copernic, né à Thorn, en 1473, publia le vrai système du monde, en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, gentilhomme danois, dépensa plus de cent mille écus à l'astronomie; mort à Prague, en 1601. Képler, astronome allemand, auteur des fameuses lois sur le cours des planètes, né en 1571, mort à Ratisbonne, en 1630. Les verres concaves et convexes inventés en Italie, en 1295, par Alexandre Spina, religieux. Le premier télescope formé par Jacques Métius, Hollandois, en 1609. Galilée, auteur de plusieurs belles découvertes en astronomie, et de la théorie du mouvement dans la chute des corps, mort à Florence, en 1642. Le fameux Bacon, baron de Vérulam, né à Londres, en 1560, mort en 1626; on sait tout ce que les sciences lui doivent, et quelles vues il avoit, principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là, et les tra-

vaux de tous ces hommes célèbres, ont contribué à former Descartes. Quelques auteurs cependant assurent qu'il n'a-voit point lu les ouvrages de Bacon, et il nous dit lui-même dans une de ses lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est, il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

Page 59. (3) René Descartes, seigneur du Perron, dont on fait ici l'éloge, naquit à la Haye en Touraine, le 30 mars 1596, de Jeanne Brochard, fille du lieutenant-général de Poitiers, et de Joachim Descartes, conseiller au parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit eu dans sa famille un archevêque de Tours, et plusieurs braves gentilhommes qui avoient servi avec distinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles, car dans le temps des guerres civiles ils avoient toujours été fidelles au roi et à l'état. Son père, soit par goût, soit par raison de fortune, entra dans la robe, profession qui n'est mise au-dessous de celle des armes, que par un préjugé barbare. Au reste, ce n'est pas pour louer Descartes que nous entrons dans tous ces détails, c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des pères aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres? Depuis que le père de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendans y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des charges dans le parlement de Bretagne. Madame la présidente de Chateaugiron, dernière de la famille, vient de mourir. On dit qu'elle avoit dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec Descartes, il y a eu aussi une Catherine Descartes, nièce du philosophe, célèbre par son esprit et par son talant pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

Idem. (4) Descartes étoit né avec une complexion très-foible, et les médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourroit très-jeune; cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mère presqu'en naissant, il fut très-redevable aux soins d'une nourrice qui suppléa à la nature par tous les soins de la tendresse. Descartes en fut très-reconnoissant. Il lui

fit une pension viagère qui lui fut payée exactement jusqu'à sa mort; et comme il n'étoit pas de ceux qui croient que l'argent acquitte de tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs et l'attachement d'un fils. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées; il lui donna le temps de croître et de se fortifier. Mais l'esprit de Descartes alloit au-devant des instructions. Il n'avoit pas encore huit ans, déjà on l'appeloit le philosophe. Il demandoit les causes et les effets de tout, et savoit ne pas entendre ce qui ne signifioit rien. En 1604, il fut mis au collége de la Fléche. Son imagination vive et ardente fut la première faculté de son ame qui se développa. Il cultiva la poësie avec transport. Il créoit des images, en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progression est dans la nature, et on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poësie lui demeura toujours, et peu de temps avant sa mort, il fit des vers françois à la cour de Suède. C'est une ressemblance qu'il eut avec Platon, et que Leibnitz eut avec lui. Il aimoit aussi beaucoup l'histoire, et passoit les jours et les nuits à lire; mais cette passion ne devoit pas durer long-temps. On a une première avidité qu'on se hâte de satisfaire; on veut connoître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a su, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on se dégoûte, on laisse là les livres, on revient sur soi-même, et on n'étudie plus que la nature: telle a été la marche de Descartes. Il étoit encore à la Flèche en 1610, lorsque le cœur du grand et du meilleur des Rois, assassiné dans Paris, y fut porté pour être déposé dans la chapelle des Jésuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, et nommé parmi les vingt-quatre gentilshommes qui allèrent au-devant de ce triste dépôt. Il étudioit alors en philosophie. Il y fit alors des progrès qui annoncèrent son génie; car au lieu d'apprendre, il doutoit. La logique de ses maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles ou dangereux; il s'occupoit à l'en séparer, *comme le statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui est informe.* Leur métaphysique le révoltoit par la barbarie de leurs mots

et le vide des idées; leur physique par l'obscurité du jargon, et par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas. Les mathématiques seules le satisfirent; il y trouva l'évidence qu'il cherchoit par tout. Il s'y livra en homme qui avoit besoin de connoître. Quelques auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au collége, sa fameuse *analyse*. Ce seroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt-cinq ans avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoiqu'il en soit de cette particularité, Descartes finit ses études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études est de s'imaginer savoir beaucoup. Descartes étoit déjà assez avancé pour voir qu'il ne savoit rien. En se comparant avec tous ceux qu'on nommoit savans, il apprit à mépriser ce nom. De là au mépris des sciences, il n'y a qu'un pas. Il oublia donc et les lettres, et les livres, et l'étude; et celui qui devoit créer la philosophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute espèce de connoissances. Voilà à-peu-près tout ce que nous savons des premières années de Descartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, et que l'esprit humain, après cinq mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne seroit peut-être pas inutile de rassembler tout ce qu'on peut savoir sur l'éducation des hommes célèbres. Ce seroit une espèce de physique expérimentale sur les ames, qui auroit son utilité. Tous ces faits, réunis et comparés, pourroient conduire à des principes; et peut-être à la fin pourroit-on former un système complet qui auroit ses règles générales et particulières, selon les gouvernemens, les religions, les climats, la force ou la foiblesse des organes, la trempe des caractères et des esprits, les rangs des citoyens, et les différens buts de chaque éducation. Mais peut-être est-on encore aussi éloigné d'un pareil système, qu'on l'est du système général du monde. Tout ce qui tient à l'homme est presque aussi inconnu que tout ce qui tient à la nature.

Page 60. (5) Il étoit impossible que Descartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaisirs. En 1614 il fit à Paris l'essai d'une liberté dan-

gereuse; mais son génie le ramena bientôt. Tout-à-coup il rompt avec ses amis et ses connoissances. Il loue une petite maison dans un quartier désert du fauxbourg Saint-Germain, s'y enferme avec un ou deux domestiques, n'avertit personne de sa retraite, et y passe les années 1615 et 1616 appliqué à l'étude, et inconnu presqu'à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus de deux ans qu'un ami le rencontra par hasard dans une rue écartée, s'obstina à le poursuivre jusque chez lui, et le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce seul trait, du caractère de Descartes, et la passion que lui inspiroit l'étude. Il est rare que ceux qui ne sont pas capables de choses extrêmes, fassent jamais rien de grand.

Idem. (6) Les voyages de Descartes méritent je crois, une attention particulière dans son histoire. Tous les grands philosophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa sa jeunesse à parcourir l'Asie, et à s'instruire en Egypte. Solon recueillit des connoissances chez tous les peuples savans. Pythagore étudia sous Phérécide et sous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la Caldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèse et les principales villes d'Italie. Platon, après avoir vu plusieurs villes de la Grèce, fit un voyage de Memphis, y séjourna long-temps, observa une partie de l'Orient, et revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, et rapporta de ses voyages des connoissances innombrables. Parmi nous, il semble que les voyages soient moins nécessaires. Toutes les connoissances sont rassemblées dans les livres; et l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers sans sortir de chez soi. Mais cet univers, composé de la main des hommes, ressemble-t-il assez à l'univers réel? les idées acquises par une réflexion froide et lente, au fond d'un cabinet, sont-elles aussi vives et aussi fortes, que celles qui naîtroient du spectacle du monde? l'homme qui lit, croit sur parole; l'homme qui voit, juge par lui-même: il interroge la nature, et peut lui arracher des secrets qu'elle avoit cachés jusqu'alors. D'ailleurs, il en est des livres, par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux

grands tableaux. Les traits s'altèrent en passant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de son modèle. Ajoutez que chacun a sa manière de voir et saisir les grands resultats; et la manière de l'un n'est presque jamais celle de l'autre. Ce n'est même qu'en parcourant successivement une foule de grands objets, que l'on accoutume son ame à bien voir et à comparer. L'esprit s'étend avec l'espace qu'il veut embrasser. Enfin, tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de son génie : on ne la connoît donc point, si on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit là la grande maxime de Descartes. Il n'avoit, disoit-il, d'autre livre que le monde. Il seroit à souhaiter que tous les philosophes et les hommes de génie employassent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientôt tout le globe seroit parfaitement connu. L'histoire naturelle, qui tient à toutes les sciences physiques, feroit des progrès immenses; l'histoire de l'homme, d'où dépend toute la science morale, seroit enfin commencée. De ces deux objets réunis, combien résulteroient de connoissances, soit pour les arts, qui ne sont que l'imitation de la nature, soit pour le gouvernement et la législation, qui ne sont que l'art de diriger l'homme en société vers le bonheur! Mais sur cet objet comme sur beaucoup d'autres, on est réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainsi, il faudroit, ce qui n'arrivera presque jamais, ou que les philosophes pussent être riches, ou que ceux qui sont puissans pussent être philosophes; il faudroit que tous les princes et tous les souverains conspirassent à une entreprise utile, et qui n'est que pour le bonheur des hommes.

Page 61. (7) Descartes avoit vingt-un ans lorsqu'il sortit de France pour la première fois. C'étoit en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un spectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, et où tout étoit l'ouvrage de la liberté. Mais s'il y vit un terrain nouveau créé, pour ainsi dire, et arraché à la mer, s'il vit le spectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce et des villes de la Hollande, il fut témoin des querelles sanglantes des Gomaristes et des Arminiens. On sait

comment l'ambition du Prince d'Orange voulut faire servir ces guerres de religion à sa grandeur. Barnevelt, âgé de soixante-seize ans, fut condamné, et mourut sur l'échafaud, pour avoir voulu garantir son pays du despotisme. Ce fut là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Descartes pour la connoissance de l'esprit humain. En 1619 il passa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y auroit vu ce grand Rodolphe, qui conversoit avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ses ministres, et faisoit avec Képler des tables astronomiques, tandis que les Turcs ravageoient ses états. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II, et il paroît qu'il observa avec curiosité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou sacrées, qui rendent plus imposant aux yeux des peuples, le maître qui doit les gouverner. Ce couronnement fut le signal de la fameuse guerre de trente ans. Descartes passa les années 1619 et 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche et dans la Bohême. En 1621, il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Silésie, pénétra dans le nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stetin dans la Marche de Brandebourg, passa au duché de Mékelbourg, et de là dans le Holstein, et enfin s'embarqua sur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris à Embden un bateau pour lui seul et son valet. Les mariniers, à qui son air doux et tranquille, et sa petite taille n'en imposoient pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutoient pas qu'il entendît leur langage, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savoit le hollandois. Il se lève tout-à-coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, et menace de percer le premier qui oseroit approcher. Cette heureuse audace les intimida, et Descartes fut sauvé. A quoi tiennent les plus grands événemens de ce monde! Quatre ou cinq mariniers de la West-Frise pensèrent disposer de celui qui devoit faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportoit César, d'Epire en Italie, auroit probablement donné une nouvelle face au monde.

Descartes passa la fin de 1621 et les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet Electeur Palatin, qui, pour avoit été coronné roi, étoit devenu le plus malheureux des hommes. Il passoit sa vie à solliciter des secours, et à perdre des batailles. La princesse Elizabeth, sa fille, que la liaison avec Descartes rendit depuis si fameuse, avoit alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle etoit errante avec sa mère, et partageoit des maux qu'elle ne sentoit pas encore. La même année, Descartes traversa les Pays-Bas espagnols, et s'arrêta à la cour de Bruxelles. La trève entre l'Espagne et la Hollande étoit rompue. Il y vit l'infante Isabelle, qui sous un habit de religieuse gouvernoit dix provinces, et signoit des ordres pour livrer des batailles, à-peu-près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne, l'Amérique et les Indes sous un habit de cordelier. Ces bizarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623, il fit le voyage d'Italie; il traversa la Suisse, où il observa plus la nature que les hommes; s'arrêta quelque temps dans la Valteline; vit à Venise le mariage du Doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre et pompeuse, instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue nécessaire, parce qu'elle se trouve établie; et arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un jubilé qui attiroit une quantité prodigieuse de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mêlange de tant de nations différentes étoit un spectacle intéressant pour un philosophe. Descartes y donna toute son attention. Il comparoit les caractères de tous ces peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux, les manières de différentes écoles de peinture. En 1625 il passa par la Toscane. Galilée étoit alors âgé de soixante ans; et l'inquisition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand homme. En 1631, il fit le voyage d'Angleterre, et en 1634 celui de Danemarck. L'espagne et le Portugual sont les seuls pays de l'Europe où Descartes n'ait pas voyagé.

Idem. (8) Descartes porta les armes dans sa jeunesse: d'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau, qui affermit la liberté fondée par son père, et mérita de balancer la réputation de Farnèse; de-là en Allemagne, sous

sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux religions opposées, l'ambition des chefs, le fanatisme des peuples, la fureur des partis, l'abus des succès, l'orgueil du pouvoir, et trente provinces dévastées, parce qu'on se disputoit à qui gouverneroit la Bohême. Il passa ensuite au service de l'empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du comte de Bucquoi, général de l'armée Impériale, qui fut tué dans une déroute, de trois coups de lance et de plus de trente coups de pistolet, le dégoûta du métier des armes. Il avoit servi environ quatre ans, et en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au siége de la Rochelle il combattit, comme volontaire, dans une bataille contre la flotte angloise. On se doute bien que l'ambition de Descartes n'étoit point de devenir un grand capitaine. Avide de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états, et malheureusement la guerre est devenue un des grands spectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profession, comme il l'avouoit lui-même, sans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiète de son ame; mais dans la suite un coup-d'œil plus philosophique ne lui laissa voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeste devoir de verser le sang de ses semblables, et ne savoit quel nom donner à ces nations qui vont s'égorger en riant, et plaisantent sur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes sur la guerre, mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont faites les peuples, d'avoir le droit de se massacrer pour quelques arpens de terre, ou pour la pêche de quelques poissons.

Page 62. (9) Ce fut en 1625, au retour de son voyage d'Italie, que Descartes fit ses observations sur la cime des Alpes. Il est peu d'ames sensibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inspire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuse et sauvage; le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traversées, et le philosophe s'y occupe des phénomènes de la nature. Descartes y composa une partie

de son système sur les grêles, les neiges, les tonnerres et les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce peintre célèbre, qui, sur mer, au milieu d'une tempête, tenoit son crayon, s'applaudissoit en dessinant ces beautés terribles de la nature.

Page 64. (10) Dès son enfance, Descartes avoit l'habitude de méditer. Lorsqu'il étoit à la Flèche, on lui permettoit, à cause de la foiblesse de sa santé, de passer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément sur les objets de ses études, et il en contracta l'habitude pour le reste de sa vie. Ce temps où le sommeil a réparé les forces, où les sens sont calmes, où l'ombre et le demi-jour favorisent la rêverie, et où l'ame ne s'est point encore répandue sur les objets qui sont hors d'elle, lui paroissoit le plus propre à la pensée. C'est dans ces matinées qu'il a fait la plupart de ses découvertes, et arrangé ses mondes. Il porta à la guerre ce même esprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver sur les frontieres de la Bavière, dans un lieu très-écarté, il y passa plusieurs mois dans une solitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une science nouvelle. Sa tête fatiguée sans doute par la solitude, où par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des songes mystérieux. Il crut voir des fantômes; il entendit une voix qui l'appeloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'historien de sa vie, que ces songes ne vinssent du ciel, et il y mêla un sentiment de religion. Au reste, ces sortes de foibleses ne doivent pas étonner même dans un grand homme. Ne connoît-on pas le génie de Socrate, le spectre de Brutus, le fantôme qui apparut à César sur les bords du Rubicon, l'abyme qui étoit sans cesse ouvert à côté de Pascal? Ce sont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande passion. Il sembleroit cependant qu'un philosophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces sortes d'accès.

Idem. (11) La première étude qui attacha véritablement Descartes, fut celle des mathématiques. Dans son enfance, il les étudia avec transport, et en particulier

l'algèbre et l'analyse des anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il renonça brusquement à tous les plaisirs, et qu'il passa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude de la géométrie. En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problême à résoudre. Descartes vit un grand concours de passans qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha; mais l'affiche étoit en flamand, qu'il n'entendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer. C'étoit un mathématicien nommé Beckman, principal du collége de Dordrecht. Le principal, homme grave, voyant un petit officier françois en habit uniforme, crut qu'un problême de géométrie n'étoit pas fort intéressant pour lui; et apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudroit le problême. C'étoit une espèce de défi. Descartes l'accepta; le lendemain matin le problême étoit résolu. Beckman fut fort étonné; il entra en conversation avec le jeune homme, et il se trouva que le militaire de vingt ans en savoit beaucoup plus sur la géométrie que le vieux professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Souabe, il eut une aventure à-peu-près pareille avec Faulhaber, mathématicien allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre sur l'algèbre, et il traitoit Descartes assez lestement, comme un jeune officier aimable, et qui ne paroissoit pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques questions qu'il lui fit, il se douta que Descartes pouvoit bien avoir quelque mérite. Bientôt à la clarté et à la rapidité de ses réponses sur les questions les plus abstraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puissant génie, et ne regarda plus qu'avec respect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Descartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus savans géomètres de son siècle. Il ne se passoit pas d'année qu'il ne donnât la solution d'un très-grand nombre de problêmes qu'on lui adressoit dans sa retraite : car c'étoit alors la méthode entre les géomètres, à-peu-près comme les anciens sages, et même les rois de l'Orient, s'envoyoient des égnimes à deviner. Descartes eut beaucoup de part à la fameuse question de la roulette ou de la

cycloïde. La cycloïde est une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution sur une ligne droite. Ainsi quand une roue de carrosse tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air une cycloïde. Cette ligne fut découverte par le père Mersenne, expliquée par Roberval, examinée par Descartes qui en découvrit la tangente, usurpée par Toricelli, qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Pascal, qui contribua beaucoup à en démontrer la nature et les rapports Depuis, les géomètres les plus célèbres, tels que Huygens, Wallis, Wren, Léibnitz, et les Bernouilli y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand géomètre de son siècle, parut toujours faire assez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, et y revenoit sans cesse. C'est ainsi que la Mothe passa sa vie à écrire contre les vers et à en faire.

Page 65. (12) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique, de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, et de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit amené. Il seroit à souhaiter que tous les inventeurs eussent fait de même; mais la plupart nous ont caché leur marche, et nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Il semble qu'ils aient craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoiqu'il en soit, voici la marche de Descartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter. Il ne trouvoit dans les leçons de ses maîtres que des opinions, et il cherchoit des vérités. Ce qui le frappoit le plus, c'est qu'il voyoit qu'on disputoit sur tout. A dix-sept ans, ayant fini ses études, il s'examina sur ce qu'il avoit appris : il rougit de lui même, et puisqu'il avoit eu les plus habiles maîtres, il conclut que les hommes ne savoient rien, et qu'apparemment ils ne pouvoient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf il se remit à l'étude des mathématiques qu'il

avoit toujours aimées. A vingt-un il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes et fort approuvées, il apprenoit, dit-il, à se défier de l'esprit humain, et à ne point regarder l'exemple, la coutume et l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou quatre mois de suite à penser. Le premier pas qu'il fit, fut d'observer que tous les ouvrages composés par plusieurs mains, sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris et achevés par un seul homme : c'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les statues, dans les tableaux, et même dans les plans de législation et de gouvernement. Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pièces de rapport, grossies des opinions de chaque philosophe, tous d'un esprit et d'un caractère différent. Cet assemblage, cette combinaison d'idées souvent mal liées et mal assorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feroient les raisonnemens justes et simples d'un seul homme? Son troisième pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. Comme nous sommes enfans avant que d'être hommes, notre raison n'est que le composé d'une foule de jugemens souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice et par nos maîtres. Ces jugemens n'auroient-ils pas plus de vérité et plus d'unité, si l'homme, sans passer par la foiblesse de l'enfance, pouvoit juger en naissant, et composer lui seul toutes ses idées? Parvenu jusque-là, Descartes résolut d'ôter de son esprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en substituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes, après qu'il les auroit vérifiées; et ce fut son quatrième pas. Il vouloit, pour ainsi dire, recomposer sa raison, afin qu'elle fût à lui, et qu'il pût s'assurer pour la suite, des fondemens de ses connoissances. Il ne pensoit point encore à réformer les sciences pour le public; il regardoit tout changement comme dangereux. Les établissemens une fois faits, disoit-il, sont comme ces grands corps dont la chute ne peut-être que très-rude, et qui sont encore plus difficiles à relever, quand ils sont

abattus, qu'à retenir quand ils sont ébranlés. Mais comme il seroit juste de blâmer un homme qui entreprendroit de renverser toutes les maisons d'une ville, dans le seul dessein de les rebâtir sur un nouveau plan, il doit être permis à un particulier d'abattre la sienne, pour la reconstruire sur des fondemens plus solides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ses desseins, qui consistoit à détruire, et ce fut son cinquième pas. Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'aperçus*, dit-il, *qu'il n'est pas aussi aisé à un homme de se défaire de ses préjugés, que de brûler sa maison.* Il y travailla constamment plusieurs années de suite, et il crut à la fin en être venu à bout. Je ne sais si je me trompe, mais cette marche de l'esprit de Descartes me paroît admirable. Continuons de le suivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une société d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité; on l'appeloit la confrairie des Rose-croix. Un de ses principaux statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour fondateur un Allemand, né dans le quatorzième siècle. On raconte de cet homme des choses merveilleuses. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une science fort importante. Il avoit voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Espagne, avoit vu sur la terre des sages et des cabalistes, avoit appris plusieurs secrets de la nature, et s'étoit retiré enfin en Allemagne, où il vécut solitaire dans une grotte jusqu'à l'âge de cent six ans. On se doute bien qu'il fit des prodiges pendant sa vie, et après sa mort. Son histoire ne ressembla pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un soleil dans la grotte où il étoit enterré, et ce soleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer son tombeau. La confrairie fondée par cet homme extraordinaire, étoit, dit-on, chargée de réformer les sciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paroissoit pas; et Descartes, malgré toutes ses recherches, ne put trouver un seul homme qui en fut. Il y a cependant apparence qu'elle existoit, car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivoit pour et contre; et même en 1623 on fit l'honneur à ces philosophes de les jouer à Paris sur

le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Descartes, déchu de l'espérance de trouver dans cette société quelques secours pour ses desseins, résolut désormais de se passer des livres et des savans. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appeloit *le grand livre du monde*, et s'occupoit à ramasser des expériences. A vingt-sept ans, il éprouva une secousse qui lui fit abandonner les mathématiques et la physique; les unes lui paroissoient trop vides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la première occasion il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les sciences abstraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il espéroit trouver plus de secours pour cette science; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vit que dans Paris, comme à Rome et dans Venise, il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il passa trois ans dans ces alternatives, dans ce flux et reflux d'idées contraires, entraîné par son génie, tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet et tourmenté, et combattant sans cesse avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages cessèrent. Alors il pensa sérieusement à refaire une philosophie nouvelle; mais il résolut de ne point embrasser de secte, et de travailler sur la nature même. Voilà par quels degrés Descartes parvint à cette grande révolution : il y fut conduit par le doute et l'examen. Il seroit à souhaiter que tous les hommes imitassent son exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, et de n'avoir pas reçu une foule d'opinions : mais tout philosophe doit, au moins une fois dans sa vie, faire l'examen et la revue de ses idées, et juger tout ce qui est dans son ame. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à la terre.

Page 66. (13) L'indépendance dont il est ici question, est ce sentiment honnête et vertueux qui ne connoît d'autre assujettissement que celui des lois; qui pratique tous les devoirs de citoyen et de sujet, qui ne peut souffrir d'autre chaîne; respecte les titres, mais n'estime que le mérite; ne fait sa cour à personne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même; se conforme

aux usages établis, mais se réserve la liberté de ses pensées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, est le propre caractère de l'honnête homme; car il n'y a point de vraie honnêteté sans élévation dans l'ame. Celui qui est trop soumis aux hommes ne sera pas long-temps soumis aux lois; et pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère, que cette idée, que du moment qu'un homme perd sa liberté, il perd la moitié de son ame. On retrouve ce sentiment en mille endroits des ouvrages de Descartes. *Je mets*, dit-il dans une de ses lettres, *ma liberté à si haut prix, que tous les rois du monde ne pourroient me l'acheter.* Ce sentiment influa sur la conduite de toute sa vie.

Page 67. (14) Descartes fut très-long-temps incertain sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Valteline, il eut quelqu'envie d'être intendant de l'armée; mais ses sollicitations ne purent être assez vives pour qu'il réussit: il mettoit trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéressoit que sa fortune. En 1625, il fut sur le point d'acheter la charge de lieutenant-général de Châtellerault; et comme il étoit persuadé que pour exercer une charge, il falloit être instruit, il manda à son père qu'il iroit se mettre à Paris chez un procureur au Châtelet, pour y apprendre la pratique. Il faut avouer que c'étoit là un singulier apprentissage pour un homme tel que Descartes: il avoit alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réussi, il est à croire que Descartes auroit fait comme le président de Montesquieu, et qu'il ne fût pas long-tems resté juge. Enfin, après avoir passé dix ou douze ans à observer tous les états, il finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, et de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il pensoit sans doute que c'étoit assez remplir son devoir d'homme et de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

Idem. (15) Ce fut en 1629, sur la fin de mars, que Descartes partit pour aller s'établir en Hollande; il avoit alors

alors trente-trois ans. Comme sa résolution auroit paru extraordinaire, il n'en avertit ni ses parens, ni ses amis; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer : il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui soit capable de l'approuver; mais son parti étoit pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France. Le premier fut la raison du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop son imagination, ne lui ôtât une partie du sang froid et du calme nécessaires pour les découvertes philosophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ses desseins; mais son principal motif fut la passion qu'il avoit pour la retraite, et le désir de vivre dans une solitude profonde. En France, il eût été sans cesse détourné de l'étude par ses parens ou ses amis; il eût été distrait par tous ces prétendus devoirs, qu'on s'est imposés pour remplir les vides du temps, et auxquels on ne devroit être assujetti que lorsqu'on ne peut faire mieux : au lieu qu'en Hollande il étoit sûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il espéroit vivre absolument inconnu, solitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperoit de son commerce, tandis que lui s'occuperoit à penser. Comme son grand but étoit la retraite, il prit toutes sortes de moyens pour ne pas être découvert : il ne confia sa demeure qu'à un seul ami chargé de sa correspondance. Jamais il ne datoit ses lettres du lieu où il demeuroit, mais de quelque grande ville où il étoit sûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très-souvent de séjour, fuyant sa réputation partout où elle le poursuivoit, et se dérobant aux importuns qui vouloient seulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes villes, mais il préféroit ordinairement les villages ou les bourgs, et le plus souvent les maisons solitaires, tout-à-fait isolées dans la campagne. Quelquefois il alloit s'établir dans une petite maison aux bords de la mer. On montre encore en plusieurs endroits les maisons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam l'espèce de chaumière où logeoit le czar Pierre, dans le temps qu'il travailloit sur les chantiers de la Hollande : c'est ainsi que les hommes cé-

lebres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Descartes avoit pour la Hollande étoit si vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ses amis qui vouloient se retirer du monde. Je vais traduire une lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet; on la verra peut-être avec plaisir. « Je ne suis point étonné, lui » dit-il, qu'une ame grande et forte, telle que la vôtre, » ne puisse se plier aux usages serviles de la cour. J'ose » donc vous conseiller de venir à Amsterdam, et de » vous y retirer, plutôt que dans des chartreuses, ou » même dans les lieux les plus agréables de France ou » d'Italie, Je préfère même son séjour à cette solitude » charmante où vous étiez l'année dernière. Quelqu'a- » gréable que soit une maison de campagne, on y » manque de mille choses qu'on ne trouve que dans les » villes. On y est pas même aussi seul qu'on le voudroit. » Peut-être y trouverez-vous un ruisseau dont le mur- » mure vous fera rêver délicieusement, ou un vallon so- » litaire qui vous jetera dans l'enchantement; mais aussi » vous aurez à vous défendre d'une quantité de petits » voisins qui vous assiégeront sans cesse. Ici, comme » tout le monde, excepté moi, est occupé au com- » merce, il ne tient qu'à moi de vivre inconnu à tout » le monde. Je me promène tous les jours à travers un » peuple immense, presqu'aussi tranquillement que vous » pouvez le faire dans vos allées. Les hommes que je » rencontre me font la même impression que si je voyois » les arbres de vos forêts, ou les troupeaux de vos » campagnes; le bruit même de ces commerçans ne » me distrait pas plus que si j'entendois le bruit d'un » ruisseau. Si je m'amuse à considérer leurs mouvemens, » j'éprouve le même plaisir que vous à considérer ceux » qui cultivent vos terres; car je vois que le but de » tous ces travaux est d'embellir le lieu que j'habite, » et de prévenir tous mes besoins. Si vous avez du plai- » sir à voir les fruits croître dans vos vergers, et vous » promettre l'abondance, pensez-vous que j'en aie moins » à voir tous les vaisseaux qui abordent sur mes côtes, » m'apporter les productions de l'Europe et des Indes? » Dans quel lieu de l'univers trouverez-vous plus ai- » sément qu'ici tout ce qui peut ou intéresser la va-

» nité, ou flatter le goût? Y a-t-il un pays dans le » monde où l'on soit plus libre, où le sommeil soit plus » tranquille, où il y ait moins de dangers à craindre, » où les lois veillent mieux sur le crime, où les em- » poisonnemens, les trahisons, les calomnies soient moins » connus, où il reste enfin plus de traces de l'heureuse » et tranquille innocence de nos pères? Je ne sais pour- » quoi vous êtes si amoureux de votre ciel d'Italie. La » peste se mêle avec l'air qu'on y respire; la chaleur » du jour y est insupportable; les fraîcheurs du soir y » sont mal-saines; l'ombre des nuits y couvre des lar- » cins et des meurtres. Que si vous craignez les hivers » du nord, comment à Rome, même avec des bosquets, » des fontaines et des grottes, vous garantirez-vous aussi » bien de la chaleur, que vous pourrez ici avec un bon » poële ou une cheminée, vous garantir du froid? Je » vous attends avec une petite provision d'idées philo- » sophiques qui vous feront peut-être quelque plaisir; et » soit que vous veniez, soit que vous ne veniez pas, » je n'en serai pas moins votre tendre et fidelle ami ». Cette lettre est très-intéressante : d'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour la Hollande, et la manière dont il vivoit; elle nous montre ensuite son imagination et le tour agréable qu'il donnoit à ses idées. On a accusé la géométrie de dessécher l'esprit : je ne sais s'il y a rien dans Balzac où il y ait autant d'esprit et d'agrément. L'imagination de Descartes se décèle par tout dans ses ouvrages; et s'il n'avoit voulu être ni géomètre, ni philosophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être le plus bel esprit de son temps.

Page 68. (16) On s'est attaché dans cette partie de l'éloge de Descartes, à bien faire connoître l'ordre et l'enchaînement qu'il a mis dans ses idées, le plan et la méthode de sa philosophie, et surtout les rapports qu'il a établis entre toutes les sciences. Il a donc fallu parler de ses erreurs, comme des vérités qu'il a enseignées, sans cela le fil eût été interrompu; mais on a indiqué les erreurs, et on a rendu justice aux vérités. Pour ceux qui lisent en philosophes, il n'est pas moins utile que curieux de voir la manière dont un système universel de connoissances est enchaîné; et pour ceux

qui ne veulent que satisfaire leur imagination, c'est encore un spectacle intéressant que le tableau de l'esprit d'un grand homme.

Idem (17) Le discours sur la méthode parut le 8 juin 1639; il étoit à la tête de ses *Essais de philosophie*. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis pour tâcher de parvenir à la vérité, et ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors : c'est-là qu'est l'histoire de son fameux doute. Il a depuis répété cette histoire dans deux autres ouvrages, dans le premier livre de ses *Principes* et dans la première de ses *Méditations métaphysiques*. Il falloit qu'il en sentît bien vivement l'importance et la nécessité du doute, pour y revenir jusqu'à trois fois, lui qui étoit si avare de paroles. Mais il regardoit le doute comme la base de la philosophie, et le garant sûr des progrès qu'on pourroit y faire dans tous les siècles. Il faut remarquer que Descartes commença par où les anciens avoient fini. Ils s'étoient servi du doute pour renverser toutes les sciences; Descartes s'en servit pour les reconstruire.

Page 69. (18) Il n'est pas nécessaire d'avertir que le doute philosophique de Descartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées : on sait qu'il les respecta toute sa vie, comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop supérieure à la raison, pour vouloir les y assujettir. On voit par tout dans ses ouvrages et dans ses lettres, qu'il distinguoit le philosophe du chrétien; et que s'il parloit avec audace sur tous les objets de la raison, il ne parloit qu'avec soumission sur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce discours, où il s'agit du doute de Descartes, de l'examen de ses opinions, et de sa grande maxime, *de ne regarder comme vrai que ce qui est évident.*

Idem. (19) Les règles de l'analyse logique, qu'on peut regarder comme la seconde partie de sa méthode, sont indiquées dans plusieurs de ses ouvrages, et rassemblées en partie dans un manuscrit qui n'a été imprimé qu'après sa mort. L'ouvrage est intitulé : *Règles pour conduire son esprit dans la recherche de la vérité.*

En voici à peu près la marche. Voulez-vous trouver la vérité? formez votre esprit, et rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou pensé avant vous, mais sachez vous en tenir à ce que vous reconnoissez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité sans méthode. La méthode consiste dans l'ordre; l'ordre consiste à réduire les propositions complexes à des propositions simples, et vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une science, parcourez-en toutes les questions et toutes les branches, enchaînant toujours vos pensées les unes aux autres. Quand votre esprit ne conçoit pas, sachez vous arrêter. Examinez long-temps les choses les plus faciles; vous vous accoutumerez ainsi à regarder fixement la vérité, et à la reconnoître. Voulez-vous aiguiser votre esprit, et le préparer à découvrir un jour par lui-même, exercez-le d'abord sur ce qui a été inventé par d'autres; suivez surtout les découvertes où il y a de l'ordre et un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propositions simples, qu'il essaie peu à peu à embrasser distinctement plusieurs objets à-la-fois; bientôt il acquerra de la force et de l'étendue. Enfin, mettez à profit tous les secours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire et des sens, pour comparer ce qui est connu avec ce qui ne l'est pas, et découvrir l'un par l'autre. Descartes divise tous les objets de nos connoissances en propositions simples et en questions. Les questions sont de deux sortes : ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les résoudre, ou la connoissance qu'on en a est imparfaite. Le plan de Descartes étoit de donner trente-six règles, c'est-à-dire douze pour chacune de ces divisions; il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il est aisé de voir par cet essai, comment il portoit l'esprit de système et d'analyse dans toutes ses recherches, et avec quelle adresse il décomposoit, pour ainsi dire, tout le mécanisme du raisonnement.

Page 71. (20) Les *Méditations métaphysiques* de Descartes parurent en 1641. C'étoit de tous ses ouvrages

celui qu'il estimoit le plus. Il le louoit avec un enthousiasme de bonne-foi; car il croyoit avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphysiques d'une manière plus évidente que les démonstrations de géométrie. Ce qui caractérise surtout cet ouvrage, c'est qu'il contient sa fameuse démonstration de Dieu par l'idée, démonstration si répétée depuis, adoptée par les uns et rejetée par les autres, et qu'il est le premier où la distinction de l'esprit et de la matière soit parfaitement développée : car avant Descartes on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philosophiques de la spiritualité de l'ame. Une chose remarquable, c'est que Descartes ne donna cet ouvrage au public que par principe de conscience. Ennuyé des tracasseries qu'on lui suscitoit depuis trois ans pour ses *Essais de philosophie*, il avoit résolu de ne plus rien imprimer. « J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs et des milliers d'ennemis, ne vaut-il pas mieux me taire, et m'instruire en silence »? Il crut cependant qu'il ne devoit pas supprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, ou de nouvelles lumières sur la nature de l'ame. Mais avant de le risquer, il le communiqua à tous les hommes savans de l'Europe, recueillit leurs objections et y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il consulta; Arnaud n'avoit alors que vingt-huit ans. Descartes fut étonné de la profondeur et de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes et de celles de Gassendi. Il fit imprimer toutes ces objections avec les réponses, à la suite des *Meditations*; et pour leur donner encore plus de poids, le philosophe dédia son ouvrage à la Sorbonne. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, disoit-il, *puisque la vérité est si peu de chose quand elle est seule*. Il n'avoit point encore pris assez de précautions. Ce livre, approuvé par des docteurs, discuté par des savans, dédié à la Sorbonne, et où le génie s'épuise à prouver l'existence de Dieu et la spiritualité de l'ame, fut mis, vingt-deux ans après, à l'index à Rome.

Page 73. (21) On a été étonné que, dans ses *Méditations*

métaphysiques, Descartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'ame. Ses ennemis avoient beau jeu, et ils n'ont pas manqué de profiter de ce silence pour l'accuser de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même, par une de ses lettres, qu'ayant établi clairement dans cet ouvrage la distinction de l'ame et de la matière, il suivoit nécessairement de cette distinction, que l'ame par sa nature ne pouvoit périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas seulement comme chrétien, mais même comme philosophe, qu'il croyoit que l'ame est immortelle. Et comment se refuser à un dogme si consolant et si doux? Peut-on croire à un premier Etre, juste et bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler? Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa foiblesse, son encouragement dans ses vertus? Ah! sans doute, il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci soient réparées; où l'homme juste soit remis à sa place; où les oppressions cessent; où les persécuteurs n'aient plus de pouvoir; où l'homme soit enfin l'égal de l'homme, sans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a souffert, ou qui est mort pour la vertu, puisse dire à Dieu: « Etre juste et bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux ». Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une si douce espérance? Pour moi, si j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illusion. Je me garderois bien d'ôter cette consolation aux foibles, ce frein aux hommes puissans, cette resource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes propres yeux; car plus l'homme aura une grande idée de son être, plus il sera disposé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

Page 79 (22) La *Géométrie* de Descartes parut en 1637, avec le *Traité de la Méthode*, son *Traité des Météores* et sa *Dioptrique* Ces quatre traités réunis ensemble formoient ses *Essais de philosophie*. Sa géométrie étoit si fort au-dessus de son siècle, qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'est ce qui arriva depuis à Newton; c'est ce qui arrive à pres-

que tous les grands hommes. Il faut que leur siècle coure après eux pour les atteindre. Outre que sa géométrie étoit très-profonde et entiérement nouvelle, parce qu'il avoit commencé où les autres avoient fini, il avoue lui-même, dans une de ses lettres, qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obscur, afin de mortifier un peu ces hommes qui savent tout. Si on l'eût entendu trop aisément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaisir les géomètres en Europe qui sont en état de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, et deux dans les Pays-Bas espagnols. Il est difficile qu'un pareil dénombrement se fasse sans quelques petits mouvemens de vanité. Mais l'orgueil qui anime à faire de grandes choses, est quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs, il seroit peut-être aussi dangereux qu'inutile, de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de sa supériorité. C'est peut-être un contre-poids nécessaire contre la cabale et l'envie, toujours trop occupées à le rabaisser. Une particularité remarquable, c'est que cette *Géométrie* si étonnante fut faite à la hâte. Descartes la composa dans le temps qu'on imprimoit ses *Météores*, et il en inventa même une partie pendant ce temps-là

Page 80 (23) Presque toute la physique de Descartes est renfermée dans son livre des *Principes*. Cet ouvrage, qui parut en 1644, est divisé en quatre parties. La première est toute métaphysique, et contient les principes des connoissances humaines. La seconde est sa physique générale, et traite des premières lois de la nature, des élémens de la matière, des propriétés de l'espace et du mouvement. La troisième est l'explication particulière du système du monde et de l'arrangement des corps célestes. La quatrième contient tout ce qui concerne la terre. On a tâché de présenter, avec autant de clarté qu'il est possible dans un discours, le tableau général de ses idées sur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il soit resté peu de choses de sa physique, il y a peu de ses erreurs qui n'aient influé sur les vérités nouvelles; et dans les idées même qui sont les

plus

abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur, qui sert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne sert point à instruire le philosophe. Ce qui caractérise le plus Descartes dans sa physique, c'est d'avoir le premier envisagé l'univers comme une grande machine, et d'avoir voulu tout expliquer par les lois du mécanisme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, et a donné la clef de mille découvertes.

Page 90. (24) *Traité des Météores*, imprimé en 1637, comme on l'a déjà dit. Ce fut un des ouvrages de Descartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reste, ce ne seroit pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philosophique; mais quelquefois aussi les hommes font grâce à la vérité. C'est le premier morceau de physique que Descartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquoit les phénomènes, et l'on commença à croire qu'il pouvoit y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis on a été beaucoup plus loin, mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

Page 91. (25) Les anciens avoient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le mécanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve, dans les *Questions naturelles* de Sénèque, un morceau intéressant sur ce sujet; c'est un des monumens les plus curieux de la physique ancienne. En 1590, Antonio de Dominis, évêque de Spalatro, en Dalmatie, et chassé de son évêché par l'inquisition, écrivit son petit *Traité sur l'arc-en-ciel*. Il développa cette idée des anciens, la confirma par des expériences, et mit beaucoup de justesse et de sagacité dans l'explication de la plupart des phénomènes. Descartes le suivit, le rectifia, le surpassa en plusieurs choses. Enfin Newton a perfectionné l'explication de Descartes, et y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'est ainsi que chaque siècle lève une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complette. Il est bien étonnant, dit un de nos plus célèbres philosophes, que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue, et qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

Page 96. (26) *Traité de la dioptrique*, imprimé aussi en 1637, à la suite du discours sur la méthode.

C'est le plus bel ouvrage de Descartes après sa *Géométrie*. Il n'en a fait aucun où il y ait si peu d'erreurs et autant de vérités. Sur plusieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raisons de la supériorité de cet ouvrage ; l'une est que partout il est observateur, et qu'il ne s'y livre presque jamais à cet esprit de système qui l'a si souvent égaré ; l'autre, qu'il n'abandonne presque point le fil de la géométrie, qu'il l'applique continuellement à la physique.

Idem. (27) *Traité de musique*, composé par Descartes, en 1618, dans le temps qu'il servoit en Hollande. Il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de sa jeunesse ne fut imprimé qu'après sa mort. Il fut commencé et traduit en plusieurs langues, mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long-temps après par un homme célèbre, dont le mérite est fort augmenté depuis qu'il est mort, et qu'on a justement appelé le Descartes de la musique.

Page 97. (28) Il s'en faut de beaucoup que le *Traité de mécanique* de Descartes soit complet. Descartes le composa à la hâte, en 1636, pour faire plaisir à un de ses amis, père du fameux Huygens. C'étoit un présent que le génie offroit à l'amitié. Il espéroit dans la suite refondre cet ouvrage, et lui donner une juste étendue ; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après sa mort, par cette curiosité naturelle qu'on a de rassembler tout ce qui est sorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la première fois en 1668.

Page 99. (29) Tout le monde connoît Descartes comme métaphysicien, comme physicien et comme géomètre : mais peu de gens savent qu'il fut encore un très-grand anatomiste. Comme le but général de ses travaux étoit l'utilité des hommes, au lieu de cette philosophie vaine et spéculative qui jusqu'alors avoit régné dans les écoles, il vouloit une philosophie pratique, où chaque connoissance se réalisât par un effet, et qui se rapportât toute entière au bonheur du genre humain. Les deux branches de cette philosophie devoient être la médecine et la mécanique. Par l'une, il vouloit affermir la santé de

l'homme, diminuer ses maux, étendre son existence, et peut-être affoiblir l'impression de la vieillesse : par l'autre, faciliter ses travaux, multiplier ses forces, et le mettre en état d'embellir son séjour. Descartes étoit surtout épouvanté du passage rapide et presque instantané de l'homme sur la terre. Il crut qu'il ne seroit peut-être pas impossible d'en prolonger l'existence. Si c'est un songe, c'est du moins un beau songe, et il est doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée; et les moyens que Descartes proposa pour l'exécution de ce projet, n'étoient pas moins grands : c'étoit de saisir et d'embrasser tous les rapports qu'il y a entre tous les élémens, l'eau, l'air, le feu, et l'homme; entre toutes les productions de la terre et l'homme; entre toutes les influences du soleil et des astres, et l'homme; entre l'homme enfin, et tous les points de l'univers les plus rapprochés de lui : idée vaste, qui accuse la foiblesse de l'esprit humain, et ne paroît toucher à des erreurs, que parce que, pour la réaliser, ou peut-être même pour la bien concevoir, il faudroit une intelligence supérieure à la nôtre. On voit par-là dans quel vue il étudioit la physique. On peut aussi juger de quelle manière il pensoit sur la médecine actuelle. En rendant justice aux travaux d'une infinité d'hommes célèbres qui se sont appliqués à cet art utile et dangereux, il pensoit que ce qu'on savoit jusqu'à présent n'étoit presque rien, en comparaison de ce qui restoit à savoir. Il vouloit donc que la médecine, c'est-à-dire la physique appliquée au corps humain, fût la grande étude de tous les philosophes. « Qu'ils se liguent tous ensemble, disoit-il dans un de ses ouvrages; que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainsi les vies de plusieurs hommes et les travaux de plusieurs siècles, on formera un vaste dépôt de connoissances, et l'on assujettira enfin la nature à l'homme. » Mais le premier pas étoit de bien connoître la structure du corps humain. Il commença donc l'exécution de son plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hyver de 1629 : il continua cette étude pendant plus de douze ans, observant tout et expliquant tout par les causes naturelles. Il ne lisoit presque point, comme on

l'a déjà dit plus d'une fois; c'étoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la chimie, laissant toujours les livres et regardant la nature. C'est d'après ces travaux qu'il composa son *Traité de l'homme.* Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche soit aussi hardie et aussi neuve. La manière dont il y explique tout le mécanisme et tout le jeu des ressorts, dut étonner le siècle *des qualités occultes* et *des formes substantielles.* Avant lui on n'avoit point osé assigner les actions qui dépendent de l'ame, et celles qui ne sont que le résultat des mouvemens de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Descartes mourut; il ne fut imprimé que dix ans après sa mort.

Page 102. (30) Descartes composa son *Traité des passions* en 1646, pour l'usage particulier de la princesse Elizabeth. Il l'avoit envoyé manuscrit à la reine de Suède, sur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la sollicitation de ses amis, en 1649. Son dessein, dit-il, dans la composition de cet ouvrage, étoit d'essayer si la physique pourroit lui servir à établir des fondemens certains dans la morale; aussi n'y traite-t-il guère les passions qu'en physicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau et tout-à-fait original. On y voit, presqu'à chaque pas, l'ame et le corps agir et réagir l'un sur l'autre, et l'on croit, pour ainsi dire, toucher les liens qui les unissent.

Page 105. (31) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes et des pensées de Descartes sur toutes les sciences, il ne seroit peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la source de ses erreurs, et comment un homme d'un génie si extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de cet amas d'erreurs qui composoient pour ainsi dire la raison des hommes. La plupart de ces préjugés lui paroissoient nés du rapport des sens; et ce n'étoit que par des méditations profondes et des spéculations intellectuelles, qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença par croire que les sens étoient des guides trompeurs pour [illegible] raison humaine, et que leur rapport ne

pouvoit assurer d'aucune vérité. Ce fut-là, si on ose le dire, la première erreur de ce grand homme, et celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui auroit aisément fait voir que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos sensations, jugement tout-à-fait étranger aux sensations même. Descartes, persuadé que les sens ne pouvoient être un moyen de connoître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'ame des principes fixes, auxquels toutes les vérités étoient attachées, et d'après lesquels elle devoit juger et rectifier tous les rapports de ses sens. L'ame n'avoit pu se donner ces principes à elle-même; ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainsi aux idées innées, Descartes dut se tromper sur la nature des idées simples, et cette erreur étoit encore de la plus grande conséquence; car puisqu'il faut que l'esprit humain, dans ses opérations, aille toujours du plus simple au plus composé, il est très-important de savoir quelles sont ces idées simples par où il faut commencer. La vraie métaphysique nous apprend que les idées simples sont les premières qui résultent des sens et de la réflexion. Descartes, au contraire, devoit croire, d'après son système, que c'étoient des notions abstraites, c'est-à-dire des principes. Dès-lors il dut rejeter l'étude des faits par les principes. Il dut commencer par les causes, au lieu de commencer par les effets: aussi, telle a été sa marche. Il commença la chaîne de sa philosophie par la première cause, qui est Dieu. De ce sommet élevé, il crut embrasser toutes les causes générales; et liant toujours ses idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir de quelques principes déduire toutes les vérités possibles. Celui qui avoit d'abord douté de tout voulut alors tout expliquer. Le plaisir oisif de la méditation entraîna ce grand homme; et laissant à d'autres le travail obscur et lent des observations, il ne s'occupa plus qu'à voir l'univers en grand; mais malheureusement la vérité n'est pour l'homme que le résultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il est aisé de voir comment, de conséquence en conséquence, Descartes dut parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les grands principes de la nature

sont et seront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner ? comment lier ensuite toutes les parties du système de l'univers, sans qu'il y ait jamais de vide ? Quand Descartes trouvoit la chaîne interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y suppléer par la conjecture ? Dès-lors l'esprit de système prenoit la place de la vérité. Enfin, suivant cette marche, il falloit commencer par définir pour connoître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulières, comment rassembler ces idées que par l'étude des faits ? On voit donc qu'il étoit nécessaire que Descartes se trompât. C'est l'abus des notions abstraites, c'est une fausse application de la métaphysique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Aristote et Platon. Je ne finirai point cet article sans remarquer que Descartes est parti du même point que Bacon, du doute général, ou du renversement des idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes opposées ; l'une celle des connoissances acquises par les sens ; l'autre, celle des spéculations intellectuelles. Newton est venu, qui, averti par la logique de Descartes, a repris la route de Bacon ; et c'est aujourd'hui celle que l'on suit en Europe.

Page 111. (32) On va donner une notice très-courte de tous les philosophes célèbres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance et de leur mort. Les dates sont utiles en ce qu'elles servent à fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle ; le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans auparavant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son système de l'attraction, en 1687 ; son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704 Il mourut en 1727, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande distinction par la reine Anne qui le fit chevalier, et par le roi Georges. Il fut enterré à Westminster, dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été souvent refusé à la plus haute noblesse. Il avoit joui pendant plus de trente ans d'une charge très-considérable, et laissa en mourant sept cent mille livres de biens.

Halley, célèbre astronome, né à Londres en 1656, six

ans après la mort de Descartes, intime ami de Newton, et digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça dans toute l'étendue du globe une ligne où commence la déclinaison de l'aiguille. Il mourut en 1742, âgé de quatre-vingt-six ans.

Léibnitz, né à Leipsick en 1646, homme d'une érudition immense, qui eut tous les goûts et toutes les espèces de génie. Il publia, en 1684, ses règles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui disputa l'honneur de cette invention qu'elle attribuoit à Newton; ce procès fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'esprit humain, que ces deux grands hommes étoient inventeurs chacun de leur côté. Le génie de Léibnitz est assez connu; voici un trait de son esprit : il alloit un jour, par mer, de Venise à une ville voisine; c'étoit dans une petite barque où il se trouvoit seul et sans suite. Il s'éleva une furieuse tempête; le pilote italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cause de ce malheur; en conséquence il proposa à ses camarades de le jeter dans la mer. Léibnitz, qui heureusement les entendit, tira aussitôt de sa poche un chapelet, et le tourna entre ses mains d'un air dévot; c'est ce qui le sauva. On a vu comment Descartes se tira d'affaire dans une circonstance à-peu-près semblable. L'un dut la vie à son chapelet, et l'autre à son courage. Léibnitz est mort en 1716.

Huygens, dont il est souvent parlé dans cet ouvrage, grand astronome et grand géomètre, fils d'un des plus intimes amis de Descartes, né à la Haye, en 1629, attiré en France par M. de Colbert qui lui fit donner une forte pension. C'est lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne et le troisième satellite. Il appliqua aussi le premier le pendule aux horloges, et en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les télescopes, et fit plusieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye, en 1695, âgé de soixante-six ans.

Harvey, célèbre médecin anglois, né en 1577, dix-neuf ans avant Descartes. On sait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du sang.

Toute la vieille école de médecine se déchaîna, comme elle devoit, contre cette nouveauté. Descartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas, s'en déclara hautement le défenseur, et en donna de nouvelles démonstrations. Harvey mourut en 1657, sept ans après Descartes, âgé de quatre-vingts ans. Il avoit été médecin du malheureux Charles Ier.

Borelli, célèbre professeur de philosophie et de mathématiques, né à Naples, en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux sur le mouvement des animaux; il est le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organisés.

Léeuwenhoek, fameux observateur, passa plus de soixante ans à faire des microscopes et à s'en servir. Il a fait plusieurs observations microscopiques sur le nerf optique, sur le sang, sur la sève des plantes, sur la texture des arbres; mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, c'est la découverte des animaux spermatiques qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte est l'an 1677. Hartsoeker, beaucoup plus jeune que lui, et qui n'avoit alors que vingt-un ans, la lui disputa, et prétendit l'avoir faite le premier, en 1674. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne la publia point alors; c'étoit un procès à-peu-près semblable à celui de Léibnitz et de Newton sur un sujet très-différent.

Ruysch, un des plus grands hommes de la Hollande, anatomiste, médecin et naturaliste; il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avoit été inventé par Graaf et par Swammerdam. Perfectionner ainsi, c'est être soi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut long-temps l'admiration de tous les étrangers, et une des merveilles de la Hollande; ce cabinet étoit composé d'une très-grande quantité de corps injectés et embaumés, dont les membres avoient toute leur mollesse, et qui conservoient un teint fleuri, sans desséchement et sans rides. Les momies de M. Ruysch prolongeoient en quelque sorte la vie, dit M. de Fontenelle, au lieu que celles de l'ancienne Égypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoit des hommes endormis, prêts à parler

à

à leur réveil. Pour embellir ce spectacle, il y avoit mêlé plusieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes aussi injectées, et des coquillages très-rares, le tout orné d'inscriptions tirées des meilleurs poëtes. Le czar Pierre, à son premier voyage en Hollande, en 1698, fut transporté de ce spectacle; il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, et qui sembloit lui sourire. A son second voyage, en 1717, il acheta le cabinet, et l'envoya à Pétersbourg; c'étoit une conquête digne d'un souverain. Ruysch, qu'un de ses confrères appeloit modestement *le plus misérable des anatomistes*, et que l'Europe appeloit *le plus grand*, étoit né à la Haye, en 1638, douze ans avant la mort de Descartes, et mourut à Amsterdam, en 1731, âgé de quatre-vingt-treize ans.

Malpighi, célèbre anatomiste italien, et professeur en médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ses plus beaux ouvrages est son anatomie des plantes. Descartes avoit eu la même idée.

Mallebranche, un des plus grands philosophes de ce siècle, et un des plus célèbres disciples de Descartes, né à Paris, en 1638. Jusqu'à vingt-six ans, il s'étoit appliqué à l'étude des langues et de l'histoire; à cet âge, étant dans la boutique d'un libraire, il tomba par hasard sur le *Traité de l'homme*, de Descartes; il le feuilleta, entreprit une science dont il n'avoit point d'idée, et se sentit né pour elle. Il acheta le livre, le lut avec empressement, et même avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible et inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes; et les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années, il avoit composé son livre *de la Recherche de la vérité*. L'auteur y est cartésien, dit encore M. de Fontenelle; mais il l'est comme Descartes. Il ne paroît pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de soixante-dix-huit ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à

l'Angleterre, né en 1632, pendant les guerres civiles de Charles Ier. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, et sentit de bonne heure le vide de tout ce qu'on enseignoit alors. Les premiers livres qui lui donnèrent du goût pour la philosophie, furent ceux de Descartes. Sa méthode surtout fit une forte impression sur lui, et il est vrai que c'est là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit souvent malade, il voyagea beaucoup pour sa santé; il demeura assez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un séjour qu'il fit en Hollande, il fut accusé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre, et on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la suite on reconnut que les livres n'étoient pas de lui; mais la place ne lui fut pas rendue. Sous le règne de Guillaume, prince d'Orange, on lui offrit des emplois considérables qu'il refusa. En 1695, il fut fait commis du commerce et des colonies angloises, place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille livres de notre monnoie. Il s'en démit en 1700, à cause de la foiblesse de sa santé. Il mourut en 1704, âgé de soixante-treize ans.

Page 112. (33) En finissant ce tableau général de l'influence de l'esprit de Descartes sur la géométrie, sur la physique, sur les lettres, sur les arts et toutes les sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet esprit à la législation et au gouvernement des états. L'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible, est une des branches de philosophie des plus intéressantes; et peut-être dans toute l'Europe est-elle moins avancée que n'étoit la physique à la naissance de Descartes. Il y a des préjugés non moins puissans à renverser; il y a d'anciens systèmes à détruire; il y a des opinions et des coutumes funestes, et qui n'ont cessé de paroître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchissent si peu, qu'un mal qui se fait depuis cent ans, leur paroît presque un bien. Ce seroit une grande entreprise d'appliquer le doute de Descartes à ces objets, de les examiner pièce à pièce, comme il examina toutes ses idées, de faire une revue générale des coutumes, des usages et des lois, comme il fit la revue des systèmes, et de ne juger de tout que d'après sa grande maxime de l'*évidence*. Cette entreprise seroit bien digne d'un gou-

vernement sage, et qui voudroit rendre les hommes heureux; mais seroit-il permis de se flatter du succès? Les idées une fois établies, ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes? Que de difficultés pour secouer un usage même indifférent! On diroit que les ames sont sujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent, si une force étrangère ne fait cesser leur mouvement ou leur repos.

Idem. (34) C'est en 1633 que Galilée fut condamné par l'Inquisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avoit déjà quatre ans que Descartes travailloit en Hollande. L'emprisonnement de Galilée fit une si forte impression sur lui, qu'il fut sur le point de brûler tous ses papiers; alors les ouvrages de Descartes n'auroient jamais paru. Il n'eût point fait de révolution. Aucune impulsion aux esprits. Aucune méthode pour découvrir la vérité. La philosophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard; et la nature, en donnant Descartes à l'humanité, lui eût fait un présent inutile. Voilà ce que l'Inquisition a pensé coûter aux hommes.

Page 113. (35) L'histoire de Socrate est trop connue, et il est inutile d'en parler; tout le monde sait qu'il fût l'apôtre et le martyre de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence suprême qui avoit donné l'ordre, la vie et les proportions au monde. En conséquence il fut chargé de fers et traîné en prison. Sans l'éloquence de Périclès qui défendit un sage opprimé, Anaxagore subissoit le sort de Socrate. Aristote, accusé dans Athènes par un prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis; où, fatigué des persécutions et des calomnies, il s'empoisonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans sa patrie, se retira à la campagne pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne, dans le dixième siècle, et l'un des plus grands génies qu'aient produits ces siècles barbares, fut accusé d'être magicien, parce qu'il étoit mécanicien, chimiste et géomètre; il est vrai que par la suite il devint pape, sous le nom de Sylvestre II. Roger Bacon, Anglois et moine, homme encore plus supérieur à son siècle, et qui par son génie devina plusieurs découvertes des siècles suivans, fut accusé d'être sorcier comme Gerbert,

à cause de ses inventions mécaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, son général le fit mettre au cachot; il y resta jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à savoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes les plus savans du seizième siècle, fut dénoncé comme criminel d'état devant François Ier., parce qu'il combattoit Aristote, et invitoit tous les savans à faire des découvertes nouvelles. On le persécuta, on le flétrit, on brûla ses livres, on lui défendit d'enseigner dans le royaume. Enfin, à la Saint-Barthélemi, ses ennemis profitèrent de cette malheureuse occasion pour le faire assassiner. Il étoit très-aisé de grossir cette liste; mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

Idem. (36) Il est très-sûr que Descartes prévit toutes les persécutions qui l'attendoient. Il avoit souvent résolu de ne rien faire imprimer, et il ne céda jamais qu'aux plus pressantes sollicitations de ses amis. Souvent il regretta son loisir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton, après lui, eut le même sentiment; et au milieu des querelles philosophiques, il se reprocha plus d'une fois d'avoir perdu son repos. Ainsi les hommes qui ont le plus éclairé le genre humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reste, Descartes ne fut jamais plus philosophe que lorsque ses ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point ce fanatisme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles, comme nouvelles, et qui veut paroître le précepteur du genre humain. L'enthousiasme peut échauffer quelques têtes, mais il avertit les hommes froids de se tenir sur leur garde. Descartes crut donc qu'il valoit mieux miner insensiblement les barrières, que de les renverser avec éclat. Il voulut cacher la vérité comme on cache l'erreur. Il tâcha de persuader que ses principes étoient les mêmes que ceux d'Aristote. Sans cesse il recommandoit la modération à ses disciples; mais il s'en falloit bien que ses disciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étoient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes; la persécution les animoit encore, et ajoutoit à l'enthousiasme. Descartes eût consenti à être ignoré pour être utile; mais ses disciples jouissoient avec orgueil des lumières de leur

maître, et insultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'étoit pas le moyen d'avoir raison.

Idem. (37) Gisbert Voétius, fameux théologien protestant, et ministre d'Utrecht, né en 1589, et mort en 1676; il vécut quatre-vingt-sept ans, tandis que Descartes mourut à cinquante-quatre. Il étoit tel qu'on le peint dans ce discours. On se reprocheroit même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes, est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639, par des thèses sur l'athéisme. Descartes n'y étoit point nommé; mais on avoit eu soin d'y insérer toutes ses opinions, comme celles d'un athée. En 1640, seconde et troisième thèses, où étoit renouvelée la même calomnie. Régius, disciple de Descartes, et professeur de médecine, soutenoit la circulation du sang. Autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle de l'athéisme. Ordonnance des magistrats qui défendent d'introduire des nouveautés dangereuses. En 1641, Voétius se fait élire recteur de l'université d'Utrecht. N'osant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le disciple comme hérétique. Quatrième thèse publique contre Descartes. En 1642, decret des magistrats pour défendre d'enseigner la philosophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part, et le philosophe étoit tranquille au milieu des orages, s'occupant en paix de ses méditations. En 1643, Voétius eut recours à des troupes auxiliaires; il alla les chercher dans l'université de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'associa à ses fureurs. C'étoit un de ces méchans subalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, et qui sont trop lâches pour attaquer par eux-mêmes, assez vils pour nuire sous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros livre contre Descartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philosophie menoit droit au *septicisme*, à l'*athéisme* et à la *frénésie*. Descartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déjà écrit une petite lettre sur Voétius; et celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner comme injurieuse et attentatoire à la religion réformée, dans la personne d'un de ses principaux pasteurs. Dans sa réponse contre le nouveau livre, Descartes se proposoit trois choses: d'abord de se

justifier lui-même, car jusqu'alors il n'avoit rien répondu à plus de douze libelles; ensuite de justifier ses amis et ses disciples; enfin de démasquer un homme aussi odieux que Voétius, qui, par une ignorance hardie, et sous le masque de la religion, séduisoit la populace, et aveugloit les magistrats; mais les esprits étoient trop échauffés: il ne réussit point. Sentence contre Descartes, où ses lettres sur Voétius sont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les magistrats travaillèrent à lui faire son procès secrettement, et sans qu'il en fût averti. Leur intention étoit de le condamner comme athée et comme calomniateur; comme athée, parce qu'il avoit donné de nouvelles preuves de l'existence de Dieu; comme calomniateur, parce qu'il avoit repoussé les calomnies de ses ennemis. Voilà, dans de certains momens, quelle est la justice des hommes. Descartes apprit par une espèce de hasard qu'on lui faisoit son procès; il s'adressa à l'ambassadeur de France, qui heureusement, par l'autorité du prince d'Orange, fit arrêter les procédures déjà très-avancées. Il sut alors toutes les noirceurs de ses ennemis; il sut toutes les intrigues de Voétius. Ce scélérat, pour faire circuler le poison, avoit répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht des hommes chargés de le décrier. Il vouloit qu'on ne prononçât son nom qu'avec horreur. On le peignoit aux catholiques comme un athée, aux protestans comme ami des jésuites. Il y avoit dans tous les esprits une si grande fermentation, que personne n'osoit plus se déclarer son ami. Il est donc des temps où l'innocence même du grand homme est abandonnée, et où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide! En lisant l'histoire des persécutions qu'essuya Descartes, on pourroit demander s'il est du devoir du philosophe de sacrifier son repos pour enseigner la vérité aux hommes. Qui osera décider cette question? Qui, parmi nous, se croit assujetti à un devoir si noble? Un misantrope demanderoit: les hommes en valent-ils la peine? Non sans doute, répondroit un autre, mais la vérité!

Page 115. (38) Depuis que Descartes se fût établi en Hollande, il fit trois voyages en France, en 1644, 1647, et 1648; dans le premier il vit très-peu de monde, et n'apprit qu'à se dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux, fut

la connoissance de M. de Chanut, depuis ambassadeur en Suède. Comme leurs ames se convenoient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêloit à l'admiration pour un grand homme, un sentiment plus tendre et plus fait pour rendre heureux. Il sollicita auprès du cardinal Mazarin, alors ministre, une pension pour Descartes. On ne sait pourquoi la pension lui fut refusée. En 1648, les historiens prétendent qu'il fut appelé en France par les ordres du roi. L'intention de la cour, disoit-on, étoit de lui faire un établissement honorable et digne de son mérite; on lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension, et il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette esperance, il arrive à Paris; il se présente à la cour. Tout étoit en feu : c'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ses parens l'expédition du brevet, et qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avoient appelé, furent curieux de le voir, non pour l'entendre et profiter de ses lumières, mais pour connoître sa figure. « Je m'aperçus, » dit-il dans une de ses lettres, qu'on vouloit m'avoir en » France, à-peu-près comme les grands seigneurs veulent » avoir dans leur ménagerie un éléphant, ou un lion, ou » quelques animaux rares. Ce que je pus penser de mieux » sur leur compte, ce fut de les regarder comme des gens » qui auroient été bien aises de m'avoir à dîner chez eux; » mais en arrivant, je trouvai leur cuisine en désordre et » leur marmite renversée. » Au reste, il ne faut point omettre ici le juste éloge dû au chancelier Séguier qui distingua Descartes comme il le devoit, et le traita avec le respect dû à un homme qui honoroit son siècle et sa nation.

Idem. (39) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Descartes lui rendît justice, et sentît l'honneur que Descartes lui faisoit; il est vrai que son père l'aimoit tendrement : il l'appeloit toujours son cher philosophe. Mais le frère aîné de Descartes avoit pour lui très-peu de considérations. *Ses parens*, dit l'historien de sa vie, *sembloient le compter pour peu de chose dans sa famille, et ne le regardant plus que sous le titre odieux de phi-*

losophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa race. On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de son père. Ce vieillard respectable, doyen du parlement de Bretagne, mourut en 1640, âgé de soixante-dix-huit ans; on n'instruisit Descartes ni de sa maladie, ni de sa mort. Il y avoit déjà près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Descartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il se justifioit d'habiter dans un pays étranger, loin d'un père qu'il aimoit; il lui marquoit le désir qu'il avoit de faire un voyage en France, pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction; car alors les pères bénissoient encore leurs enfans, et cette cérémonie pure et sainte étoit pour les fils bien nés la plus chère partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avoit déjà un mois que son père étoit mort. On se souvint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre personne de la famille, et on lui écrivit par biensénce. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles et les derniers embrassemens de son père. Il n'eut pas plus à se louer de son frère dans les arrangemens qu'il fit avec lui dans ses affaires de famille, et les règlemens de succession. Ce frère étoit un homme intéressé et avide, et qui savoit bien que les philosophes n'aiment point à plaider, en conséquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philosophique. Il faut convenir que les neveux de Descartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit; mais le nom de Descartes étoit alors le premier nom de la France.

Page 116. (40) Elizabeth de Bohême, princesse Palatine, fille de ce fameux électeur Palatin qui disputa à Ferdinand II les royaumes de Hongrie et de Bohême, née en 1618. On sait qu'elle fut la première disciple de Descartes; elle eut encore un titre plus cher: elle fut son amie; car l'amitié fait quelquefois ce que la philosophie même ne fait pas; elle comble l'intervalle qui est entre les rangs. Elizabeth avoit été recherchée par Ladislas IV, roi de Pologne; mais elle préféra le plaisir de cultiver son ame dans la retraite à l'honneur d'occuper un trône. Sa mère, dans son enfance, lui avoit appris six langues. Elle possédoit parfaitement les belles-lettres. Son génie la porta aux sciences profondes. Elle

étudia

étudia la philosophie et les mathématiques; mais dès que les premiers ouvrages de Descartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris jusqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même; Descartes lui trouva un esprit aussi facile que profond. En peu de temps elle fut au niveau de sa géométrie et de sa métaphysique. Bientôt après, Descartes lui dédia ses *Principes*; il la félicite d'avoir su réunir tant de connoissances dans un âge où la plupart des femmes ne savent que plaire. Cette dédicace n'est point un monument de flatterie; l'homme qui loue y paroît toujours un philosophe qui pense. *Comment*, dit-il, *à la tête d'un ouvrage où je jette les fondemens de la vérité, oserois-je la trahir?* Il continua jusqu'à la fin de sa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette princesse fut malheureuse; Descartes la consoloit alors. Malheureux et tourmenté lui-même, il trouvoit dans son propre cœur cette éloquence douce qui va chercher l'ame des autres, et adoucir le sentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante et presque sans asile, Elizabeth se retira enfin dans une abbaye de la Westphalie, où elle fonda une espèce d'académie de philosophes à laquelle elle présidoit. Le nom de Descartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec respect. Sa mémoire lui étoit trop chère pour l'oublier. Elle lui survécut près de trente ans, et mourut en 1680.

Idem. (41) C'est une chose remarquable que Descartes ait eu pour disciples les deux femmes les plus célèbres de son temps. On en a vu presque dans chaque siècle qui ont joint l'empire de l'esprit à celui de la beauté. Les grâces qui leur étoient naturelles, n'empêchoient point qu'elles n'eussent de l'étendue et de la profondeur dans l'esprit. Si ces exemples sont rares, c'est que les femmes ne sont presque jamais ce qu'elles pourraient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le sentiment, la plupart dédaignent de les gouverner encore par les lumières. Heureusement elles commencent à sentir un peu plus leur avantage. Si Descartes vivoit dans ce siècle et parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Elizabeth, ni Christine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger et de l'entendre; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adoucissent les travaux et consolent de l'envie. Je ne m'é-

tendrai point sur l'histoire de Christine; tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette reine à lire les ouvrages de Descartes. En 1647, elle lui fit écrire, pour savoir de lui en quoi consistoit *le souverain bien*. La plupart des princes, ou ne font pas ces questions-là, ou les font à des courtisans plutôt qu'à des philosophes; et alors la réponse est facile à deviner. Celle de Descartes fut un peu différente; il faisoit consister le souverain bien dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, et dans le charme de la conscience qui jouit de sa vertu. C'étoit une belle leçon de morale pour une reine; Christine en fut si contente, qu'elle lui écrivit de sa main pour l'en remercier. Peu de temps après, Descartes lui envoya son *Traité des passions*. En 1649, la reine lui fit faire les plus vives instances pour l'engager à venir à Stockolm; et déjà elle avoit donné ordre à un de ses amiraux pour l'aller prendre et le conduire en Suède. Le philosophe, avant de quitter sa retraite, hésita long-temps; il est probable qu'il fut décidé par toutes les persécutions qu'il essuyoit en Hollande. Il partit enfin, et arriva au commencement d'octobre à Stockholm. La reine le reçut avec une distinction qu'on dut remarquer dans une cour. Elle commença par l'exempter de tous les assujettissemens des courtisans; elle sentoit bien qu'ils n'étoient pas faits pour Descartes: elle convint ensuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours et recevoir ses leçons. On sera assez étonné quand on saura que ce rendez-vous d'un philosophe et d'une reine étoit à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Christine, passionnée pour les sciences, s'étoit fait un plan de commencer la journée par ses études, afin de pouvoir donner le reste au gouvernement de ses états; elle n'accordoit au repos que le temps qu'elle ne pouvoit lui refuser; et n'avoit d'autre délassement que la conversation de ceux qui pouvoient l'instruire. Elle fut si satisfaite de la philosophie de Descartes, qu'elle résolut de le fixer dans ses états par toutes sortes de moyens. Son projet étoit de lui donner, à titre de seigneurie, des terres considérables dans les provinces les plus méridionales de la Suède, pour lui et pour ses héritiers, à perpétuité. Elle espéroit ainsi l'enchaîner par ses bienfaits. Malgré les bontés de la reine, il paroît que Descartes eut toujours un sentiment de

préférence pour la princesse Palatine, soit que celle-ci ayant été sa première disciple, il dût être plus flatté de cet hommage, soit que les malheurs d'une jeune princesse la rendissent plus intéressante aux yeux d'un philosophe sensible. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il employa tout son crédit auprès de Christine pour servir Elizabeth; mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réussir; car la reine de Suède, assez grande pour aspirer à l'amitié de Descartes, ne l'étoit point assez pour consentir à partager ce sentiment avec un autre.

Page 119. (42) Les qualités particulières de Descartes étoient telles qu'on les indique ici. On doit lui en savoir gré; la vertu est peut-être plus rare que les talens, et le philosophe spéculatif n'est pas toujours philosophe pratique. Descartes fut l'un et l'autre. Dès sa jeunesse, il avoit raisonné sa morale. En renversant ses opinions par le doute, il vit qu'il falloit garder des principes pour se conduire. Voici quels étoient les siens. 1°. D'obéir en tout temps aux lois et aux coutumes de son pays. 2°. De n'enchaîner jamais sa liberté pour l'avenir. 3°. De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que, dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. 4°. De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses désirs plutôt que l'ordre du monde, et que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut-là pour ainsi dire, la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui de son côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de six ou sept mille livres; c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins et qui vouloit étudier la nature; car il y a une foule de connoissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un désir. Il avoit sur les richesses un sentiment bien honnête, et que tous les cœurs ne sentiront pas; il estimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille livres qui lui seroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le comte d'Avaux lui envoya une somme con-

sidérable en Hollande; il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres : il les remercia, et se chargea de la reconnoissance sans se charger du bienfait. *C'est au public*, disoit-il, *à payer ce que je fais pour le public* Il se faisoit riche en diminuant sa dépense. Son habillement étoit très-philosophique, et sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. A table, il préféroit, comme le bon Plutarque, les légumes et les fruits à la chair des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis et la culture de son jardin. Occupé le matin du système du monde, il alloit le soir cultiver ses fleurs. Sa santé étoit foible, mais il en prenoit soin sans en être esclave. On sait combien les passions influent sur elle; Descartes en étoit vivement persuadé, et il s'appliquoit sans cesse à les régler. C'est ainsi que M. de Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à Descartes; *mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort.* Il cherchoit la solitude, autant par goût que par système. Il avoit pris pour devise ce vers d'Ovide : *Benè qui latuit, benè vixit. Vivre caché, c'est vivre heureux.* Et ces autres de Sénèque : *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi. Malheureux en mourant, qui, trop connu des autres, meurt sans se connoître lui-même.* Il devoit donc avoir une espèce d'indifférence pour la gloire; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde, on met un prix à cette fumée, mais le solitaire a une autre manière de voir. Il apprécie l'opinion, et les discours des hommes ne sont presque plus un besoin pour lui. Descartes craignoit la réputation, et s'y déroboit. Il la regardoit surtout comme un obstacle à sa liberté et à son loisir, les deux plus grands biens d'un philosophe, disoit-il. On se doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces sociétés où l'on dit d'un ton facile des choses légères, et où l'on parcourt vingt objets sans s'arrêter sur aucun. On pourroit dire de lui qu'il avoit

reçu son esprit en lingot, plus qu'en monnoie courante. D'ailleurs, la conversation est un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer et de vivre seul l'avoit rendu taciturne; mais ce qu'on ne croiroit peut-être pas, c'est qu'elle ne lui avoit rien ôté de son enjouement naturel. Il avoit toujours de la gaieté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philosophie n'exempte pas des fautes, mais elle apprend à les connoître et à s'en corriger. Descartes avouoit ses erreurs, sans s'apercevoir même qu'il en fût plus grand. C'est avec la même franchise qu'il sentoit son mérite et qu'il en convenoit. On ne manquoit point d'appeler cela vanité; mais s'il en avoit eu, il auroit pris plus de soin de la déguiser. Il n'avoit point assez d'orgueil pour tâcher d'être modeste. Ce sentiment, tel qu'il fût, n'étoit point à charge aux autres. Il avoit dans le commerce une politesse douce, et qui étoit encore plus dans les sentimens que dans les manières. Ce n'est point toujours la politesse du monde, mais c'est sûrement celle du philosophe. Il évitoit les louanges comme un homme qui leur est supérieur. Il les interdisoit à l'amitié; il ne les pardonnoit pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ses ennemis, d'autre tort que celui de les humilier par sa modération; et il eut ce tort très-souvent. La calomnie le blessoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût personelle. *Quand on me fait une offense*, disoit-il, *je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.* L'indignation étoit pour lui un sentiment pénible; et s'il eût fallu, il eût plutôt ouvert son ame au mépris. Au reste, ces deux sentimens lui étoient comme étrangers; et ce qui se trouvoit naturellement dans son ame, c'étoient la douceur et la bonté. Cette ame forte et profonde étoit très-sensible. Nous avons déjà vu son tendre attachement pour sa nourrice. Il traitoit ses domestiques comme des amis malheureux qu'il étoit obligé de consoler. Sa maison étoit pour eux une école de mœurs, et elle devint pour plusieurs une école de mathématiques et de sciences. On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un père; et quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société, où ils alloient jouir du rang

qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour l'un d'eux voulut le remercier : *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, et j'acquitte une dette.* Plusieurs qu'il avoit ainsi formés, ont rempli avec distinction des places honorables. J'ai déjà rapporté quelques traits qui font connoître sa vive tendresse pour son père. Je ne prétends pas le louer par-là ; mais il est doux de s'arrêter sur les sentimens de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux foiblesses de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de quatre-vingts ans dans la plus grande austérité de mœurs. Il y a apparence que Descartes, né avec une ame très-sensible, ne put se défendre des charmes de la beauté. Quelques auteurs ont prétendu qu'il étoit marié secrétement ; mais dans un de ses entretiens où l'ame abandonnée à elle-même s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoiqu'il en soit, tout le monde sait qu'il eut une fille, nommée Francine. Elle naquit en Hollande, le 13 juillet 1635, et fut baptisée sous son nom. Déjà il pensoit à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation ; mais elle mourut tout-à-coup entre ses bras, le 7 septembre 1640 ; elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort : jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur, de sa vie. Depuis il aimoit à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçoit souvent le nom de sa chère Francine ; il en parloit avec la douleur la plus tendre, et il écrivit lui-même l'histoire de cet enfant, à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il vouloit du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé et trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes ; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foiblesses d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon et tendre, Descartes dut avoir des amis ; il en eut en effet un très-grand nombre. Il en eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne et jusqu'à Rome ; il en eut dans tous les états et dans tous les rangs. Il ne pouvoit point se faire que de tous ces amis, il n'y en eût plu-

sieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là, il les payoit avec sa gloire ; mais il réservoit aux autres cette amitié simple et pure, ces doux épanchemens de l'ame, ce commerce intime qui fait les délices d'une vie obscure, et que rien ne remplace dans les ames sensibles. La plupart des hommes veulent que l'on soit reconnoissant de leurs bienfaits ; « Pour moi, disoit Des» cartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent » l'occasion de les servir ». Ce beau sentiment, qu'on a tant répété depuis, et qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses lettres. A l'égard de Dieu et de la religion, voici comme il pensoit. Jamais philosophe ne fut plus respectueux pour la divinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles et mathématiques, ne sont telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce sont des lois, disoit il, que Dieu a établies dans la nature, comme un roi fait des lois dans son royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme osât prononcer sur ce que Dieu peut et ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ouvrages, parlassent si souvent de l'*infini*, comme s'ils savoient ce que veut dire ce mot. Les catholiques l'accusèrent d'être calviniste ; les calvinistes d'être pélagien ; sur son doute, on l'accusa d'être sceptique ; plusieurs l'accusèrent d'être déiste, et l'honnête Voétius d'être athée. Voilà les accusations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuisa son génie à trouver de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, et à les présenter dans toute leur force. Dans tous ses ouvrages, il parla toujours avec respect de la religion révélée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de catholique. Dans son voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un pélerinage à Notre-Dame de Lorette. Dans ses *Méditations métaphysiques*, et dans ses lettres, il donna deux explications différentes de la transubstantiation. Dans son voyage en Suède, il ne manqua jamais une fois aux exercices sacrés qui se faisoient dans la chapelle de l'ambassadeur. Dans sa dernière maladie, il se confessa et communia de la main d'un religieux, en présence de l'ambassadeur et de toute sa famille. Est-ce-là un calviniste ? est-ce-là un pélagien ? est-ce un sceptique,

un déiste, un athée ? Jusqu'à quand calomniera-t-on les hommes célèbres ; jusqu'à quand ira-t-on chercher dans la religion des armes pour les perdre plus sûrement, et faire servir ce qu'il y a de plus sacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance et à la haine ? On ne sauroit trop s'élever contre cet esprit de fureur. On ne sauroit trop venger l'homme juste et religieux que la calomnie outrage. Il est vrai que Descartes est enfin justifié, mais c'est après sa mort. J'ai tâché de rassembler en peu de mots toutes ses qualités personnelles ; il y a souvent des rapports entre l'homme et le philosophe, qu'on est bien aise de saisir ; et quand il n'y en auroit pas, les moindres détails sur un homme célèbre intéressent encore.

Idem. (43) Descartes fut attaqué le 2 février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockholm. Il y a grande apparence que sa maladie vint de la rigueur du froid, et du changement qu'il fit à son régime, pour se trouver tous les jours au palais à cinq heures du matin. Ainsi il fut victime de sa complaisance pour la reine ; mais il n'en eut point du tout pour les médecins suédois qui vouloient le saigner. *Messieurs*, leur crioit-il, dans l'ardeur de la fièvre, *épargnez le sang français*. Il se laissa saigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps ; l'inflammation étoit trop forte. Il eut du moins, pendant sa maladie, la consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à sa santé. La reine envoyoit savoir deux fois par jour de ses nouvelles. M. et Madame de Chanut lui prodiguoient les soins les plus tendres et les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle étoit présente à tout ; elle le servoit elle-même pendant le jour ; elle le soignoit durant les nuits. M. de Chanut, qui venoit d'être malade, et encore à peine convalescent, se traînoit souvent dans sa chambre, pour voir, pour consoler et pour soutenir son ami. Ah ! c'est dans ces momens où tout nous échappe, c'est alors que les soins de l'amitié ont droit d'intéresser et d'attendrir. Descartes mourant serroit par reconnoissance les mains qui le servoient ; mais ses forces s'épuisoient par degrés et ne pouvoient plus suffire au sentiment.

sentiment. Le soir du neuvième jour, il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut; il vint pour recueillir le dernier soupir et les dernières paroles d'un ami; mais il ne parloit plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui imploroit Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 février, à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya aussitôt son secrétaire au palais, pour avertir la reine à son lever que Descartes étoit mort. Christine, en l'apprenant, versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des rois, et lui élever un mausolée. Des vues de religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut demanda et obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière parmi les catholiques. Un prêtre, quelques flambeaux, et quatre personnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà qu'elle fut la pompe funèbre de Descartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de son ami et d'un grand homme, fit élever sur son tombeau une pyramide carrée, avec des inscriptions. La Hollande, où il avoit été persécuté de son vivant, fit frapper en son honneur une médaille dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'est-à-dire en 1666, son corps fut transporté en France. On coucha ses ossemens sur les cendres qui restoient, et on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les déposa dans l'égliss de Sainte-Geneviève. Le 24 juin 1667, on lui fit un service solennel avec la plus grande magnificence. On devoit, après le service, prononcer son oraison funèbre; mais il vint un ordre exprès de la cour, qui défendit qu'on la prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très-simple, contre la muraille, au-dessus de son tombeau, avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions, l'une latine, en style lapidaire, et l'autre en vers françois. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que son éloge fût prononcé, il a fallu qu'il se soit écoulé près de cent ans, et que cet éloge ait été ordonné par une compagnie de gens de lettres.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A L'AUTEUR

DE L'ÉLOGE DE DESCARTES.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, monsieur, le présent dont vous m'avez honoré, et la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre résident, chez qui le paquet est resté long-temps, a retardé mon plaisir, et je me hâte de vous témoigner ma reconnoissance. Vous ne savez pas combien je vous suis redevable. Ce n'est point là un discours académique ; c'est un excellent ouvrage d'éloquence et de philosophie. Autrefois nous donnions, pour sujet du prix, des textes faits pour le séminaire de S. S . . . . .; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous. Il est plaisant qu'à la suite d'un écrit si sublime, il se trouve une approbation de deux D. . . . . . . : elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage ; il est admirable, malgré leur suffrage.

On ne lit plus Descartes ; mais on lira son éloge, qui est en même-temps le vôtre. Ah ! monsieur, que vous y montrez une belle ame, et un esprit éclairé ! Quel morceau que l'histoire de la persécution du nommé Voët contre Descartes ! Vous avez employé et fortifié les crayons de Démosthène, pour peindre un coquin absurde qui ose poursuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaisir de ne pas oublier le petit conseiller de province, qui méprisoit le philosophe son frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, et je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre ; car l'état où je suis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement séparé le génie de Descartes de ses chimères, et vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons étoit un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique sur le czar Pierre. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes ; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philosophie sublime dans votre poëme. Le siècle est monté à ce ton-là, et vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites, dans votre éloge de Descartes, un éloge de la solitude, qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, et y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poësie et la philosophie m'ont donné. J'ai dans ma masure un ami qui est, comme moi, votre admirateur, et avec qui je voudrois passer le reste de ma vie ; c'est M. D......., qu'un malheureux emploi de

finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurois, si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, et même des spectacles; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir: vous feriez renaître ces temps que nos petits-maîtres regardent comme des fables, où les talens et la philosophie réunissoient des amis sous le même toit. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, et, permettez-moi de le dire, pour votre ami.

V.......

ÉLOGE

DE LOUIS,

DAUPHIN DE FRANCE.

> *Noscere provincias, nosci exercitui, discere à peritis, sequi optimos, nihil appetere jactatione.*
> *Imperare posset magis quàm vellet.*
>
> TACIT.

En célébrant le prince que la France regrette, ce n'est pas un vain éloge que j'entreprends. Qu'importent à une cendre insensible nos regrets et nos louanges? Quelques vérités utiles à ceux qui, comme lui, sont destinés à gouververner, honoreront plus sa mémoire, que les larmes que nous pouvons verser sur sa tombe. O vous qui le pleurez! c'est là l'hommage qui est digne de lui. Je vais rendre compte à la patrie de ses travaux, de ses pensées, de tout ce qu'il eût voulu faire pour la rendre heureuse. Je sais qu'enlevé à la fleur de son âge, il n'a pu former que des vœux pour l'état; mais sa mémoire ne doit pas nous en être moins chère. Qu'avoit fait pour Rome ce Germanicus, dont le nom est encore aujourd'hui si célèbre? Il

remporta quelques victoires, mais il ne fit rien pour le bonheur de Rome. Il fut vertueux : voilà sa gloire. Tous les Romains le pleurèrent. Les ennemis de l'empire ne furent pas insensibles à sa mort ; et la plume de Tacite traça ses vertus à la postérité. Trop inférieur à ce grand homme par les talens, j'aspire à l'égaler dans l'amour des vertus. J'aurai du moins la gloire de l'imiter, en louant un prince qui a passé quinze ans à se rendre digne de régner, et qui n'eut de désir que celui de voir les hommes heureux.

Dans cet éloge, je ne dirai rien qui ne soit dicté par l'amour du bien public, et dont j'aie à rougir devant celui qui voit les cœurs des hommes. Si jamais le mensonge n'a souillé mes écrits, si la flatterie n'a point corrompu mon cœur, ô prince ! ce n'est pas en te louant que je commencerai l'apprentissage de la bassesse et du vice. Tu vécus vertueux, et ton ame dédaigneroît de vils éloges que tu n'aurois pas mérités.

Ceux qui avoient la confiance de ce prince, ceux qu'il nommoit ses amis, ne trouveront point leur nom dans cet ouvrage. C'est à la nation qui les connoît, à les louer. C'est à eux à faire leur renommée par leurs vertus ou leurs talens. Qu'ils méritent les éloges publics, et la France les pleurera aussi quand ils ne seront plus. Mais vous, ô restes de lui-même ! ô gages d'une union tendre et sacrée ! jeunes princes, et vous surtout qui devez succéder à son rang, enfant de l'état et de la patrie, en écrivant ce foible ouvrage, mon cœur s'occupera souvent

de vous. J'oserai quelquefois vous parler de vos devoirs. J'oserai mettre devant vos yeux une grande nation dont vous êtes l'espérance. Déjà mon cœur, en vous parlant, éprouve cette émotion qu'inspire l'amour de son pays. Ah! puissiez-vous éprouver bientôt vous même ce sentiment si doux, présage du bonheur de nos enfans et de nos neveux! Puissiez-vous, prince, vous accoutumer de bonne heure à écouter la voix de la patrie et de la vérité!

La naissance de Louis Dauphin parut être un bienfait du ciel. L'arrière-petit-fils de Louis XIV, à peine échappé des ruines de sa maison, alarmoit l'état par une foible santé. Une maladie dangereuse l'avoit presqu'enlevé aux vœux de la nation. Le sang de ce duc de Bourgogne adoré eût été tari pour la France. L'incertitude de l'avenir, des orages passés, des prétentions qui pouvoient acquérir de la force, tout inquiétoit et alarmoit nos pères. L'état, fatigué des longues agitations du règne de Louis XIV, ne désiroit que le repos. C'est dans ces circonstances que naquit Louis, dauphin de France. La naissance d'un enfant qui doit régner, est un grand événement pour une nation. Ce moment décide peut-être si un peuple entier, pendant quarante ans, doit être heureux ou malheureux; et tandis que le peuple, qui n'a jamais que la pensée du moment, entoure avec des bénédictions le berceau d'un enfant, le citoyen sage et sensible lève ses mains au ciel, et demande à Dieu que cet enfant soit juste.

Le Dauphin étoit né pour la vertu; mais il

falloit commencer par soutenir la plus terrible des épreuves, celle de son rang. Il étoit prince, et il le savoit. Dans un âge où l'esprit ne voit aucuns rapports, où l'ame est trompée par les sens sans être aidée par la réflexion, où les événemens n'ont pu donner de forme au caractère, comment résister à toute la pompe de l'éducation royale? Comment soupçonner l'égalité des hommes, lorsque tant de respects effacent cette idée? Comment sentir sa foiblesse, parmi tant de forces auxquelles on commande? Pour rompre ce charme dangereux, il faudroit mettre l'enfant aux prises avec la nature; il faudroit lui donner l'éducation des événemens et de la nécessité, le familiariser avec sa foiblesse, le fatiguer de sa propre ignorance. Il faudroit surtout l'élever hors des cours, lui cacher peut-être son rang, et ne lui apprendre ce secret, que lorsqu'il auroit assez de vertu pour en être épouvanté. Mais ces vues ne paroîtront que des chimères au plus grand nombre des hommes; et l'habitude, le plus fort des empires, gouvernera toujours les peuples et les rois.

La religion avec la probité présidèrent à l'éducation du prince, mais il retira peu de fruits de ces premières années. La nature lui réservoit la gloire de se créer lui-même; et dès qu'il se connut, il recommença son éducation. Il se livra d'abord aux charmes de cette littérature, si touchante pour ceux qui la cultivent, si dédaignée par ceux qui ne sentent rien. Il prêtoit l'oreille à la tendre harmonie des poëtes. L'orateur de Rome portoit dans son ame la douce impression de son éloquence. L'étude des langues
lui

lui ouvrit tous les siècles et tous les pays (*a*). Il apprit à juger les nations dans leurs ouvrages. Tous les arts vinrent former son goût. Il admiroit cette espèce de création qui donne de la vie aux couleurs, des passions au marbre, du mouvement à l'airain. Un art plus enchanteur encore vint s'emparer de son ame ; c'est celui qui fait naître le sentiment de l'harmonie des sons. La musique qui, chez les anciens, faisoit partie de la politique, devroit peut-être entrer dans l'éducation de tous les princes. Trop portés, par leur élévation, à une certaine fierté de caractère, peut-être seroient-ils heureux de n'être pas insensibles à un art qui, en réveillant les plus douces émotions dans l'ame, la dispose à l'attendrissement et à la pitié.

Je ne crains pas qu'on reproche au Dauphin la connoissance et le goût de ces arts d'agrément. Chargé de les protéger, le prince doit les connoître. Lui seul peut les porter au grand ; lui seul peut lutter contre la pente invincible qui, dans les temps de luxe et de mollesse, force le talent à suivre le cours de son siècle,

(*a*) L'étude des langues, qui est le premier instrument des connoissances humaines, est peut-être plus utile encore aux princes, qu'aux particuliers. Depuis que leur dignité ne leur permet presque plus de voyager pour s'instruire, en parcourant les ouvrages des différentes nations, ils appellent pour ainsi dire ces nations autour d'eux, et ils les jugent. C'est là qu'ils trouvent l'esprit des siècles et des peuples ; c'est là qu'en comparant tous les préjugés, ils peuvent les vaincre l'un par l'autre, et se guérir des erreurs de leur nation, par le spectacle des erreurs de la terre.

et à se rétrécir ou se corrompre. Mais leur connoissance ne forme dans le prince qu'une éducation de sentiment et de goût. Il en est une autre plus relative au bonheur des peuples et au devoir des rois, et qui est le fruit des études les plus profondes.

Comme il est un moment dans la nature, où la raison se forme, où l'existence s'étend, où l'homme, qui jusqu'alors n'avoit vécu que pour lui-même, commence à vivre dans ses semblables, il est un moment pareil où le jeune prince, digne de gouverner un jour, commence à naître pour ses états, et voit pour la première fois les rapports qui le lient au sort de vingt millions d'hommes, et qui lient vingt millions d'hommes à lui. D'abord il s'étonne et s'enorgueillit peut-être. Bientôt il est effrayé. Telle est la révolution qui se fit dans le Dauphin de France, il y a quinze ans.

Il avoit assez de lumières pour sentir que l'étude du gouvernement avoit besoin d'un esprit vigoureux et profond, accoutumé à réfléchir et à commander à ses idées. La pensée, comme un coursier rebelle, résiste à ceux qui n'ont pas pris l'habitude de la dompter. Il vit donc qu'il falloit d'abord travailler son esprit, et former l'instrument avant de commencer l'ouvrage. Il se jeta dans l'étude des livres philosophiques. D'abord il étudie la logique de ces solitaires célèbres, admirateurs, rivaux et compagnons de Pascal. C'est là qu'il apprend cet art, qu'on a réduit en règles, de lier ensemble ses idées, et de passer de l'une à l'autre en les enchaînant. Pour juger combien cet art est

utile au prince, qu'on pense qu'un faux raisonnement, dans un conseil, a souvent préparé la chute d'un état. Ces secours ne lui suffisoient point. Il s'applique à l'étude des philosophes les plus célèbres. Le père et le créateur de la philosophie moderne lui offre sa méthode et son doute. Il recherche avec Mallebranche les erreurs de l'imagination et des sens, et s'assure du caractère de la vérité. Il suit pas à pas, dans Loke, la marche et le développement de l'esprit humain. Ces ouvrages faisoient les délices de ce prince, et l'objet de ses méditations. C'étoit là qu'il mûrissoit son esprit pour des études plus relevées. Il y a plus de rapport qu'on ne croit, entre l'esprit du philosophe et celui du prince. Dans tous les deux, l'instrument est le même, l'objet seul des travaux est différent. Tous deux doivent apprendre à généraliser leurs idées, à saisir de grands résultats, à suivre l'enchaînement des effets et des causes. Tous deux doivent se faire des principes qui assurent leur marche, autour desquels ils puissent rassembler les détails, et les lier d'une chaîne commune. Tous deux doivent appuyer ces principes, non sur le préjugé, sur des idées passagères et des conventions d'un moment, mais sur l'ordre et les rapports immuables des choses. Tous deux enfin doivent éviter l'esprit de système, qui égare au lieu de guider (*a*). C'est dans les mêmes vues que le Dauphin avoit étudié

(*a*) On ne peut donc douter que l'étude des ouvrages philosophiques ne soit très-utile pour former l'esprit d'un jeune prince. Elle l'étend, le fortifie et l'éclaire.

l'histoire immense de la philosophie. Ce vaste tableau des opinions et des erreurs lui apprenoit à connoître l'esprit humain : il voyoit quelles opinions ont été liées avec les climats, les siècles, les gouvernemens, et l'influence qu'elles ont eue sur le sort des peuples et des rois.

Quand il se fut, pour ainsi dire, essayé, et qu'il eut développé en lui cette portion de l'esprit philosophique qui suit la chaîne des objets, il se livra tout entier à l'étude qui devoit l'occuper le reste de sa vie. D'abord il se forma pour lui-même un plan raisonné de tous les objets du gouvernement.

Il n'y a des peuples et des rois que depuis que les sociétés sont établies. Pour connoître l'étendue du pouvoir souverain, il étoit donc remonté à l'origine de ces grands corps, qui, rassemblant les hommes épars sur la terre, ont formé de toutes les volontés une seule volonté, et de toutes les forces divisées, une force publique et générale. C'est dans ce moment qu'il avoit vu la souveraineté élever sa tête au milieu des hommes. Elle étoit appuyée sur la loi ; mais elle paroissoit marcher entre le despotisme et l'anarchie ; et la loi vigilante, mesurant ses pas, la tenoit toujours à une égale distance de ces deux termes. Le Dauphin avoit médité tous ces livres célèbres qui, en marquant les rapports du souverain avec le peuple, ont établi les fondemens du droit public. Mais la droiture de son ame, qui cherchoit toujours la vérité, ne lui faisoit voir souvent qu'avec indignation, dans ces livres vantés, les préjugés de l'homme

mis à la place des lois de la nature, la force érigée en droit, le sang des peuples vendu aux caprices de la tyrannie, la servitude autorisée par des raisonnemens d'esclaves, la dignité de la nature humaine méconnue par des hommes, le peuple calomnié devant ses chefs, et des écrivains foibles ou mercenaires, qui, assez hardis pour se charger de la cause du genre humain, la trahissoient indignement pour un vil intérêt d'honneurs ou de fortune. Il sentoit que la grandeur des souverains étant d'être justes, c'étoit offenser les rois que de leur livrer les peuples comme des troupeaux. C'est dans ces vues d'humanité, qu'il avoit pesé le droit de la guerre. Je goûte une satisfaction bien douce, en apprenant aux hommes qu'il y avoit un prince destiné à régner sur eux, qui n'avoit que de l'horreur et du mépris pour ce brigandage insensé. Il ne croyoit pas que la conquête d'une province pût être mise en balance avec la vie d'un homme; et le prince qui remportoit une victoire injuste, lui paroissoit être autant de fois assassin et meurtrier, qu'il périssoit d'hommes sur le champ de bataille.

Instruit de l'origine et de l'étendue du pouvoir souverain, et du rapport des nations avec les nations, il cherche les moyens de procurer à l'état qui doit lui être confié, la plus grande félicité du plus grand nombre; mais, pour y parvenir, il faut qu'il connoisse les hommes. Un Dauphin ne les voit point agir; il ne les entend pas. Sa dignité, qui en impose, arrête toutes les passions. Le prince qui, pendant trente ans, n'a vu que des courtisans, n'a pas

encore vu d'hommes : il a donc besoin d'être transporté dans un pays nouveau, où la nature se déploie avec toutes ses foiblesses, où l'on voie le jeu de tous les ressorts, où les vices n'aient plus de marque, où les fourberies politiques portent leur nom. Ce pays est l'histoire. Le Dauphin la parcourut avec avidité. Il voit, dans les hommes qui ont vécu, ceux qu'il doit gouverner un jour. Il y trouve la morale toujours incertaine des particuliers, et la morale encore plus flottante des états. Il y étudie l'art de faire sortir du milieu de tous ces chocs et de toutes ces résistances, la plus grande somme de bonheur. Les hommes qui ont régné, attirent surtout ses regards. Si tout-à-coup on transportoit un jeune prince dans un vaste et immense mausolée, où les cendres de tous les souverains qui ont existé sur la terre, rois, pontifes, empereurs, ou califes, fussent réunies, et qu'il pût voir écrit, sur chacune de ces urnes, le jugement des nations et de la renommée, là le respect et l'amour, ici la haine et le mépris, quelle impression ne feroit pas sur lui ce grand spectacle ? Voilà ce qu'est l'histoire pour le prince. Du milieu de tous ces tombeaux, il voit s'élever le fantôme de la postérité, qui lui crie : « C'est ici que tu seras toi-même placé ; c'est ici qu'un jour tu dois être jugé ».

L'histoire des républiques anciennes avoit élevé son ame par le spectacle des vertus. Les états modernes, malgré le vice et la foiblesse de leur institution, lui avoient offert des leçons utiles. Mais il s'arrête sur l'histoire de

la France. Ses lois et sa constitution, les droits des rois et ceux des peuples, les maux de l'anarchie et les maux du despotisme, la source de la grandeur ou de la décadence dans chaque époque, les avantages ou les abus de chaque principe d'administration, les orages des guerres civiles, les convulsions du fanatisme, le choc de deux pouvoirs rivaux, les suites cruelles d'une autorité usurpée : il cherche à tout voir, et à profiter de tout. Il suit avec attention, à travers les différens siècles, l'origine, les progrès et les changemens de ces corps intermédiaires qui sont de l'essence des monarchies, qui conservent le dépôt des lois, et veillent sur les formes dont doit être revêtue l'autorité souveraine. C'étoit dans cette histoire qu'il avoit appris à connoître et à juger sa nation. Il avoit vu, dans tous les temps de la monarchie, une nation aimable et généreuse, gaie dans le malheur, brave dans les combats, plus près de l'excès que de l'opiniâtreté du courage, plus faite pour être gouvernée par les mœurs que par les lois, plus sensible à l'opinion qu'à la vertu, aussi impétueuse dans sa foiblesse que dans sa force, brillante et légère, profondément occupée aujourd'hui de ce qu'elle oubliera demain, ardente, capable d'enthousiasme, incapable de grands crimes, et peut-être de tout ce qui demande de l'énergie et de la suite ou dans le bien ou dans le mal. Il pensoit qu'une telle nation avoit plus besoin de chefs qu'une autre pour la conduire; que les principes qui lui manquoient, devoient être dans la tête du prince; qu'en donnant une ame à

cette force impétueuse, on pouvoit vaincre les plus grandes résistances; que le ressort de l'honneur, plus fort que les récompenses et que les peines, pouvoit suppléer à toutes les vertus, et rendre toutes les passions utiles.

L'histoire lui avoit donné la connoissance des hommes; mais elle ne pouvoit lui donner celle des provinces et de l'état actuel du royaume. Le duc de Bourgogne, son aïeul, avide comme lui de s'instruire, avoit demandé des mémoires aux intendans; mais il ne se trouva qu'un seul homme, ou instruit, ou actif, ou digne de servir la patrie et le prince; et l'héritier de la France ne put parvenir à la connoître. Instruit par cet exemple, le Dauphin désiroit de voyager lui-même dans les provinces. Il sentoit que c'étoit là une des meilleures parties de l'éducation d'un fils de roi. En effet, qu'apprend-on dans une cour? quel spectacle y vient intéresser l'ame? quels malheureux y réveillent la sensibilité? quels objets y éclairent et y agrandissent l'esprit? Du luxe, de l'orgueil et du faste, voilà les leçons des cours. C'est en parcourant les provinces, qu'un fils de roi deviendroit homme et politique. C'est là qu'il pourroit estimer les forces d'une nation: car la nation n'est point dans les palais; elle est dans les sillons des campagnes, sous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'artisan, sous les toits obscurs de la médiocrité. C'est là que sont les armées et les flottes, les mains qui nourrissent l'état, les bras qui le défendent, les arts qui l'enrichissent. Près des cours, on ne sent ni la misère ni la dépopulation d'un état. A mesure

que les campagnes se dépeuplent, la capitale se remplit. L'or, par une pente invincible, y coule sans cesse du fond des provinces. Le luxe même y cache la misère ; et l'indigence, poursuivie par la honte, apprend, pour lui échapper, à imiter la richesse. Mais, dans les provinces, on voit à découvert l'état d'un royaume. S'il est malheureux, la misère y traîne ses lambeaux ; la paleur y décèle le besoin. Dans le silence des campagnes, on entend mieux les cris des enfans qui demandent du pain à leur mère affamée. La vue d'une chaumière qui tombe en ruine, ou d'une grange entr'ouverte, feroit naître plus d'idées utiles au prince, que toute la pompe des palais des rois. Le Dauphin étoit vivement frappé de l'utilité de ces voyages ; il aimoit à se rappeler souvent cette idée ; il aimoit à en parler : et lorsqu'il commença à s'affoiblir, lorqu'il espéroit encore et que la France espéroit avec lui, le premier usage qu'il eût voulu faire de sa santé, ô peuples ! eût été l'exécution de ce projet. Mais s'il y a des connoissances qu'il étoit obligé d'attendre, il alloit au-devant de celles qui ne dépendoient que de l'activité de son esprit.

Il avoit vu que tout gouvernement utile aux peuples est fondé sur les lois ; il veut donc les connoître. Mais le prince n'a pas besoin de les étudier comme le magistrat : celui-ci doit en suivre les détails ; l'autre doit en saisir l'ensemble et l'esprit général. Lorsque le Dauphin commença cette grande étude, depuis quelques années paroissoit en France ce livre célèbre,

où toutes les lois des nations sont envisagées sous tous leurs rapports. Le Dauphin l'avoit lu avec la réflexion d'un homme d'état. L'obscurité répandue quelquefois sur cet ouvrage utile, et profond lors même qu'il ne paroît pas l'être, lui fit désirer d'entendre et de consulter l'auteur lui-même. Déjà il étoit assez instruit pour l'admirer souvent, et le combattre quelquefois. Il lui proposa ses doutes ; et tel fut le succès de ces conférences, que le Dauphin aima toujours et respecta ce grand homme, lors même qu'il ne pensoit pas comme lui. Ainsi un roi célèbre du nord consulta Leibnitz sur la législation, et le philosophe eut la gloire d'éclairer le prince (*a*).

Fidelle au plan qu'il s'est tracé, il descend de ces idées générales sur toutes les lois, aux lois particulières de la France. Il avoit jeté les yeux sur ce chaos ; il avoit vu presque toutes nos lois politiques et civiles prendre leur source dans ce gouvernement singulier, qui établit à-la-fois la dépendance des choses et celle des personnes, qui fit naître une foule de droits sur un même domaine, créa des seigneurs, fit des maîtres et oublia les hommes, composa la puissance souveraine d'une foule de petits pouvoirs enchaînés et dépendans, dont la chaîne se relâchoit à mesure qu'elle devenoit plus éten-

(*a*) C'est dans cette occasion qu'on pouvoit appliquer à monsieur le Dauphin ce mot de Montesquieu lui-même : « que le prince ne craigne pas ces rivaux qu'on appelle » les hommes de mérite ; il est leur égal, dès qu'il les » aime. »

due, espèce d'aristocratie tumultueuse et de despotisme divisé, qui avoit la dépendance des monarchies sans l'activité de son principe, et les troubles des républiques sans leur liberté. Du sein de ce gouvernement féodal, le Dauphin avoit vu sortir nos lois sur les distinctions des biens, sur celles des personnes, sur les priviléges des rangs, sur les droits des domaines, sur les successions des citoyens, et la foule presqu'innombrable de nos coutumes. La France lui parut comme accablée sous le fardeau de sa législation; et il désiroit qu'en écartant ce qui est fait pour d'autres siècles ou d'autres mœurs, on mît enfin une juste harmonie entre nos besoins et nos lois.

Dans l'étude des lois criminelles, il s'élève jusqu'à ce point de la morale politique, qui tend plus à prévenir les crimes qu'à les punir, et empêche le législateur d'en être le complice. Les mœurs, autre espèce de loi qui dirige l'opinion publique et qui en fait la force, avoient également fixé son attention; mais il voyoit avec douleur que ce ressort s'affoiblissoit tous les jours parmi nous. On l'a entendu déplorer cette vénalité honteuse qui a mis un prix à tout, même à la vertu. On l'a vu chercher par quels moyens on pourroit remettre l'or à sa place, jusqu'où pouvoit s'étendre l'influence des chefs sur le caractère des peuples; et si, dans la cour d'un monarque, en dirigeant utilement la dépendance et l'intérêt, on ne pourroit pas faire servir les vices même d'instrument aux vertus.

Mais en remarquant dans son siècle cette

pente générale des ames vers la corruption et l'amour de l'or, il avoit vu dans tous les esprits une secousse heureuse, qui les portoit à la recherche de tous les grands objets de la politique. Chaque siècle a son esprit et son caractère ; le prince est sur la hauteur, et sa fonction est d'observer la pente et le cours du torrent. S'il a du génie et une véritable force, il le devance. Quand la direction est funeste, il se met au-devant pour la rompre ; mais s'il est sans vigueur et sans énergie dans l'ame, et qu'il reste derrière sa nation, alors il n'est point fait pour son siècle, et son siècle n'est point fait pour lui. Il perd et laisse échapper une grande époque ; le but de la nature est manqué, et l'ouvrage de l'humanité perfectionnée reste encore suspendu pour des siècles. Le Dauphin ne vouloit point que, s'il étoit un jour appelé au trône de la France, il pût se reprocher de n'avoir pas fait aux hommes tout le bien qu'il pouvoit leur faire. Il savoit que l'agriculture, le commerce et les finances sont trois grands ressorts dans les états modernes, comme la vertu et l'amour de la patrie dans les constitutions anciennes, et il avoit résolu de s'instruire à fond sur tous ces objets de l'économie politique. O vous ! qui que vous soyez sur la terre, qui êtes destinés à régner, apprenez, par l'exemple de ce prince, à vous instruire. Le statuaire s'exerce à manier le ciseau ; le peintre étudie l'art des couleurs, et dessine les têtes de Raphaël ; l'architecte va parmi les ruines antiques mesurer les colonnes et lever les proportions des palais. Le plus dif-

ficile des arts, l'art de régner, est-il donc le seul qu'il ne faille point apprendre? Autrefois dans des états moins grands, et où les mœurs faisoient presque tout, la vertu peut-être suffisoit pour gouverner les hommes ; mais aujourd'hui les états sont de vastes machines ; pour en diriger les ressorts, il faut les connoître. Un seul qui se dérange arrête tous les mouvemens. Vous ne pouvez vous tromper qu'une nation ne soit malheureuse ; un seul édit mal calculé sur les finances, peut porter le désespoir dans vos campagnes, et ôter cent mille bras à la patrie ; une seule erreur sur le commerce peut fermer vos ports et repousser loin de vous les richesses étrangères. Les guerres injustes, les batailles perdues ne sont que des fléaux d'un moment ; mais les erreurs politiques font le malheur d'un siècle et préparent le malheur des siècles suivans. Le Dauphin étoit frappé de ces vérités, et il regardoit comme le premier devoir de son rang d'acquérir des connoissances économiques ; il les cherchoit dans les livres, dans les conversations, dans des conférences réglées par des hommes instruits. Il avoit donné une attention particulière au commerce, qui, de tout temps a eu tant d'influence sur les états, mais qui aujourd'hui est devenu presque la base de la philosophie de l'Europe. En effet, depuis que l'or est la mesure de tout, depuis que la grandeur des états se calcule, les moyens d'acquérir de l'argent, et des canaux qui le portent, sont devenus le premier objet de l'administration. C'est dans les comptoirs des marchands qu'on

se dispute les mers et les champs de batailles. Le Dauphin étudioit le commerce en homme d'état. L'agriculture, qui en est la source et la base, l'industrie qui l'étend en appropriant les productions aux besoins des peuples, la liberté qui en est l'ame, et qui, par la confiance, l'attire des bouts de l'univers, le crédit public qui l'affermit en multipliant les richesses réelles par des richesses fictives, le change qui le facilite en fixant la proportion entre les valeurs relatives des signes; enfin, cette balance utile du commerce, qui est aujourd'hui celle du pouvoir, et qui est le résultat de l'équilibre entre ce que l'on donne et ce que l'on reçoit : tous ces objets avoient été tour-à-tour le but de ses méditations et de ses recherches; il avoit joint à cette étude celle des finances, qui devroient soutenir le commerce, et qui trop souvent le détruisent. S'il est utile à un prince d'être instruit de cette branche de l'administration, c'est surtout dans ces crises violentes où les ressorts de l'état sont presque forcés, quand l'état, créancier et débiteur de lui-même, s'effraie de ses engagemens, quand les remèdes sont presqu'aussi dangereux que les maux. C'est alors que le prince a le plus besoin de lumières pour comparer et pour choisir. Témoin de toutes les secousses qui, depuis quelques années, agitoient l'esprit national sur cet objet, le Dauphin suivoit d'un œil attentif tous ces mouvemens, et saisissoit tous les traits de lumière qui sortoient du choc des opinions et des systèmes. Il avoit lu avec autant d'avidité que d'attention les mémoires de ce

fameux ministre de Henri IV, qui sera éternellement célèbre, et pour le bien qu'il fit et pour celui qu'il voulut faire ; il l'admiroit également, soit qu'en rétablissant l'ordre, il arrachât le peuple à ceux qui s'enrichissoient de sa misère, soit que par une intrépide économie, il éteignît les dettes publiques, et pourvût aux besoins de l'état sans nuire à ceux du citoyen. Le sage et courageux Sully lui paroissoit le modèle des ministres, comme Henri IV le modèle des rois. Avide de s'instruire, il a recours à tous les hommes d'état; les uns l'instruisoient par leurs discours et les autres par leurs écrits. Le génie, éclairé par l'expérience, veilloit souvent par les ordres de ce prince, pour lui composer des mémoires. C'est de ces mémoires comparés qu'il tâche d'extraire la vérité. Il rapproche les systèmes; il pèse les avantages ; il pressent les abus. Dans les grands ouvrages, il saisit les principes, et s'applique ensuite à développer lui-même les conséquences ; dans d'autres, il sépare les vérités mêlées à des erreurs. Souvent il remonte au principe des erreurs même, parce qu'il est utile de voir comment on peut s'égarer. Il apprend à distinguer la ligne presqu'invisible que la nature a tracée pour les états comme pour les hommes, et sur laquelle se trouve le bien politique comme le bien moral. Souvent il développe ses idées par écrit, il les lie ensemble par la méthode, et se forme une chaîne de principes, qui lui présente en un instant le spectacle et le fruit de plusieurs mois d'étude. Je voudrois pouvoir citer ces écrits pré-

cieux, ils loueroient mieux ce prince que ma foible voix; mais ces écrits appartiennent à l'état : c'est le plus noble héritage qu'il ait laissé. Ils seront pour ses enfans l'image de son ame, et même, après sa mort, quelque chose de lui, sera encore utile à la patrie.

Je n'ai point encore parcouru tout le cercle de ses connoissances, et il en avoit d'autres qu'on ne devoit point attendre d'un prince qui n'étoit presque jamais sorti de la cour. On sera étonné d'apprendre qu'il connoissoit la marine, comme s'il eût habité long-temps sur des vaisseaux. Des officiers de mer, interdits de l'entendre, se demandoient où il avoit appris le pilotage et l'art de la manœuvre. C'est ainsi que ce prince avoit embrassé tous les objets de l'administration publique. Au milieu d'une cour, et dans l'âge des passions, il s'étoit livré à des études profondes. Je n'exagère rien, en disant que les heures qu'il n'employoit point au travail lui paroissoient perdues. Nous savons aujourd'hui qu'il en donnoit trop peu au sommeil, et qu'il forçoit la nuit à lui rendre le temps que les bienséances et les devoirs lui avoient enlevé pendant le jour. O peuples ! c'étoit vous qui étiez le but de ses travaux ; c'étoit votre bonheur dont il s'occupoit. De son cabinet solitaire, où si souvent il médita en silence, il parcouroit vos campagnes et vos villes. La douce image de la félicité publique venoit errer devant ses yeux, et le soutenoit la nuit au milieu de ses veilles. Quelle est l'ame dure, quel est le citoyen insensible et glacé qui, en voyant ainsi un jeune prince se dévouer tout entier

au travail, pour le bonheur public, ne se sente attendri par la reconnoissance et par l'amour?

Un homme remercia le ciel d'être né du temps de Socrate, pour l'entendre et devenir meilleur; le Dauphin le remercioit de l'avoir fait naître dans un temps où il pouvoit trouver assez de lumières pour s'instruire. En effet, nous sommes dans le siècle où les rois peuvent apprendre et faire de grandes choses. Ce temps n'est plus où l'Europe étoit divisée en un certain nombre de gouvernemens gothiques et barbares, fondés sur l'ignorance et sur des coutumes de sauvages. Le peuple a cessé d'être esclave, les nobles ont cessé d'être tyrans, le despotisme a chassé l'anarchie, les mœurs ont affoibli le despotisme, l'intérêt et les siècles ont amené les lumières; on connoît mieux les rapports de tout; on a balancé toutes les constitutions, on a perfectionné tous les arts; il s'agit enfin de perfectionner la société; c'est le le grand but de la nature; ce doit être l'ouvrage des rois. Quelques hommes ramassent les pierres de l'édifice, et en dessinent le plan; mais c'est aux rois à le construire. Ils ont l'empire de la force, qu'ils y joignent l'empire du génie: la force alors sera dans chaque état ce qu'elle est dans la constitution du monde, le lien de toutes les parties, le principe de l'harmonie générale; mais pour produire ces grands effets, il faut que les princes aient passé la moitié de leur vie à s'instruire, et qu'ils passent le reste à commander. O toi que nous regrettons, ô prince! tu n'as rien fait pour nous; mais le citoyen sensible n'honorera pas moins

ta cendre de ses larmes. Ton cœur a entendu le vœu de l'humanité ; tu as connu tes devoirs, tu les as remplis ; tu as donné au soin pénible de t'instruire, tes plus belles années ; tu as cherché tous les moyens de faire un jour du bien aux hommes ; tu es quitte envers la nature et la patrie : c'est à nous à te pleurer.

Il est des princes dont l'éloge est fini, quand on a loué leurs talens. Jamais le doux nom de la vertu ne fut fait pour eux. Ils étonnent ; mais ils n'ont pas le droit d'attendrir et d'intéresser. Le prince, à qui nous offrons cet hommage, joignit à des connoissances profondes le mérite plus rare d'être vertueux. C'est un exemple de plus pour ceux qui doivent régner ; c'est un encouragement utile pour nous-mêmes, dans des temps où la vertu peut-être est devenue pénible. Ah ! si dans le dernier rang même, elle mérite les éloges et le respect, ne l'honorerons-nous point, placée près du trône ? Ne soyons point ingrats, et n'oublions pas du moins qu'elle est utile.

Si l'homme a une grandeur réelle, c'est parce qu'il peut perfectionner son ame. L'univers physique obéit en aveugle aux lois qui le dirigent. Les limites invariables des êtres sont posées, et ils ne connoissent pas même la perfection qui leur manque. L'homme seul, en travaillant sur lui-même, peut ajouter à l'ouvrage de la nature ; il peut agrandir ses vertus, s'en créer de nouvelles, et perfectionner ses sentimens comme ses idées ; c'est le devoir de l'homme, c'est surtout le devoir du prince. Né pour commander aux nations, il faudroit que

la perfection de son ame suivît les rapports de sa puissance ; il doit donc se mesurer sans cesse avec l'étendue de ses devoirs pour se rendre meilleur. Telle fut (et cet éloge donné à un prince n'est point une flatterie), telle fut la constante occupation du Dauphin pendant les quinze dernières années de sa vie. Il étudioit l'art des vertus, en même-temps qu'il apprenoit l'art des rois, ou plutôt ces deux arts sont le même. Le premier devoir du prince est de se commander : le Dauphin exerça de bonne-heure sur lui cet utile empire. Pourquoi craindrons-nous de dire qu'il avoit reçu de la nature des passions ardentes, et cette fierté qui, dans un particulier, peut être voisine de la grandeur, mais qui, dans un jeune prince, devient trop aisément de l'orgueil ; je ne parle point de cet orgueil utile qui fait faire de grandes choses, mais de celui qui rétrécit l'ame au lieu de l'étendre, et blesse l'humanité sans servir l'état. Heureusement il connut bientôt que plus on est élevé, plus on est obligé de faire pardonner son rang ; que les hommes refusent par orgueil ce que l'orgueil exige, et que ce n'est qu'en leur faisant du bien qu'il faut leur apprendre qu'on est au-dessus d'eux. Son esprit plus développé lui porta dans la suite les principes de l'égalité des hommes ; mais il avoit déjà commencé à travailler fortement sur lui-même. Un penchant impétueux le portoit à la colère : ce sentiment, qui rendit Alexandre meurtrier de son ami, et Théodose assassin de vingt mille de ses sujets, l'effraya dès qu'il le connut. Bientôt il sut se vaincre ; et telle étoit à la fin

public, mais qu'il falloit toujours la tenir éloignée des trônes, qu'elle portoit de la foiblesse dans les grands intérêts; que ces hommes justes ne savent que resserrer les limites de la puissance qu'il faut toujours étendre, et que l'intérêt de l'état, c'est-à-dire, de ceux qui le gouvernent, est de ne confier l'autorité qu'à des hommes qui sachent, au besoin, avoir le courage de la honte et l'audace du crime. Le Dauphin eût aimé à rassembler autour de lui les hommes vertueux; c'eût été un de ses projets. Quel spectacle que celui d'un prince qui, du haut du trône, donne le signal à la vertu, et lui crie: « Sors de l'obscurité, brise tes fers! que l'insulte et le mépris cessent de te poursuivre; viens te ranger auprès du trône; viens l'honorer, il est vil sans toi. Que l'humanité soit vengée; qu'à ta voix elle se rassure; viens, amène avec toi tous ceux qui te connoissent et qui t'aiment; unissons-nous pour le bonheur des hommes. Mille fois les méchans se sont ligués pour le malheur et pour le crime; montrons à la terre une ligue nouvelle, la ligue de tous les hommes vertueux pour faire le bonheur d'une nation. O vous! qui méritez ce titre, je vous appelle tous; j'implore votre secours. Citoyens, étrangers même, si vous êtes vertueux, la patrie vous adopte! en servant l'état, vous devenez ses enfans; j'aspire à la gloire d'être votre chef; enchaînons le crime, commandons au hasard, diminuons les maux; faisons tous ensemble l'essai de ce que peut sur la terre l'autorité unie à la vertu ». Croit-on qu'avec de tels sentimens, il regardât les hon-

neurs, le rang ou la naissance, comme un droit qui dispense d'être vertueux? Et qu'étoit la noblesse dans son institution, que l'image et le symbole de la vertu même? Tout a été perdu, dès que ces deux choses ont été séparées. On peut donc juger de quel œil il regardoit le vice, même accrédité et puissant; quel mépris il avoit pour ceux qui, chargés d'une illustre naissance, déshonorent à-la-fois leurs aïeux et eux-mêmes; avilissent et les honneurs qu'ils ont et ceux auxquels ils prétendent, insultent à la renommée, et joignent l'orgueil à la honte. Le Dauphin respectoit les titres, mais il jugeoit les personnes, et jamais la bienséance ne lui arracha pour les dignités cet hommage du cœur qu'il n'accordoit qu'au mérite.

On ne peut être vertueux sans être juste, et cette qualité est peut-être de toutes, celle qui est la plus nécessaire au prince. Dans les grandes sociétés, les passions tendent sans cesse à rompre l'égalité établie par la loi entre les citoyens; c'est un choc continuel de la force contre la force. La justice rétablit l'équilibre entre les forces qui se combattent; c'est la justice qui crie à l'homme puissant : « Tu es esclave de la loi. « C'est elle qui dit au riche»: Le pauvre est ton égal». Si la justice s'assoupit, la tyrannie s'éveille, elle lève aussitôt ses cent bras*, et les chaînes de l'oppression s'étendent. Je ne fais point un mérite au Dauphin d'avoir eu la justice dans le cœur, c'étoit son devoir, puiqu'il étoit prince; mais je remarquerai qu'elle tenoit en lui à un respect inviolable pour les lois. Comme il les avoit méditées,

il avoit appris à les aimer; de-là son éloignement pour les abus du pouvoir; il pensoit que tout membre de l'état ne doit être jugé que par la loi de l'état, et que la liberté du citoyen ne peut être sacrifiée qu'à la liberté publique. Ce même sentiment lui faisoit détester les accusations secrètes, et cette espèce d'hommes aussi cruelle que lâche, qui trafiquent dans l'ombre, de la sûreté de leurs concitoyens. Il regardoit les délations comme le ressort d'un gouvernement foible et corrompu qui avilit une partie des citoyens pour perdre l'autre, corrompt les ames en payant l'infamie, et encourage à la calomnie par l'intérêt. Pour rendre inutiles ces moyens honteux de nuire, il vouloit qu'il n'y eût d'autres crimes que ceux de la loi, et que la loi elle-même accusât ceux qu'elle condamne. Ce prince eût donc désiré d'être juste; mais pour l'être, il veut connoître la vérité. Il s'effraie à la vue d'une espèce de conspiration générale, pour plonger les princes dans l'erreur. Toutes les histoires lui offroient la vérité trahie dans les cours par ambition ou par foiblesse, des rois qui ignoroient seuls ce qui étoit su de l'Europe entière, et les cris des peuples gémissans représentés aux pieds des trônes, comme les acclamations de la félicité publique. Epouvanté de ces exemples, il cherche partout la vérité; il l'étudie dans les livres; il l'appelle dans les conversations; il tâche de la familiariser avec son rang; il conjure ses amis de ne pas le traiter comme prince: « Offrez-moi, leur dit-il, la vérité sans détour, si vous m'en croyez digne ». Il faut publier, à la gloire de

ceux qui l'ont approché, qu'il eut quelquefois ce bonheur. Il trouva des hommes qui eurent le courage de lui dire des vérités fortes, et il eut le courage encore plus grand de les en aimer davantage. Comme il connoissoit les cours, il savoit que de tout temps, il y a eu des flatteurs qui, pour plaire, se sont fait un système de corrompre, et veulent aller à la fortune par la bassesse. Il avoit donc appris à se défier des hommes. Osons le dire, la crainte d'être trompé le rendoit soupçonneux; mais ce sentiment qui dans Tibère et Louis XI n'a produit qu'une politique sombre, dans Antonin ou Marc Aurèle n'eût été qu'un instrument de plus pour le bonheur public. Plaignons les hommes de ce que trop souvent c'est leur rendre justice que de les estimer peu, mais plaignons encore plus les princes d'avoir acquis le droit funeste de juger ainsi l'humanité. Dans le Dauphin, cette défiance étoit même respectable, parce qu'elle prenoit sa source dans sa passion pour le bonheur des peuples : son cœur aimoit véritablement l'état. Cet amour, cette vertu si rare qui attache un homme à tout un peuple, devroit peut-être, dans les monarchies, être encore plus l'ame des princes que des citoyens. Les princes ne sont-ils pas les premiers enfans de la patrie ? n'a-t-elle pas tout fait pour leur grandeur ? ne prodigue-t-elle pas pour eux son sang, ses travaux, ses richesses ? ne sont-ce pas les peuples qui nourrissent le père de l'état, qui travaillent pour le servir, qui meurent pour le défendre ? ne doit-il pas y avoir entre eux et lui un commerce touchant de

de bienfaits, de services et de reconnoissance? L'ame du Dauphin sentoit vivement ces rapports si doux du prince avec le peuple. Dans ces temps malheureux où la nécessité forçoit d'augmenter le poids des impositions publiques, il eût voulu retrancher sur ses propres dépenses, pour diminuer le fardeau des citoyens; il calcule avec une économie sévère, ce qu'il coûte à l'état; il ne veut point permettre que sa pension soit augmentée: « J'aimerois mieux, dit-il, que cette somme pût » être diminuée sur les tailles ». Tristes habitans des campagnes, vous qui, dans les champs de vos pères, travaillez toute l'année, pour payer à l'état le fruit de votre industrie et de vos peines, le bruit de la mort de ce prince, sans doute, est déjà parvenu jusqu'à vous; vous l'avez apprise peut-être lorsque vous arrosiez quelque sillon de vos sueurs. Ah! que vos ames simples et droites s'attendrissent sur lui; dites, en vous reposant un moment sur votre charrue: « Il eût voulu nous rendre heureux ». Quand vous gémirez, quand l'indigence fera couler vos larmes, dites: « Hélas, s'il eût vécu, sa main eût voulu les essuyer»! Dans vos temples grossiers, aux pieds de vos autels rustiques, offrez des vœux pour lui, il ne cessoit d'en faire pour votre bonheur. Il a porté ce sentiment jusqu'au tombeau, et même en expirant, toujours occupé de vos besoins, il a craint d'être à charge après sa mort. Tant qu'il a vécu, ne pouvant faire le sort de la nation, il secouroit du moins tous les infortunés qu'il connoissoit. Une partie de la somme que l'état

lui paie chaque mois, il la destine à soulager les infortunes secrètes de ces familles qui, victimes à-la-fois de la misère et de la honte, craignent d'exposer leur malheur à l'œil du mépris. Il nourrit ces guerriers qui, n'ayant de patrimoine que l'honneur, sont menacés de perdre par l'indigence, une vie qu'ils ont prodiguée pour l'état. C'est ainsi qu'en faisant du bien aux particuliers, il se rend digne d'en faire à la nation; car le droit d'être bienfaisant, est un droit qu'il faut mériter de la nature; elle endurcit les ames viles pour les punir, et condamne leurs yeux à ne jamais verser ces douces larmes qui sont la plus pure récompense de la vertu. Rappelerai-je ce jour et cette chasse déplorable, où un hasard qu'il ne put prévoir, amena sous les coups de ce prince un écuyer malheureux? Le Dauphin innocent montre le même désespoir qu'Alexandre coupable. Non, je n'insulte pas l'humanité jusqu'à louer un prince d'un sentiment qui n'est que juste : c'est par de telles louanges que des esclaves corrompent des rois; mais son désespoir, à la vue de cet événement funeste, ses transports, ses cris, ses pleurs, l'ardeur avec laquelle il se précipite sur ce corps sanglant, les soins qu'il prodigue à cet infortuné, et par lesquels il semble vouloir le rappeler à la vie, la douleur profonde qu'il a toujours conservée, la lettre qu'il écrivit à la veuve, ses soins parternels pour le fils, sa résolution de renoncer pour toujours à un amusement qu'il aimoit, résolution qu'il a tenue le reste de sa vie; tout annonce en lui, non la pitié d'un moment,

mais cette sensibilité d'un cœur vraiment humain, qui sait estimer la vie d'un homme, et sent que toute la puissance des rois n'est rien pour réparer de tels malheurs (*a*).

Cette humanité, la première des vertus, avoit été développée en lui dans une de ces circonstances qui donnent à l'ame une forte secousse, et y laissent une impression qui ne s'efface plus; c'étoit à Fontenoy, c'étoit dans ce jour si célèbre, jour de danger comme de gloire. La France avoit vaincu sous les yeux de son maître. Trois nations avoient fui. Les débris de quinze mille hommes étoient répandus sur la plaine. Le tumulte avoit cessé. Un calme affreux régnoit sur tout ce champ de carnage. Des morts entassés sur des morts, des vainqueurs immolés sur des vaincus, des guerriers mutilés, des restes épars, des mourans et des hommes plus malheureux qui ne peuvent mourir; les gémissemens sourds, les cris aigus, le sang, l'horreur, toutes les blessures, tous les genres de mort; quel spectacle pour un jeune

---

(*a*) Pour faire connoître et le prince dont nous parlons, et les hommes qui quelquefois environnent les princes, il est bon de rappeler ici un trait assez peu connu. Madame de Chambéry, veuve de cet écuyer malheureux, accoucha d'un fils peu de temps après. M. le Dauphin déclara qu'il vouloit servir de père à l'enfant, et commença par le tenir lui-même sur les fonts de baptême avec madame la Dauphine. Quelqu'un lui remontra que cela étoit contre l'étiquette, et qu'une pareille démarche *n'étoit point d'usage*. A cette étrange remontrance, voici ce qu'il répondit : *Il n'est point d'usage non plus qu'un officier du Dauphin périsse par la main de son maître.*

prince élevé et nourri dans le palais des rois, et qui sort des fêtes de l'hymen! C'est la première leçon d'humanité que la nature lui donne. L'éclat de la victoire disparoît; la pitié dans son cœur, élève un cri touchant et terrible. Son père attendri, et qui pleure les malheurs des rois, trouve à ses côtés un fils digne de lui. Les larmes du Dauphin coulent; et la patrie qui l'observe, sent avec transport qu'elle aura un ami dans un prince. Cette sensibilité étoit encore relevée par son courage. On l'avoit vu donner des marques de valeur dans cette même bataille. On l'avoit vu, quand nos troupes fuyoient, quand la victoire étoit presque décidée pour l'ennemi, vouloir marcher à la tête de la maison du roi, pour aller charger cette colonne terrible; et il avoit fallu retenir un prince de seize ans, qui ne voyoit que la gloire où quarante mille hommes ne voyoient que le danger. Deux batailles de plus donnent la paix aux nations; mais des divisions nouvelles naissent du sein même de la paix. Une étincelle en Amérique allume l'embrâsement en Europe. On s'agite; les états se heurtent; le nord est ébranlé; le midi répond à ces grands mouvemens: tout s'arme; et tandis que les ravages de la guerre s'étendent vers les extrémités de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie, l'Allemagne est le centre d'un mouvement plus terrible. Cinq grandes armées s'y entrechoquent. Les batailles se multiplient, les événemens se succèdent, et la renommée attentive est occupée à publier les succès et les revers. Par ces secousses générales, l'ame du Dauphin est agitée; il porte

tout le poids de l'oisiveté des cours ; il voudroit être utile ; il voudroit essayer aussi la fortune, et se faire une renommée dans l'Europe. Il sollicite l'honneur de commander. Jusqu'à présent, dit-il, je n'ai rien fait pour les peuples, j'apprendrai du moins à les défendre. Car, quoiqu'il sentît vivement que la guerre est un fléau barbare, il voyoit que tel est le sort des rois, tel est cet équilibre si vanté de l'Europe moderne, que parmi les chocs continuels de l'ambition, la guerre y est presqu'inévitable ; qu'un prince a besoin de la connoître pour ne pas la craindre ; et que pour n'être point attaqué, il faut pouvoir combattre. Il est important, disoit-il encore, qu'un homme qui doit régner, soit connu ; sa réputation devient une partie de sa puissance. Si ses vœux avoient pu être remplis, si la crainte d'exposer une tête si chère à l'état, n'eût forcé l'état lui-même à se priver d'un tel secours, l'Allemagne auroit vu de nouveau Germanicus à la tête des armées. Il fût peut-être devenu pour la France, ce qu'a été pour l'Angleterre ce prince noir si célèbre, mort comme lui à la fleur de son âge, et pleuré aussi dans son pays. Il eût, comme ces deux princes, joint la sagesse à la valeur ; comme eux, il eût allié les graces à la dignité du commandement ; et adoré des troupes, elles eussent fait de grandes choses, autant pour lui, peut-être, que pour la patrie. Tel est le sentiment qu'il leur avoit inspiré dans le camp de Compiègne, où on le vit honorer la dignité du soldat par toutes les caresses d'un général, et enchanter l'officier par ces grâces nobles dont le

cœur d'un François sent si bien le prix. O transport ! ô tendresse ! On admiroit en lui la douce égalité, la familiarité touchante, et ce charme secret qui va si bien chercher les cœurs. Tous étoient à lui. Officiers et soldats, citoyens, étrangers, et la cour et le peuple, tout étoit rempli de la plus douce ivresse. On crut revoir des traits de Henri IV; on crut quelquefois l'entendre. Le nom du Dauphin étoit dans toutes les bouches; chacun le bénissoit; et ces plaines de Compiègne, ces plaines qu'il voyoit alors pour la dernière fois, ne retentissoient que d'acclamations de joie, et de chants militaires.

A tant de vertus, il joint le mérite plus rare encore de ne pas les connoître. Sans faste, sans ostentation, aussi loin de l'orgueil qui veut s'élever, que de l'orgueil qui s'humilie; simple dans ses discours comme dans ses mœurs; inconnu à ses propres yeux, il ne se doute pas même des droits qu'il peut avoir à l'estime. Un jour il s'étonne de s'entendre louer. Quel droit, dit-il, ai-je à des éloges ? je n'ai rien fait. Cette ame noble et pure comptoit pour rien ses vertus et quinze ans de travaux pour se rendre utile. Ce sentiment se répandoit sur toute sa personne : il oublioit qu'il étoit prince. Le faste, qu'on prend si aisément pour de la grandeur, ne put jamais approcher de lui : il le méprisoit. Il fuyoit le luxe, moins encore parce qu'il corrompt et rétrécit l'ame, que par un goût naturel de simplicité. Econome, parce qu'il ne perdoit jamais de vue la source des richesses des princes, il craignoit toujours que ce qui étoit destiné à ses propres besoins, ne fût le pain du

laboureur et l'aliment du pauvre. Il craignoit presque de trouver ce fruit des impositions publiques, humide encore des larmes de quelques malheureux.

Par tout ce que j'ai dit de l'ame du Dauphin, il est aisé de voir que la sensibilité faisoit la base de son caractère. On a demandé si dans un prince cette qualité n'étoit pas plus dangereuse qu'utile, et si la raison seule et l'amour général de l'ordre ne suffisoient pas pour faire le bien. Je plains ceux dont l'ame indifférente et froide peut faire de pareilles questions ; je les plains de raisonner si tristement des devoirs, et de méconnoître ce pouvoir invincible du sentiment sur le cœur de l'homme. C'est la raison qui nous éclaire, mais c'est le sentiment qui nous fait agir. C'est lui seul qui échauffe l'ame, et lui donne cette activité qui triomphe de tout, et exécute tout. C'est lui qui combat les passions viles par une passion généreuse et forte. C'est lui qui anime le tableau de l'ordre et du bonheur public, mort pour celui qui ne voit que des proportions et des rapports. C'est lui qui fait l'enthousiasme des grandes choses. C'est lui qui saisit l'ame du prince ; qui la transporte au milieu de vingt millions d'autres ames ; qui l'unit invinciblement à toutes celles-là ; qui humecte ses yeux de toutes les larmes qui se répandent ; qui le fait frissonner à tous les gémissemens ; qui le fait palpiter à la vue de tous les malheureux ; qui porte sur son cœur le contre-coup de tous les maux épars sur trois cents lieues de pays ; qui le force à soulager ceux qui souffrent, pour se délivrer lui-même

d'une douleur qui le fatigue et le tourmente; qui le récompense ensuite par les transports qu'excite la vue d'un peuple heureux, et multiplie encore le bien par le charme inconcevable de l'avoir fait. O raison! ô froide et calculante sagesse! as-tu jamais rien fait de pareil pour le bonheur des hommes?

Ce sentiment, le principe et l'ame des vertus, n'unit pas seulement le prince aux peuples; il lui fait aimer d'autres devoirs moins étendus, mais non moins chers, et plus près encore de la nature. Il préside aux noms sacrés d'époux, de fils et de père. Toutes les vertus sont liées. Celui qui ne remplit pas les devoirs d'un homme, ne remplira pas ceux d'un roi; et Louis XI, qui fut un fils dénaturé, ne fut pour les peuples qu'un tyran. Le Dauphin n'intéresse pas moins sous ces nouveaux rapports: comme il n'eut à rougir de rien, nous n'aurons rien à déguiser. J'aime à revenir sur ces jours de sa jeunesse, où son cœur s'ouvrit pour la première fois au doux sentiment de l'amour, et où il forma aux pieds des autels les premiers nœuds. Son ame ardente et sensible, et à qui la voix de la nature commençoit à parler, se livra à tous les transports d'une première passion; et les charmes de la vertu se mêlant à ceux de l'amour, sa passion même devint pour lui un ressort utile. Elle commença à donner plus de vigueur à ses sentimens et d'étendue à ses idées. Il vivoit dans l'union la plus tendre: il étoit heureux. Vains songes de la vie! A peine avoit-il goûté le bonheur, que tout ce qu'il aimoit lui fut arraché. Dans l'âge où l'on commence à peine

à

à sentir, il éprouva les tourmens de la douleur et ceux du désespoir. O vous qui deviez le consoler, qui étiez destinée à le rendre heureux le reste de sa vie, princesse à qui il fut si cher, et qui le pleurez aujourd'hui avec la France, ah! pardonnez si je retrace ici ses premiers sentimens. Rien de ce qui intéresse sa gloire ne vous est étranger : vous eûtes celle d'effacer en lui des impressions terribles et profondes. Vous lui apprîtes qu'il pouvoit connoître encore l'amour; et son ame flétrie sentit avec étonnement qu'elle alloit renaître au bonheur. Seize ans se sont écoulés dans l'enchantement de la société la plus douce; et la cour a vu, dans la maison d'un prince, toute la simplicité des mœurs antiques. Sainte et paisible innocence de deux jeunes époux qui s'aiment, malheur aux siècles et aux villes où vous ne seriez plus regardée comme le premier bonheur et le plus touchant des spectacles! Les douceurs de la vie domestique ont, pour les ames saines, un charme que les ames corrompues ne peuvent connoître : c'est le premier vœu de la nature; elle récompense tous ceux qui remplissent ses devoirs. Peut-être même ces devoirs simples et touchans sont-ils plus nécessaires aux princes, qui n'étant presqu'entourés que de courtisans et de flatteurs, privés des doux plaisirs de la confiance et de l'égalite, assez malheureux pour n'avoir presque rien qu'ils puissent aimer, s'ils veulent goûter quelques-uns de ces plaisirs de l'ame, charme nécessaire de la vie, sont obligés de se jeter dans les bras de la nature. Le Dauphin y cherchoit l'heureux délassement de

ses travaux. Tout le temps qu'il n'employoit pas à des études pénibles, il le passoit entr'une épouse et des sœurs adorées. Leurs cœurs unis s'épanchoient ensemble. Pourquoi ces vertus d'un prince ne sont-elles plus parmi nous que les vertus du peuple?

Je parlerai avec le même plaisir de sa piété filiale et de son amour si tendre pour celui qu'il adoroit comme père, et respectoit comme roi. Placé près du trône, il parut n'envisager ce rang que pour le redouter. Il ne s'occupoit que de travaux pour le bien remplir un jour : il ne faisoit des vœux que pour ne le remplir jamais. Je ne suis ni courtisan ni orateur ; je ne suis qu'interprète de la vérité, et simple historien des pensées de ce prince. Je le vois au milieu de ses enfans, tantôt souriant à leurs caresses, tantôt occupé du soin de former leurs ames encore jeunes, et de développer leurs idées naissantes. Il regardoit comme le plus saint de ses devoirs celui de père. Ah! pensoit-il souvent, si le citoyen obscur doit compte à la patrie des citoyens qu'il lui donne, quelle dette n'ai-je pas à remplir, moi dont les enfans gouverneront un jour l'état? Il faut d'abord que j'en fasse des hommes, pour en faire ensuite des princes. Chaque vertu que je leur inspirerai, sera un bienfait à la patrie. Chaque négligence seroit un crime contre la nation. Je réponds à la postérité et de tout le mal qu'ils peuvent faire, et de tout le bien qu'ils ne feront pas. Il s'occupoit donc tous les jours de leur éducation. Il s'attachoit surtout à leur inspirer cette tendre humanité, qui est trop rarement la

vertu des cours. Conduisez mes enfans, disoit-il, dans la chaumière du paysan; montrez-leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voient le pain noir dont se nourrit le pauvre; qu'ils touchent de leurs mains la paille qui leur sert de lit. Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un prince qui n'a jamais versé de larmes, ne peut être bon. Voilà les leçons qu'il vouloit qu'on leur donnât. Le jour où on leur suppléa les cérémonies du baptême, il se fit apporter devant eux le registre où la religion inscrit les noms des enfans baptisés. Le nom du fils d'un artisan précédoit sur la liste celui des jeunes princes. Il le leur montra. Apprenez de là, leur dit-il, que tous les hommes sont égaux par le droit de la nature, et aux yeux de Dieu qui les a créés.

Quoique tous ses enfans lui fussent également chers, ses premiers soins étoient pour l'enfant de la patrie, pour celui que sa naissance appeloit à la fonction pénible et dangereuse de gouverner un jour. Dès que l'ame de ce jeune prince eût été capable de recevoir des leçons plus dignes de l'homme, son dessein étoit de lui donner alors une seconde éducation. Alors il eût voulu être le premier gouverneur de son fils. Ah! dans ces conférences secrètes, que n'eût-il pas dit à ce jeune prince! De quel ton il lui auroit parlé de ses devoirs! Comme il se seroit attendri en lui prononçant les noms de la patrie et du peuple! Comme, à ces noms si doux, il l'eût quelquefois arrosé de ses larmes! O vous qui êtes chargé de ce précieux dépôt, suppléez à tout ce qu'un père auroit voulu faire! C'est à vous qu'il a légué

ses sentimens et son ame, pour les transmettre à ce fils. Parlez-lui souvent des exemples de son père. Parlez-lui de ses devoirs; qu'il en connoisse l'étendue. Montrez-lui la destinée de tout un peuple, qui doit dépendre un jour de ses vertus ou de ses vices; tous les maux qu'il doit prévenir; tout le bien qu'il doit faire; l'influence qu'il doit avoir sur les mœurs; le respect qu'il doit inspirer pour les lois. Qu'il sache que sa jeunesse n'est point destinée au plaisir ni au repos; que sa vie toute entière doit être pénible et laborieuse. Portez dans son ame une terreur utile. Epouvantez-le par le tableau de toutes les grandes qualités qui lui seront nécessaires; sagesse, activité, circonspection, volonté ferme, génie de l'avenir, science du moment, sûreté du coup-d'œil; cette humanité qui met le prince à la place du sujet; cette économie qui calcule le sang et les larmes; cet empire de soi-même qui fait que l'on résiste à tout ce qui est au-dehors; ce noble orgueil de la conscience qui s'indigne des fausses louanges des esclaves; enfin ce despotisme heureux de la vertu qui veut commander seule et sans partage sous l'empire des lois, pour arracher les peuples à l'empire des tyrans subalternes. Mais en l'effrayant de ses devoirs, ah! faites-les-lui aimer. Qu'ils deviennent son occupation la plus douce; que sa pensée ne puisse se reposer sur eux, sans que son ame n'éprouve une émotion secrète; qu'au milieu de ses travaux l'idée du bonheur public vienne quelquefois l'attendrir utilement, et faire couler quelques larmes de ses yeux. Telles auroient été les intéressantes

leçons que le Dauphin, s'il eût vécu, auroit données à son fils.

Celui qui aimoit ainsi ses enfans, sa patrie, son épouse, son père, devoit avoir besoin d'amis. Il en avoit; ce n'étoit point les amis d'un prince, c'étoit ceux d'un particulier sensible : il n'oublioit pas cependant qu'il étoit à la cour. Comme un homme qui marche sur un terrain dangereux, et qui, en marchant, cherche à assurer ses pas, il observoit long-temps avant que d'aimer; mais son amitié, quand il la donnoit, étoit suivie de la plus douce confiance : elle étoit toujours le prix de la vertu. Avec quelle tendre inquiétude il s'occupoit de ses amis pendant la guerre! Leur abscence faisoit éprouver des besoins réels à son cœur; alors il avoit recours à cet art, qui, sans doute, a été inventé par l'amour ou l'amitié; art qui rapproche les ames, et communique les sentimens à la plus grande distance. Ses lettres étoient comme sa conversation. Une gaieté douce et familière s'y mêloit à la tendresse naturelle de son cœur. Il avoit ce tour aimable de plaisanterie qui suppose toujours la finesse des idées, tour si agréable, quand c'est la nature qui le donne, si ridicule quand c'est la vanité qui le cherche. S'il eût moins veillé sur lui, peut-être auroit-il eu besoin de son rang pour se faire pardonner ses bons mots; mais il se livroit à ce goût avec tout l'agrément d'un particulier, et toute la discrétion d'un prince.

On ne connoîtroit pas le Dauphin, si je ne parlois d'un sentiment qui régloit en lui tous

les autres, et qui étoit profondément gravé dans son cœur; c'est la religion. Je n'entrerai dans aucun détail sur cet important sujet; il appartient aux ministres des autels; déjà ils ont fait retentir les temples de leurs éloges sacrés. Pour moi, je ne suis que l'orateur de la patrie, et je n'envisage ici le Dauphin que comme prince. C'est sous ce rapport que je regarderai l'esprit de religion, et que je verrai surtout en lui un frein puissant qui soumet à des lois ceux qui, par la force, sont au-dessus des lois. L'esprit religieux donne un maître à celui qui n'en a pas; il affermit sa morale; il contrebalance ses passions; il met un prix à ses vertus; il place les remords à la suite du crime, et la crainte à côté de la toute-puissance; il montre un juge entre les rois et le peuple; il leur fait voir, au-dessus de leur tête, un dépôt terrible où va se rendre chaque larme qui coule, et qu'ils pouvoient empêcher, chaque goutte de sang qu'ils ont versé injustement, chaque soupir du foible qu'ils n'ont pas entendu, chaque cri de l'infortuné auquel ils ont été insensibles. Il les traîne d'avance à ce tribunal, où l'infortune publique élèvera sa voix pour les accuser, où vingt millions d'hommes réunis crieront tous à-la-fois: ô Dieu! qui nous a créés, rends-nous justice, nous avons été malheureux; il offre surtout un grand et magnifique modèle. La contemplation du premier être élève et agrandit l'ame; elle la soutient dans les combats, dont Dieu est le témoin; elle lui défend de s'avilir devant Dieu qui la voit. Ah! si la vue d'un

ami vertueux m'empêche de faire le mal, que sera donc le prince qui marche en présence de Dieu? Celui qui médite l'éternelle justice, doit être juste; celui qui pense à la bonté infinie, deviendra bon; sans cesse il tendra à se perfectionner lui-même, et à s'approcher de l'être qu'il contemple. Sainte et sublime idée de Dieu! remplis donc l'ame des rois, ou de ceux qui doivent le devenir; et pour le bonheur de l'humanité, fais qu'ils soient religieux, afin qu'ils soient justes. Le Dauphin étoit profondément rempli de ces idées, et il les regardoit comme un garant de plus du bonheur des hommes. Un esprit comme le sien, accoutumé à des lectures fortes qui avoient élevé son ame en l'éclairant, ne pouvoit confondre avec la religion cette superstition qui la déshonore. Aussi sage qu'instruit, aussi éloigné de la licence, qui ôte des chaînes utiles et sacrées, que de la superstition qui veut en donner de nouvelles, il honoroit Dieu avec la grandeur que cet être suprême exige de l'homme. Il protégeoit les ministres des autels comme citoyens; il les respectoit, lorsqu'ils s'honoroient par leurs mœurs. Il avoit appris par l'histoire, que, dans certains siècles, il avoit fallu les craindre. Le choc éternel du sacerdoce et de l'empire lui avoit fait chercher, sans préjugé comme sans foiblesse, les limites des deux pouvoirs, limites trop souvent déplacées par l'ambition, par l'ignorance, ou par les mains du fanatisme. Les maux que ce fanatisme avoit causés d'un bout de l'Europe à l'autre, lui en avoient inspiré une juste horreur. Il lisoit avec

plaisir ces livres où la douce humanité lui peignoit tous les hommes, et même ceux qui s'égarent, comme un peuple de frères. Auroit-il donc été lui-même ou persécuteur ou cruel? auroit-il adopté la férocité de ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes, et veulent tourmenter pour instruire? Ah! dit-il plus d'une fois, ne persécutons point; ce n'est pas ainsi qu'on éclaire les hommes; empêchons qu'ils ne fassent du mal, mais sans leur en faire. Peuples, soldats, citoyens, voilà le prince que vous regrettez; voilà celui qui étoit destiné à vous gouverner un jour; mais tant de connoissances et de vertus devoient être inutiles à la patrie. Il devoit mourir jeune, et avant d'avoir goûté la douceur de faire du bien à son pays. Depuis plusieurs années il portoit dans son sein le germe d'une maladie funeste; long-temps nous l'avons vu se flétrir et se consumer sous nos yeux. Chaque jour lui ôtoit une partie de lui-même; mais il n'interrompit jamais ses travaux, et il sembloit survivre à ses forces par le désir de nous être utile. L'espérance nous restoit encore; elle disparut à la fin : c'est alors que nous avons vu un spectacle aussi noble que touchant; c'est alors que nous avons connu ce prince, qui, jusqu'à ce moment, l'avoit été trop peu. Ne craignons pas de l'avouer, il a commencé à paroître grand lorsque les autres cessent de l'être. Forcé pendant trente ans à n'être rien, il lui a fallu mourir pour montrer ce qu'il étoit; et le triste flambeau de la mort, seul a répandu la lumière sur sa vie. Pour le louer ici,

ici, l'éloquence n'a rien à exagérer; il suffit de raconter. On lui annonce qu'il doit mourir; il n'en est pas ému : son cœur est tranquille, et son visage ne s'altère pas; sa gaieté même ne l'abandonne pas un moment. Entouré de visages désolés, lui seul paroît indifférent et calme; sa grandeur est sans effort, et sa fermeté sans ostentation. Il ne s'élève pas; il ne voit pas même qu'on le regarde. Chaque jour il mesure l'état où il est, par la clarté de ses idées, et calcule avec tranquillité la diminution successive de ses forces. Il a le loisir de se livrer à l'impression de tous les objets qui l'affectent; il observe tout; il sourit au milieu de ses douleurs; une douce plaisanterie se mêle à ces momens affreux; on diroit qu'il n'est que le spectateur d'une chose indifférente; et la mort ne semble être pour lui qu'une action ordinaire de la vie. Quoi! dans le moment où tout échappe, où le trône disparoît et s'enfonce, et ne laisse voir à sa place qu'un tombeau qui s'ouvre; quand tous les êtres s'éloignent, pour ainsi dire, et se reculent; quand les ressorts de la machine crient et se rompent; lorsque le temps n'est plus que le calcul lent et affreux de la destruction; quand l'ame solitaire, arrachée à la nature et à ses propres sens, est sur le point d'entrer dans un avenir impénétrable; quoi! dans ce moment être tranquille! qui peut ainsi affermir l'homme, au milieu de tout ce qu'il y a de plus effrayant pour l'homme? Ah! c'est la paix de l'homme de bien; c'est la douce conscience de la vertu; c'est le sentiment se-

cret de l'immortalité : l'immortalité ! le plus saint des désirs, la plus précieuse des espérances, qui, pendant la vie, donne des transports à l'ame généreuse, et rassure à la mort l'ame juste. Et que peut craindre l'homme vertueux quand il va rejoindre le premier être ? N'a-t-il pas rempli le poste qui lui étoit assigné dans la nature ? il a été fidelle aux lois qu'il a reçues ; il n'a point défiguré son ame aux yeux de celui qui l'a faite ; peut-être a-t-il ajouté quelque chose à l'ordre moral de l'univers. L'heure sonne ; le temps a cessé pour lui ; il va demander à Dieu la récompense du juste. C'est un fils qui a voyagé, et qui retourne vers son père. Qu'est-ce qu'un trône dans ce moment ! un grain de sable un peu plus élevé sur la terre ; alors ces vains objets disparoissent. Mais il en est de plus touchans, et qui ont le droit d'intéresser jusque dans les bras de la mort. Ce sont ceux qui, pendant une vie courte et agitée, ont été les appuis de notre foiblesse ; ce sont les ames sur qui la nôtre se reposoit avec attendrissement, et qui, partageant avec nous nos plaisirs et nos peines, nous faisoient éprouver les charmes si doux de la sensibilité ; c'est en les quittant que l'ame se déchire : c'est alors que l'on meurt ; car, qu'est-ce que mourir, sinon se séparer de ceux qu'on aime ? L'ame du Dauphin, malgré sa fermeté, a donc senti la mort ; car son courage n'a point empêché qu'il ne fût sensible. Il a rempli, en mourant, les plus tendres devoirs envers tous ceux qu'il a aimés ; ses mains affoiblies pressent celles

du meilleur des pères. Il lui recommande ceux qui lui ont été chers, et dépose dans son cœur paternel des soins que son amitié ne peut plus remplir. Il partage toute la douleur d'une mère; il donne les marques de l'amour le plus tendre à une épouse qu'il adore, à des sœurs qu'il a toujours chéries; sa main mourante détache deux boucles de ses cheveux : il leur remet ce gage, triste partie de lui-même, qu'elles verront encore quand il ne sera plus. Il prend la main d'un homme qu'il avoit aimé; il la serre contre son cœur, et lui dit : « Vous » n'êtes jamais sorti de ce cœur-là ». Il fait rassembler, autour de son lit, tous ceux qui, par leur rang, par leur devoir, par les nœuds bien plus respectables de l'amitié, avoient été attachés à sa personne. Il les regarde tous avant de mourir; il les remercie avec l'affection la plus tendre; il s'émeut en les voyant pleurer. « Ah! dit-il, je savois bien que vous » m'aviez toujours aimé ». Mais vous, ô ses amis! vous qui aviez été les confidens de toutes ses pensées, et qui, cachés dans ce moment, vouliez lui dérober vos larmes, son œil vous cherche, il veut encore une fois se reposer sur vous; il vous reconnoît, mais son ame attendrie ne peut supporter ce spectacle, et il se détourne en soupirant. Déjà il se sentoit affoibli; il veut dire adieu à ses enfans; il veut les embrasser encore une fois, leur donner la dernière bénédiction et les derniers avis d'un père. Mais il craint de ne pouvoir soutenir une scène aussi touchante; il appelle celui qui est chargé de leur éducation. Son

cœur lui confie les derniers mouvemens de sa tendresse pour ses enfans; et sa voix entrecoupée, affoiblie par la douleur et par l'amour, peut à peine prononcer les dernières paroles. Prêt à expirer, les questions qu'il fait encore sont sur les personnes qu'il aime et qu'il ne voit plus. On avoit arraché d'auprès de lui l'épouse à qui il étoit si cher; son repos, son état, l'occupe encore en ce moment. Ah! du moins, demande-t-il, peut-elle pleurer? Il ne faut pas que la patrie ignore que son souvenir fut aussi mêlé aux derniers momens de ce prince. Presqu'en mourant, il fit des vœux pour elle; et ses bras, à demi-glacés, se soulevèrent, pour demander au ciel le bonheur de la France. Ainsi est mort ce prince trop peu connu; ce prince qui a été vertueux à la cour; qui eût été populaire sur le trône; qui aimoit singulièrement l'état et l'humanité; qui a eu toutes les vertus d'un homme, et qui auroit eu celles d'un roi; qu'on a méconnu, parce qu'il n'avoit pas cet empressement qui court à la renommée; dont l'exemple apprend à tous les princes comme ils doivent mourir. Il a mérité nos regrets, notre estime, peut-être notre admiration; la postérité le louera sans doute, et la justice tardive honorera du moins son tombeau.

La mort d'un homme vertueux est un malheur pour l'humanité entière; non qu'il puisse toujours être fort utile aux hommes, quelquefois il vit et meurt obscur; mais il n'est pas moins vrai qu'il orne la terre, et donne plus de dignité à la nature humaine. Ce sont

ces ames qui réconcilient les regards de Dieu avec la terre; mais si l'homme vertueux qui meurt étoit un prince, s'il est mort à la fleur de son âge, s'il devoit faire un jour le bonheur d'une nation, quelle doit être alors la douleur publique? La mort du Dauphin a intéressé la France, et les ennemis même de la France. La cour, qui l'a vue de près, en a été consternée. Les vastes palais de Fontainebleau ont été baignés de larmes : on arrache la famille royale à un séjour désolé; on fuit; ces palais immenses deviennent déserts, et la mort seule y habite; mais tous les cœurs restent attachés à cet appartement funèbre; ils errent autour de ce lit de mort, et fixés près d'une vaine cendre, redemandent au ciel ce qui n'est plus. Quel retour! presque jusqu'au dernier moment on avoit espéré. On revoit ces chemins par où il avoit passé, où la douce espérance le soutenoit encore. La nouvelle arrive à Paris; en un instant elle est répandue dans les maisons, dans les places publiques. *Il est mort;* à ce mot, qui de nous n'a été attendri? Notre froide indifférence s'est émue; nos vains plaisirs ont été suspendus; tous les vrais citoyens ont pleuré : le riche s'est étonné de se trouver si sensible; le pauvre a senti qu'il pouvoit être plus malheureux. Le peuple, ce bon peuple, toujours vrai dans sa douleur comme dans sa joie, a formé des regrets sincères; il a gémi de cette mort, comme d'une calamité personnelle pour lui. Les soldats, en pleurant, ont renversé leurs drapeaux : on a pris le deuil dans les provinces éloignées.

L'amour de la patrie, qui y est plus vif, y a rendu la douleur plus touchante. Plus on aime la vertu, et plus on a regretté ce prince. Tous les temples ont été revêtus de deuil : le deuil est étendu sur la France ; mais le cri de la nature s'élève au milieu de la douleur générale de la nation. Quel moment que celui où un roi qui vient de perdre son fils déjà formé pour le trône, pénétré de douleur, se fait amener les princes, ses petits-fils, saisit avec transport l'aîné de ces jeunes enfans, l'enlève entre ses bras, le presse contre ses joues mouillées de larmes, et s'écrie plusieurs fois en pleurant : « Vous êtes donc mon suc- » cesseur ». A ce spectacle, personne ne put retenir ses larmes ; et toute la cour, en silence, crut perdre le Dauphin une seconde fois. Ainsi, ô révolution des temps ! ainsi, après la mort du célèbre duc de Bourgogne, on vit Louis XIV, en cheveux blancs, penché sur le berceau de Louis XV, le caresser de ses mains royales, et regarder avec attendrissement, dans ce jeune enfant, l'espérance d'un grand peuple.

Mais vous, sur qui maintenant les yeux de la patrie sont fixés, vous qui occupez la place du prince que nous regrettons, en succédant à son rang, prince, succédez aussi à ses vertus. Qu'un si grand exemple ne soit pas perdu pour vous. Je crois entendre votre auguste père qui vous dit encore : Mon fils, vous êtes né pour régner, mais votre naissance n'est qu'un hasard dangereux, votre enfance n'est qu'un état de foiblesse. A votre âge, qu'êtes-vous pour la

patrie? acquérez des vertus, vous mériterez des hommages. Votre rang vous promet des grandeurs; vos vertus seules vous donneront l'estime des hommes. On vous rend des respects, mais ils ne sont point encore à vous. Ne vous y trompez pas; on honore en vous le rang qui vous est destiné; on honore le sang de votre aïeul: méritez qu'un jour ces respects d'un peuple s'adressent à vous-même. O prince! plus avancé en âge, vous entendrez souvent prononcer le nom de votre père; on vous demandera compte de ce qu'il eût voulu faire pour la France. Sa mort vous a chargé d'une dette immense, et qu'une vie entière, consacrée à l'état, peut à peine acquitter. Croissez pour la patrie; croissez pour la rendre heureuse. Ah! si jamais des flatteurs cherchoient à vous corrompre, si l'oubli des devoirs que votre rang vous impose pouvoit un jour vous égarer, alors puissiez-vous voir la tombe de votre père! Jurez sur cette tombe d'être vertueux, d'aimer la patrie, de travailler à son bonheur; ou si jamais ce triste et utile spectacle ne devoit frapper vos yeux, les lieux même qu'il a habités, ces lieux témoins de ses travaux, ces appartemens qui ont retenti plus d'une fois des témoignages de sa justice et de sa bonté, tout vous reprocheroit un jour de ne pas lui ressembler. On vous remettra, dans quelques années, ces manuscrits précieux, où ses sentimens sont tracés; vous y trouverez partout l'amour du bien public, et le désir du bonheur des hommes. Si la vertu n'étoit pas dans votre cœur,

pourriez-vous en soutenir la vue dans ses écrits? Ah! prince! l'heureuse nécessité d'être vertueux vous environne de toutes parts. Les éloges même que dicte partout la douleur publique, sont pour vous un engagement nouveau. Vous y verrez vos devoirs tracés par des plumes éloquentes. Pardonnez; j'ai osé aussi me mêler dans la foule des orateurs; j'ai osé, comme citoyen, élever ma foible voix. Si elle parvient jusqu'à vous; si l'amour de l'état, qui m'anime, peut donner quelque prix à mon hommage; si les vertus du prince que j'ai loué font survivre cet écrit aux premiers momens de la douleur publique, ô prince! puissiez-vous quelquefois le lire; puissiez-vous, en le lisant, vous attendrir, et sur la France et sur votre auguste père, et ne pas désapprouver le zèle d'un citoyen obscur, mais vrai et libre, qui ne connoît de langage que la vérité, et de passion que celle de l'amour de son pays et de ses concitoyens.

Tibi providendum est ne à bonis desideretur.

TACIT.

PETIT

PETIT COMMENTAIRE
DE VOLTAIRE
SUR L'ÉLOGE DU DAUPHIN.

JE viens de lire dans l'éloquent discours de M. Thomas, ces paroles remarquables :

« Le Dauphin lisoit avec plaisir ces livres » où la douce humanité lui peignoit tous les » hommes, et même ceux qui s'égarent, » comme un peuple de frères. Auroit-il donc » été lui-même ou persécuteur, ou cruel? » Auroit-il adopté la férocité de ceux qui » comptent l'erreur parmi les crimes, et veu- » lent tourmenter pour instruire? *Ah!* dit-il » plus d'une fois, *ne persécutons point* ».

Ces mots ont pénétré dans mon cœur; je me suis écrié : Quel sera le malheureux qui osera être persécuteur, quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être? Ce prince savoit que la persécution n'a jamais produit que du mal; il avoit lu beaucoup : la philosophie avoit percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un état monarchique est que le prince soit éclairé. Henri IV ne l'étoit point par les livres; car excepté Montagne, qui n'a rien d'arrêté, et qui n'apprend qu'à douter, il n'y avoit alors que de misérables livres de controverse, indignes d'être lus par un roi. Mais

Henri IV étoit instruit par l'adversité, par l'expérience de la vie privée et de la vie publique; enfin, par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persécuteur. Il étoit plus philosophe qu'il ne pensoit au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, et de la rage de deux sectes ennemies. Louis XIII ne lut rien, ne fut rien et ne vit rien; il laissa persécuter.

Louis XIV avoit un grand sens, un amour de la gloire qui le portoit au bien, un esprit juste, un cœur noble; mais le cardinal Mazarin ne cultiva point un si beau caractère. Il méritoit d'être instruit, il fut ignorant; ses confesseurs enfin le subjuguèrent; il persécuta; il fit du mal. Quoi! les Sacis, les Arnaulds, et tant d'autres grands hommes emprisonnés, exilés, bannis! Et pourquoi? parce qu'ils ne pensoient pas comme deux jésuites de la cour: et enfin son royaume entier en feu pour une bulle! Il le faut avouer, le fanatisme et la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne seroit arrivé sous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grâce efficace, une grâce suffisante, et même encore une versatile.

Je ne suis pas étonné qu'autrefois le cardinal de Lorraine ait persécuté des gens assez mal avisés pour pouvoir ramener les choses à la première institution de l'église; le cardinal auroit perdu sept évêchés, et de très-grosses abbayes dont il étoit en possession. Voilà une très-bonne raison de poursuivre ceux qui ne sont pas de notre avis. Personne assurément

ne mérite mieux d'être excommunié que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre sujet de guerre chez les hommes ; chacun défend son bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le sein de la paix il s'élève des guerres intestines pour des billevesées incompréhensibles de pure métaphysique ; qu'on ait sous Louis XIII, en 1624, défendu, sous peine de galères, de penser autrement qu'Aristote ; qu'on ait anathématisé les idées innées de Descartes, pour les admettre ensuite ; que de plus d'une question digne de Rabelais, on ait fait une question d'état, cela est barbare et absurde.

On a demandé souvent pourquoi depuis Romulus jusqu'au temps où les papes ont été puissans, jamais les Romains n'ont persécuté un seul philosophe pour ses opinions ? On ne peut répondre autre chose, sinon que les Romains étoient sages.

Cicéron étoit très-puissant. Il dit dans une de ses lettres : *Voyez à qui vous voulez que je fasse tomber les Gaules en partage.* Il étoit très-attaché à la secte des académiciens, mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de molester un pythagoricien.

Et toi, malheureux Jurieu, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif Bayle dans son asile et dans le tien ; tu laissas en paix Spinosa dont tu n'étois point jaloux ; mais tu voulois accabler ce respectable Bayle qui écrasoit ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant et l'héritier de trente rois a dit : *Ne persécutons point ;* et un bourgeois d'une ville ignorée, un habitué de paroisse, un moine diroit : *Persécutons !*

Ravir aux hommes la liberté de penser ! juste ciel ! Tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez-nous la langue qui parle contre vous, arrachez-nous l'ame qui n'a pour vous que des sentimens d'horreur.

Il y a des pays où la superstition également lâche et barbare abrutit l'espèce humaine ; il y en a d'autres où l'esprit de l'homme jouit de tous ses droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est un peuple mitoyen chez qui la philosophie est tantôt accueillie, et tantôt proscrite, chez qui Rabelais a été imprimé avec privilége, mais qui a laissé mourir le grand Arnauld de faim dans un village étranger ; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaisses depuis les temps de ses druides jusqu'au temps où quelques rayons de lumière tombèrent sur lui de la tête de Descartes. Depuis ce temps le jour lui est venu d'Angleterre. Mais croira-t-on que Locke étoit à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans ? Croira-t-on bien que lorsqu'on lui fit connoître la sagesse de ce grand homme, des ignorans en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'île des philosophes dans le pays des frivolités ?

Si on a poursuivi ceux qui éclairoient les ames, on a poussé la manie jusqu'à s'élever contre ceux qui sauvoient les corps. En vain

il est démontré que l'inoculation peut conserver la vie à vingt-cinq mille personnes par année dans un grand royaume; il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ses bienfaiteurs d'empoisonneurs publics. Si on avoit eu le malheur de les écouter, que seroit-il arrivé? les peuples voisins auroient conclu que la nation étoit sans raison et sans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères, elles sont personnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voient toujours ce que les autres ne verroient pas, si on ne corrompoit point leur entendement; ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque temps, ensuite on est étonné d'avoir crié, et puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non-seulement après tous les physiciens, mais après tous les hommes, que si la providence ne nous avoit pas accordé des mains, il n'y auroit sur la terre ni artistes ni arts. Un vinaigrier, devenu maître d'école, dénonce cette proposition comme impie; il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, et rien à notre intelligence. Un singe n'oseroit intenter une telle accusation dans le pays des singes; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des contes de la Fontaine; on commença par les brûler, on a fini par les représenter à l'Opéra-comique. Pourquoi en permet-on les représentations? c'est

qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avoit là que de quoi rire. Pourquoi le même livre, qu'on a proscrit, reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société, qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie, n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative, qu'il n'a point fait renchérir les denrées, que les moines mendians n'en ont pas moins rempli leur besace, que le train du monde n'a changé en rien, et que le livre n'a servi précisément qu'à occuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on persécute, c'est pour le plaisir de persécuter.

Passons de l'oppression passagère que la philosophie a essuyée mille fois parmi nous, à l'oppression théologique qui est plus durable. Dès les premiers siècles on dispute; les deux partis contraires s'anathématisent. Qui a raison des deux? c'est le plus fort. Des conciles combattent des conciles, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité et le temps décident. Alors les deux partis réunis persécutent un troisième parti qui s'élève, et celui-ci en opprime un quatrième. On ne sait que trop que le sang a coulé pendant quinze cents ans pour ces disputes: mais ce qu'on ne sait pas assez*, c'est que si on n'avoit jamais persécuté, il n'y auroit jamais eu de guerres de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté: *Ne persécutons personne.*

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE

FRANÇOISE,

PAR M. THOMAS,

Lorsqu'il vint y prendre séance, à la place de M. Hardion, le 22 janvier 1767.

MESSIEURS,

LA plupart de ceux que vos suffrages ont appelés parmi vous, vous ont apporté des titres, pour ainsi dire, étrangers. En adoptant ces hommes célèbres, vous fixiez leur réputation, mais vous ne l'aviez point fait naître. Pour moi, je m'honore de n'apporter ici que des titres que je vous dois. Je suis votre ouvrage, Messieurs; s'il m'étoit permis un jour d'aspirer à quelque gloire, c'est vous qui m'en avez

ouvert la route; mon œil reconnoît les lieux où vos suffrages ont encouragé ma jeunesse; mon cœur, avec plus de transport, reconnoît parmi vous ceux qui m'ont dirigé par leurs conseils, et qui m'honorent de leur amitié. Vous récompensez donc en moi vos propres bienfaits, Messieurs, et je ressemble à ces soldats romains qui, pour obtenir un nouveau grade dans les armées, offroient aux généraux, pour gage de leur valeur, les javelots et les couronnes que ces généraux même leur avoient plus d'une fois donnés sur-le-champ de bataille.

Le premier devoir qu'imposent les bienfaits, c'est de s'en rendre digne : mon zèle sera le garant de ma reconnoissance. Associé à vos assemblées, Messieurs, j'observerai de plus près votre génie; à votre exemple, je tâcherai de rendre mes travaux utiles; car vous pensez que les talens ne sont rien, s'ils ne servent au bonheur de l'humanité. Permettez-moi de m'arrêter sur cet objet. Je vais considérer un moment avec vous l'homme de lettres comme citoyen. Dans un sujet si étendu, je ne choisirai que quelques idées; je parle devant vous, Messieurs, et le souvenir de tout ce que vous avez fait, suppléera à tous ce que je ne pourrai dire.

Au moment où l'homme est éclairé par la raison, quand ses lumières commencent à se joindre à ses forces, et que l'ouvrage de la nature est achevé, la patrie s'en empare; elle demande à chaque citoyen, que feras-tu pour moi? Le guerrier dit, je te donnerai mon sang;

le

le magistrat, je défendrai tes lois; le ministre de la religion, je veillerai sur tes autels, un peuple nombreux, du milieu des ateliers et des campagnes, crie, je me dévoue à tes besoins, je te donne mes bras; l'homme de lettres dit, je consacre ma vie à la vérité, j'oserai te la dire. La vérité est un besoin de l'homme; elle est surtout un besoin des états. Tout abus naît d'une erreur; tout crime, ou particulier, ou public, n'est qu'un faux calcul de l'esprit. Il y a un degré de connoissance où le bien seroit inévitable. Pour hâter ce moment, il faut hâter les lumières. Ceux qui gouvernent les hommes, ne peuvent en même-temps les éclairer. Occupés à agir, un grand mouvement les entraîne, et leur ame n'a pas le temps de s'arrêter sur elle-même. On a donc établi, on a protégé partout une classe d'hommes dont l'état est de jouir en paix de leur pensée, et le devoir de la rendre active pour le bien public; des hommes qui, séparés de la foule, ramassent les lumières des pays et des siècles, et dont les idées doivent, sur tous les grands objets, représenter, pour ainsi dire, à la patrie, des idées de l'espèce humaine entière. Voilà, Messieurs, la fonction de l'homme de lettres citoyen. L'utilité en fait la grandeur; elle demande un génie profond, une ame élevée, un courage intrépide; elle suppose un sentiment plus tendre, et la vertu la plus digne de l'homme, le désir du bonheur des hommes. J'aime à me peindre ce citoyen généreux méditant dans son cabinet solitaire. La patrie est à ses côtés; la justice et

l'humanité sont devant lui. Les images des malheurs l'environnent; la pitié l'agite, et des larmes coulent de ses yeux : alors il aperçoit de loin le puissant et le riche. Dans son obscurité, il leur envie le privilége qu'ils ont de pouvoir diminuer les maux de la terre. Et moi, dit-il, je n'ai rien pour les soulager, je n'ai que ma pensée : ah! du moins rendons-la utile aux malheureux. Aussitôt ses idées se précipitent en foule, et son ame se répand au-dehors.

Il peint les infortunés qui gémissent; il attaque les erreurs, source de tous les maux; il entreprend de diriger les opinions; il s'élève contre les préjugés, non pas contre ces préjugés utiles qui ont fait quelquefois la grandeur des peuples, et qui sont un ressort pour la vertu, mais contre ces préjugés honteux qui, sans élever l'ame, rétrécissent la raison et asservissent l'esprit humain, pendant des siècles, à des erreurs héréditaires; il remue ces ames indolentes et froides qui, gouvernées par l'habitude, n'ont jamais fait un pas qui n'ait été tracé, qui ne connoissent que des usages et jamais des principes, pour qui c'est une raison de plus de faire le mal, lorsqu'il se fait depuis des siècles. Il combat cette prévention contre les nouveautés utiles; cette superstition politique qui s'attache invinciblement à tout ce qui n'a que le mérite d'être ancien, et proscrit le bien même qui ne s'est pas encore fait. Citoyens, leur dit-il, quelle erreur vous séduit? quoi! vous permettez des découvertes à vos physiciens et à vos artistes, vous admirez le

géomètre qui a démontré les rapports d'une nouvelle courbe, et vous défendriez d'acquérir de nouvelles lumières sur l'art de vous rendre heureux ! Ne voyez-vous pas que tout se perfectionne par le temps ? le temps soulève lentement le voile qui couvre les vérités ; il en laisse échapper une ou deux pour chaque siècle. Voulez-vous repousser les présens qu'il a faits à l'homme ? les mœurs changent. Les besoins d'un siècle ne sont pas ceux d'un autre. Osez donc admettre tout ce qui sera utile. Que parlez-vous de nouveautés ? tout ce qui est bon, est de tous les âges ; tout ce qui est vrai, est éternel.

Tels sont les sentimens et les vœux de l'homme de lettres citoyen ; tous ceux qui, comme lui, sont animés du même zèle, travailleront sur le même plan ; chaque partie des travaux littéraires correspondra à une partie des travaux politiques. L'homme d'état a besoin de l'expérience des siècles ; que parmi les gens de lettres, il y en ait donc qui s'appliquent à l'histoire, mais qu'ils vous imitent, Messieurs ; qu'ils ne se traînent pas sur des événemens stériles ; qu'ils offrent le tableau raisonné des gouvernemens et des nations ; qu'ils fixent ces grandes époques qui sont comme des hauteurs d'où l'on découvre une vaste étendue de faits enchaînés l'un à l'autre ; qu'ils nous expliquent comment une seule idée d'un homme de génie a quelquefois changé un siècle. La législation occupe l'homme d'état. Quel sera l'homme de lettres digne de le précéder ou de le suivre ? S'il en est un, qu'il se livre à l'étude des lois ;

qu'il y porte cet esprit étendu et libre, qui ne voit rien par les préjugés, et cherche tout dans la nature ; qui s'élève au-dessus de tout ce qui est, pour voir tout ce qui doit être ; qui dans chaque cause voit les effets, dans chaque partie l'ensemble, dans le bien même les abus ; qu'il cherche comment on peut rendre les lois simples à-la-fois et profondes, leur donner du poids contre la mobilité du temps, leur imprimer surtout ce caractère d'unité qui fait tout partir d'un principe, dirige tout à un but, de toutes les lois ne fait qu'une loi. Tandis qu'il méditera sur la législation, que d'autres creusent les fondemens de la morale, de la politique, de la science du commerce, de celle des finances; qu'ils cherchent dans les sillons et les trésors des princes et la grandeur des peuples. Ainsi les idées se multiplient, et de toutes les lumières dispersées, il se forme une masse générale de lumières. Alors vient l'homme d'état; il descend de la hauteur où il est placé, et promène ses regards sur ce vaste dépôt des connoissances publiques. C'est le génie qui éclaire, mais ce sont les ames fortes qui gouvernent. Le philosophe, par sa vie obscure, doit mieux juger les choses que les hommes. L'homme d'état exercé par les événemens, accoutumé à voir les projets se choquer contre les passions, à sentir les résistances, à trouver dans la machine politique des grains de sable qui arrêtent les mouvemens d'une roue, occupé, tantôt des résultats qu'on ne peut bien voir que d'où il est, tantôt de détails que l'homme qui médite ne devine point, l'homme

d'état seul choisira dans la foule des idées tout ce qui peut s'appliquer aux besoins du gouvernement et de la patrie.

La gloire de l'homme qui écrit, Messieurs, est donc de préparer des matériaux utiles à l'homme qui gouverne. Il fait plus; en rendant les peuples éclairés, il rend l'autorité plus sûre. Tous les temps d'ignorance ont été des temps de férocité; l'empire de celui qui commande, n'est alors que l'empire de la force: alors il se fait un choc continuel d'un seul contre tous; c'est alors que le sang coule, que les trônes se renversent, que les pouvoirs rivaux s'élèvent; c'est alors le temps des grandes impostures qui trompent les nations et les siècles, des maximes qui arment les peuples contre les rois et les rois contre les peuples. Alors on ne connoît ni les fondemens des lois, ni les rapports de la nation avec le souverain, ni le bien, ni le mal, ni le remède, ni l'abus. Le peuple insensé et barbare est, à chaque instant prêt à égorger l'homme d'état qui veut lui être utile, et qui ose lui présenter un bien qu'il ne conçoit pas. O vous qui calomniez les lumières, voilà le tableau de l'ignorance! mais chez un peuple éclairé, la force du pouvoir n'est pas dans le pouvoir même; elle est dans l'ame de celui à qui l'on commande. Plus on connoît la source de l'autorité, et plus on la respecte; on adore dans la loi la volonté générale; on se soumet à des conventions d'où doit naître le bonheur. L'homme altier sait qu'en obéissant, il sacrifie une portion de sa liberté pour conserver l'autre; l'homme avare, que

l'impôt qu'il paie est le garant de sa propriété; l'homme robuste et méchant, qu'il ne seroit plus que foible et malheureux, s'il ne mettoit ses forces en dépôt dans la masse publique. Les lumières apprennent qu'il n'y a dans l'état qu'une loi, qu'une force, qu'un pouvoir; elles adoucissent les mœurs, et ôtent aux ames cette activité inquiète et féroce, qui ose tout, parce qu'elle ne prévoit rien.

Aussi, Messieurs, les grands hommes d'état ont-ils toujours protégé la philosophie et les lettres. Ils ont regardé comme le bienfaiteur de la patrie, le citoyen qui contribuoit à étendre les connoissances. Mais je ne puis le dissimuler, Messieurs, cet état si noble a ses dangers. La vérité ressemble à cet élément utile et terrible qu'il faut manier avec prudence, qui éclaire, mais qui embrâse, et qui peut dévorer celui même qui ne s'en sert que pour le bien public. Le jeune homme simple et vertueux, et dont le cœur honnête conserve encore toutes les illusions du premier âge, croit imprudemment qu'il est toujours permis d'être utile, et se livre sans défiance au doux sentiment qui l'entraîne. Souvent même la vérité lui inspire une ardeur générale. Alors l'enthousiasme s'empare de son ame, ses idées s'élèvent, ses expressions s'animent, il croit pouvoir mener la vérité en triomphe, et briser les barrières qui se trouvent sur son passage. Vaine erreur d'un cœur séduit! tout s'arme, les passions s'irritent, l'orgueil menace, l'intérêt combat, l'envie s'éveille, la calomnie accourt; alors la vérité s'enfuit, et ne laisse dans le cœur flétri de

celui qui l'annonçoit, que le sentiment triste et profond de son imprudence et le malheur des hommes. Pour l'intérêt de la vérité même, il faut l'annoncer sans fanatisme comme sans foiblesse : que son langage soit donc simple et touchant comme elle ; qu'elle ne cherche point à étonner ; qu'elle ne parle point aux hommes avec empire ; qu'elle n'insulte pas même avec dédain aux erreurs qu'elle combat ; elle a déjà assez de torts d'être la vérité ; qu'à force de douceur, elle mérite qu'on lui pardonne ; qu'elle se défende surtout de cette impatience du bien, qui en est la plus dangereuse ennemie. Regardons la nature ; rien ne s'y fait par secousses, ni par des fermentations précipitées ; tout se prépare en silence ; tout se mûrit par des progrès insensibles et lents. Ainsi la vérité agit. Jetée au milieu d'un peuple, elle y travaille d'abord en secret ; elle mine sourdement les opinions ; elle se glisse à travers les préjugés ; elle s'insinue comme les eaux qui se filtrent sans être aperçues, et déposent lentement à travers le limon, les germes de fécondité qu'elles portent. Un jour viendra que toutes ces idées utiles rassemblées pourront enfin se produire au grand jour, et seront peut-être la raison commune des peuples. L'autorité seule peut avancer ce moment ; l'autorité peut commander au génie et hâter les lumières. Quoi ! l'esprit humain a calculé les mouvemens des cieux ! seroit-il donc plus difficile de calculer tous les mouvemens du corps politique, et d'assigner tout ce qui en retarde ou en accélère la marche ? C'est en travaillant d'après un plan éternel, que la nature produit tous les grands effets

de l'univers physique : il faudroit que l'autorité essayât de même ce que produiroient dans l'ordre moral la philosophie et les lettres, dirigeant leurs travaux sur un plan fixe pendant des siècles. Ce sont les connoissances qui font l'éducation de chaque individu ; ce seroit à elle à former l'éducation du genre-humain. Pourquoi borner ses vues à la société qui nous environne ? Osons former des vœux pour l'humanité entière. Je vois jusques dans l'Europe civilisée, des traces subsistantes de la barbarie antique ; je vois l'Amérique sauvage, l'Asie esclave, l'Afrique barbare ; partout le genre-humain avili et malheureux. C'est aux connoissances dirigées par les gouvernemens, à guérir tant de maux ; c'est à elle à perfectionner les peuples. O ! si de tous les points de l'univers, les hommes réunissoient leurs travaux ! si toute la force de l'entendement humain développé, pouvoit être appliquée un jour à ce grand art des sociétés ! quel spectacle présenteroit alors le globe de la terre ! Les trois parties du monde éclairées comme l'Europe, toutes les villes florissantes, toutes les campagnes fécondes, les déserts peuplés, les gouvernemens sages, les peuples libres, les chefs heureux du bonheur de tous, le concert et l'harmonie admirable de tout le genre-humain, et la terre digne enfin des regards de Dieu. Telle est l'influence que les connoissances et les lettres dirigées par les princes pourroient avoir un jour sur le bonheur des hommes. Mais cette idée si consolante n'est peut-être qu'un vain songe ; peut-être que ce

grand

grand édifice restera toujours imparfait, parce que le temps qui ne s'arrête pas, détruira toujours un côté, tandis qu'on élèvera l'autre ; peut-être même, par une loi éternelle, l'ignorance doit-elle toujours couvrir une partie de la terre ; semblable à la mer qui fait lentement le tour du globe, et qui, à mesure qu'elle se retire et découvre à l'œil de nouveaux pays, inonde et engloutit successivement les anciens ? Si tel est le malheur de l'humanité ; si l'écrivain, dans ses travaux, ne peut se proposer un but si vaste, il en est un du moins qu'il ne perdra jamais de vue, c'est le bonheur de sa nation, c'est la gloire d'étendre les lumières dans son pays, en perfectionnant les mœurs.

Différentes causes, Messieurs, agissent continuellement sur les mœurs des peuples ; le gouvernement qui donne une impulsion générale; les lois qui, en servant de frein, dirigent les habitudes; l'exemple des chefs, espèce de législation fondée sur la foiblesse et l'intérêt; le commerce, qui mêle les nations et les vices; le climat, force toujours active et toujours cachée; enfin, le plus puissant des ressorts, la religion, qui pénètre où les lois ne vont pas, juge la pensée, éternise le bien comme le mal. Mais chez une nation où le goût des lettres est répandu, l'esprit général de ceux qui l'éclairent peut et doit aussi influer sur la partie morale.

Il est surtout, il est un pouvoir qui distingue l'homme de génie et le grand écrivain, c'est celui d'attacher son ame à ses écrits, de peindre sa pensée avec ces expressions ani-

mées et brûlantes, qui sont le langage de la persuasion, et le cri de la vérité; alors chaque idée qu'il exprime va frapper avec force les ames qui l'environnent. Le sentiment qu'il a se communique; on s'étonne d'adopter d'autres idées, d'autres passions que celles qu'on avoit; dans l'émotion qu'on éprouve, le cœur palpite, les traits changent, les larmes coulent; l'ame portée hors d'elle-même ne sent, ne vit, n'existe plus que dans l'ame de l'écrivain qui l'anime, et qui lui dicte avec empire tous ses mouvemens. Quel usage, Messieurs, fera-t-il d'un pouvoir si noble? La vertu le reclame; elle parle à son cœur; elle lui dit : « Ton génie m'appartient; c'est pour moi que la nature te fit ce présent immortel. Etends mon empire sur la terre; que l'homme coupable ne puisse te lire sans être tourmenté; que tes ouvrages le fatiguent; qu'ils aillent dans son cœur remuer le remords; mais que l'homme vertueux, en te lisant, éprouve un charme secret qui le console. Que Caton prêt à mourir, que Socrate, buvant la ciguë, te lisent, et pardonnent à l'injustice des hommes ».

Docile à cette voix, Messieurs, son cœur enflammé tracera tous les devoirs de l'homme, les devoirs tendres d'époux, de père, de fils; les devoirs sublimes de citoyen. Malheur à l'écrivain mercenaire qui trahiroit la cause de la patrie et de l'humanité! Malheur surtout à ceux qui aviliroient les ames! ils seroient les lâches complices de la corruption de leur siècle. L'amour des lois, la sainteté de la justice, le zèle éclairé dans les magistrats, les

dévouemens généreux dans la noblesse; voilà les objets dignes d'être présentés à la nation. Ainsi Démosthène, troublant le sommeil de ses concitoyens, les rappeloit sans cesse à leur ancienne grandeur. Il est vrai que le poison fut sa récompense; mais il n'eût point mérité la gloire d'avoir retardé la chute de sa patrie, si, en mourant, il n'eût remercié les dieux.

Parmi nous, Messieurs, et par la constitution de l'état, l'homme de lettres n'est point appelé à discuter de grands intérêts en présence des peuples; il ne parle point aux citoyens assemblés; il ne peut confier son ame qu'à ses écrits; il faut donc qu'un but moral anime tous ses ouvrages; il faut que ceux même qui paroissent n'avoir d'autre objet que l'agrément, parlent encore à la raison, et que le plaisir même paie un tribut à l'utilité publique. C'est par-là, Messieurs, que le théâtre bien dirigé pourroit avoir la plus grande influence sur le caractère moral des nations; c'est-là que le sentiment se communique par des secousses promptes et rapides, et que les impressions profondes qu'on reçoit, se fortifient encore par le nombre de ceux qui les partagent. Que ceux donc qui, entraînés par leur génie, se consacrent à ce grand art, nous peignent la morale en action; qu'ils nous offrent la vertu mâle et généreuse aux prises avec les passions qui la combattent, et telle qu'un athléte vigoureux, les accablant enfin du poids de sa force; que le crime ne paroisse qu'éperdu devant le remords, et fuyant de-

vant lui; que nos larmes de tendresse, que nos cris d'admiration soient pour l'homme de bien échappé au péril, ou vainqueur de lui-même. Elevez, affermissez nos ames; rapprochez de notre foiblesse les grandes vertus; apprenez-nous à préférer la gloire du malheur à un succès coupable, et la mort à la honte.

L'histoire, par des moyens différens, produira encore les mêmes effets. L'histoire est trop souvent un appel que la vertu fait à la postérité. L'historien prononce les jugemens de l'univers; non plus de l'univers foible et corrompu, de l'univers esclave, mais de l'univers libre et juste, pour qui tout disparoît, hors la vérité. Qu'après avoir flétri les vices, son cœur vienne se reposer sur la touchante image des vertus. Ainsi Tacite peignoit Burrhus à côté de Néron; ainsi, fatigué de malheurs et de crimes, las de peindre ou des tyrans ou des esclaves, il réservoit, pour le charme et la consolation de sa vieillesse, l'heureux tableau des vertus de Trajan. Ainsi parmi vous, Messieurs, ceux qui transmettront à la postérité les événemens de ce règne, aimeront à s'arrêter sur l'ame de votre auguste protecteur. Dans un roi, ils peindront un homme; ils peindront la sensibilité dans la grandeur, l'humanité dans la toute-puissance, l'amitié même sur le trône. Ils peindront cette bonté qui fait disparoître la crainte, et invite l'amour; ces détails de bienfaisance pour tous ceux qui l'entourent, besoins toujours nouveaux d'un cœur toujours sensible. Ils feront voir cette humanité appliquée aux peuples;

dans ces crises violentes où les états se heurtent et se choquent; le chef d'une nation guerrière, ami de la paix; un roi ennemi de cette fausse gloire qui séduit tous les rois; dans les guerres nécessaires, le calcul du sang des hommes mis à côté des espérances et des projets; dans un jour de triomphe, les larmes d'un vainqueur sur le champ de bataille; dans la paix, l'agriculture encouragée, le laboureur levant sa tête affoiblie, osant enfin regarder la richesse; et l'or englouti trop longtemps par les artisans du luxe, refluant par le commerce des grains, vers la cabane et les sillons du pauvre.

Ces détails, de la bonté des rois, intéresseront toujours l'homme de lettres citoyen, qui aura le bonheur de les peindre. Quel état, Messieurs, que celui où, par devoir, on doit être toujours l'interprète de la morale et de la vertu! Mais pour être digne de la peindre, il faut la sentir. Le véritable homme de lettres ne se bornera donc point à enseigner la vertu dans ses écrits. On ne verra point ses mœurs contredire ses ouvrages; et lorsqu'un sentiment honnête viendra s'offrir sous sa plume, il ne le repoussera point comme un accusateur. Heureux si, dans la douceur de la vie domestique, il peut épurer son ame! heureux si sa maison est le sanctuaire de la nature! si tous les jours il peut serrer dans ses bras une mère qui répond à ses caresses, et dont la vieillesse adorée n'offre aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus, et le souvenir attendrissant des bienfaits! Dans le monde,

simple et sans faste, aussi éloigné de la fausseté que de la rudesse, il parlera aux hommes sans les flatter comme sans les craindre. Il ne séparera point le respect qu'il doit aux titres, du respect que tout homme se doit. Il sait que la dignité des rangs est à un petit nombre de citoyens, mais que la dignité de l'ame est à tout le monde; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle; que la seconde élève l'homme à qui tout le reste manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ses ennemis il opposera le courage et la douceur; à l'envie, le développement de ses talens; à la satyre, le silence; aux calomniateurs, sa vertu. La vertu, dans un cœur noble, se nourrit par la liberté. Il sera donc libre; et sa liberté sera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les lois. Jouiroit-il de cette indépendance, s'il pouvoit ouvrir son ame au désir de la fortune, et au vil intérêt? Non, l'intérêt et la liberté se combattent. Homme de lettres, si tu as de l'ambition, ta pensée devient esclave, et ton ame n'est plus à toi. Va, la richesse ne cherche pas les hommes libres; elle ne pénètre pas dans les solitudes; elle ne court pas après la vertu; elle fuit surtout la vérité. Si tu t'occupes de fortune, tu te mets toi-même à l'enchère; crains de calculer bientôt le prix d'une bassesse, et le salaire d'un mensonge. Si ton ame est noble, ta fortune est l'honneur; ta fortune est l'estime de ta patrie, l'amour de tes concitoyens, le bien que tu peux faire; si elle ne te suffit pas, renonce à un état que

tu déshonores : tu serois à-la-fois vil et malheureux, tourmenté et coupable, tu serois trop à plaindre. Que le véritable homme de lettres est différent, Messieurs! tout ce qui trouble et agite les autres hommes, n'a point d'empire sur lui; il ne court point après les récompenses, la sienne est dans son cœur; si les richesses s'offrent à lui, il s'honore par leur usage; si elles s'éloignent, il s'honore par sa pauvreté. Ainsi les jours se succèdent, ainsi les années s'écoulent entre le bonheur et la paix. Enfin la tranquille vieillesse vient couronner ses travaux; il voit le dernier terme sans remords et sans trouble; il tourne les yeux vers la patrie dont il se sépare : elle l'a honoré, elle le regrette; il voit la postérité qui s'avance pour recevoir son nom. Si, en ramenant ses regards sur lui-même, il parcourt toutes les pensées de sa vie, il n'en trouve aucune qu'il désirât pouvoir effacer; toutes ont été utiles, toutes consacrées au bonheur des hommes. La douce idée de l'avenir se joint à celle du passé, et répand la sérénité sur ses derniers momens. Il meurt, mais il laisse son ame à ses concitoyens; il meurt, mais ses pensées vivent, et feront encore quelque bien à la terre, lorsque ses cendres même ne seront plus. Telle est, Messieurs, telle est la carrière de l'homme de lettres citoyen. Je vous atteste tous : quoi! en est-il une où la gloire soit plus douce, et laisse, au fond d'un cœur honnête, une satisfaction plus touchante et plus pure?

Ces sentimens sont les vôtres, Messieurs;

c'étoient ceux de l'académicien estimable à qui j'ai l'honneur de succéder. A la cour, où l'homme de lettres est quelquefois si déplacé, il fut toujours ce qu'il dut être. Renfermé dans ses travaux, il vécut sans intrigue; il se tint à une égale distance, et de la fierté qui peut nuire, et de la bassesse qui avilit; il crut, comme vous, que les connoissances ne devoient servir qu'à orner la probité; que la gloire des mœurs est encore préférable à celle des talens; que le génie peut-être a droit d'étonner les hommes, mais que la vertu seule a droit à leurs hommages. Nourri de la lecture des anciens, il y avoit puisé ce goût moral aussi nécessaire à l'écrivain qu'à l'homme, et cette simplicité antique si louée de nos pères, dont nous parlons encore, mais que nous ne sentons plus, et que notre luxe peut-être n'a pas moins éloignée de nos écrits que de nos mœurs. Ce fut cette sagesse de caractère qui lui mérita l'honneur d'instruire des personnes royales, en achevant de cultiver leur esprit par le goût, et leur raison par l'histoire. Par cet honorable emploi, Messieurs, l'homme de lettres s'acquitta envers la patrie, des devoirs de citoyen; car si les lumières sont utiles aux états, c'est servir la patrie que de répandre le goût des connoissances autour des trônes. Peut-être même l'exemple des augustes princesses auxquelles il eut le bonheur de rendre ses travaux utiles, a contribué parmi nous à dissiper, en partie, ce préjugé barbare qui défendoit à la plus belle moitié du genre-humain de s'éclairer; peut-être c'est à elles

que

que nous devons en partie l'usage qui commence à s'établir, de rapprocher, par l'éducation, des ames qui se ressemblent par leur nature; usage que le préjugé combat encore, mais que la raison autorise, et qui multipliera parmi nous le nombre de ces femmes instruites, sans vanité comme sans faste, qui font aimer la raison, et joignent le doux empire des lumières à l'empire non moins touchant de la beauté et des mœurs. C'est dans ces vues si sages, Messieurs, c'est en même-temps pour obéir à des princesses dignes de s'instruire, que mon prédécesseur a composé le plus grand nombre de ses ouvrages; c'est pour elles qu'il a tracé ce tableau de la mythologie ancienne; objet intéressant pour le philosophe même, parce que, sous le voile des allégories et des fictions, il y retrouve le berceau du monde, l'invention des arts, l'origine des opinions, l'esquisse, pour ainsi dire, des premiers traits gravés dans les ames humaines, et dont plusieurs ne sont point encore effacés par les siècles; c'est dans les mêmes vues qu'il entreprit de tracer un tableau plus étendu et plus vaste, celui d'une histoire universelle qui devoit embrasser toute la suite du genre-humain, depuis la naissance du monde jusqu'à nous; tableau immense, où tout ce qui a existé se rassemble sous un seul de nos regards; où tous les temps semblent renaître; où un seul homme voit d'un clin d'œil les états s'élever, se choquer et tomber; où l'on ne marche qu'au bruit de la chute des empires. M. Hardion, Messieurs, dans tous ses ouvrages utiles, se

défendit avec sévérité tout ornement. Il vouloit que les mots ne fussent que l'expression, et jamais la parure de la pensée. Son style eut la modestie de sa personne; il sut se défendre, et de cette espèce de force qui trop souvent touche à l'excès; et de cette rapidité qui, en pressant trop les objets, les confond; et de cette finesse qui supprime trop d'idées intermédiaires pour en faire deviner d'autres; et de cette profondeur pénible qui affecte d'enfermer dans une pensée le germe de vingt pensées; il s'élevoit surtout contre ce luxe de l'esprit, qui n'aime à jouir de ses richesses qu'en les prodiguant. Dans ce siècle, il eut le courage de la simplicité; il fut sage, voilà son caractère; il voulut être utile, voilà sa gloire.

C'est cette idée d'utilité, Messieurs, que ne perdront jamais de vue tous ceux qui auront l'honneur d'être admis parmi vous; c'est elle qui présida à votre établissement. Votre institution fut presque une institution politique. Richelieu, après avoir resserré l'Espagne, abaissé l'Autriche, ébranlé l'Angleterre, raffermi la France, vit qu'il ne manquoit plus à la grandeur de sa nation que les lumières, il vous fonda, Messieurs. Peut-être cette ame altière et grande, et qui avoit le besoin de commander aux hommes, sentant que le fardeau de l'état échappoit à ses mains affoiblies, fut-elle flattée en secret de l'idée de diriger encore les esprits quand il ne seroit plus. Après lui, c'est le chef de la magistrature qui vous adopte, et qui place les lettres à côté des lois, tout près du sanctuaire de la justice. Enfin,

je vous vois adoptés par le chef suprême de l'état, par ce roi dont toutes les vues furent élevées; qui, à de grands événemens, mêla toujours un grand caractère; qui, par ses succès, fit la gloire de son pays; qui, par ses revers, fit la sienne : plus grand sans doute, lorsqu'en mourant il avouoit ses fautes, que lorsque ses flatteurs et son siècle l'enivroient d'éloges, qu'il eût tous mérités peut-être, s'il n'avoit eu le malheur de les entendre. Ces noms fameux nous rappellent nos devoirs. Un grand homme d'état pour fondateur, nous avertit que les lettres doivent être utiles à l'état; le souvenir du chancelier Seguier, que l'harmonie doit régner entre les lettres et les lois; le nom des rois pour protecteurs, que distingués comme citoyens, nous devons l'exemple du zèle à la patrie.

Si je jette les yeux sur vos fastes, Messieurs, je retrouve dans tous les temps, parmi vous, cet esprit de vos fondateurs; je vois que tous vos grands hommes ont été utiles. A leur tête, je vois ce Corneille qui ouvrit au génie une école de politique, et à l'ame une école de grandeur; Bossuet qui instruisoit les rois, et qui en étoit digne; Fénélon, qui le premier à la cour osa parler des peuples. Plus près de vous, Messieurs, je vois cet homme célèbre, qui fut votre confrère et votre ami, le législateur des nations, et dont le livre bien médité, peut-être, pourroit retarder la chute des états. Au milieu de vous, et dans cette assemblée, je trouve le même usage des mêmes talens; l'histoire qui parle encore aux peuples

et aux rois, la philosophie tranquille et sage, qui fait le dénombrement des vérités, et qui en crée de nouvelles; les orages des grandes passions, mis sur le théâtre, à côté de nos ridicules; nos mœurs peintes; nos devoirs, ou discutés avec profondeur, ou déguisés sous des fictions riantes; les arts embellis par le charme des vers; les principes du goût analysés; le tableau immense de la nature tracé; l'art de communiquer la pensée par la parole, perfectionné; l'éloquence aux pieds des autels et dans les tribunaux; les lettres, consacrées à la politique, à la guerre, aux intérêts d'état, à l'éducation des princes; et sur votre liste, Messieurs, un homme qui, du fond de sa retraite, sera toujours, par son grand nom, présent parmi vous, qui le premier a mis sur notre théâtre la morale sensible, comme Corneille y avoit mis la morale raisonnée; qui n'a employé l'art des Homère que pour combattre la tyrannie et la révolte, et dont presque tous les ouvrages ne sont que le cri d'une ame sensible et forte qui réclame partout pour le bonheur des hommes, la sûreté des rois, et la tranquillité des états.

Attirés par votre gloire, Messieurs, les titres viennent se placer parmi vous à côté des lettres. Je vois les premiers hommes de l'état et de l'église satisfaits ici de l'honneur d'être vos égaux. Je vois dans ce moment, à votre tête, l'héritier d'un grand nom, et dont l'éloge est dans le cœur de tous ceux qui m'environnent.

Pour moi, Messieurs, dernier citoyen de cette illustre république, je n'apporte ici aucun

des grands talens qui vous honorent. Je n'ai à me vanter à vos yeux, d'aucun ouvrage qui ait influé sur mon pays et sur mon siècle. Je ne songerai même jamais à vous disputer cette gloire; elle est trop au-dessus de ma foiblesse. Mais il en est une que j'oserai partager avec vous; c'est celle de la vertu et des mœurs; c'est de ne rien faire, c'est de ne rien écrire dans le cours de ma vie qui ne puisse m'honorer à vos yeux, et à ceux de mes compatriotes. Voilà mon premier serment, Messieurs, en entrant dans cette illustre compagnie. Si j'y manque un instant, puisse ce discours, que je viens de prononcer devant vous, et qui est l'interprête le plus fidelle des sentimens de mon ame, s'élever contre moi, et m'accuser aux yeux de mon siècle et de la postérité!

RÉPONSE

DU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE, AU DISCOURS DE M. THOMAS.

MONSIEUR,

M. le comte de Clermont devoit, en sa qualité de directeur, présider à l'assemblée d'aujourd'hui ; mais le dérangement de sa santé l'empêche de s'y rendre. Je me trouve donc chargé de tenir sa place, et surtout d'être l'interprête de ses regrets, et de ses sentimens inaltérables pour l'académie. Ceux dont je suis moi-même pénétré pour elle, me rendent cette fonction chère, et ce sentiment me facilite le moyen de m'en acquitter.

Le public qui vient de vous entendre, Monsieur, applaudit, et comme votre juge, et comme le nôtre, aux suffrages qui vous ont appelé parmi nous ; vous venez vous-même d'exposer vos titres avec autant d'énergie que de vérité ; quand on remplit avec distinction les devoirs de son état, on en parle toujours

dignement. Une ame sensible se pénètre des objets vers lesquels son goût l'entraîne, et les fait aimer par la chaleur avec laquelle elle sait les présenter. Apelle intéressoit en parlant de son art; et Cicéron, en faisant le portrait de l'orateur, pouvoit-il n'être pas éloquent?

En peignant l'homme de lettres citoyen, vous n'avez eu, Monsieur, qu'à exprimer les sentimens gravés dans votre cœur; vous vous êtes surtout attaché à faire envisager les lettres sous leur rapport avec le bien public. Il est beau, sans doute, d'étendre les lumières de son siècle, et d'en perfectionner les mœurs; mais ce rôle intéressant et sublime n'est confié qu'à ces hommes rares, pour qui l'être suprême a réservé les dons du génie. Les lettres ont un mérite moins éclatant, mais plus universel, celui de faire le bonheur de ceux qui les cultivent.

Le goût des lettres, ~~dit l'orateur~~ romain, est propre à tous les temps et à tous les âges; la jeunesse y trouve l'aliment de son activité, la vieillesse l'oubli des biens qu'elle a perdus, et le soulagement des maux qui l'assiégent. Le favori d'Auguste s'arrachoit souvent au tumulte des affaires et aux troubles de la cour, pour venir respirer auprès de Virgile et d'Horace. L'homme d'état envioit, dans ces momens, le sort de l'homme de lettres, et le courtisan avoit quelquefois besoin d'être consolé par le philosophe.

Le sage ne connoît ni le vide, ni le cruel ennui de soi-même; il sait le prix du temps, et l'emploie à cultiver en paix les lettres et sa raison; il ne s'expose ni à l'orgueil du crédit

qui veut protéger, ni à l'orgueil du crédit qui s'irrite de ce qu'on le dédaigne : la vérité fait son étude et sa force. Il s'est formé, avec la chaîne de ses pensées, un caractère de grandeur et d'immobilité que rien n'ébranle, et que rien n'altère. Toujours calme, au sein même des orages qui le menacent, il plaint les perturbateurs sans les craindre ni les braver ; et tandis que tout s'agite ou se bouleverse autour de lui, son ame tranquille se livre aux douceurs de l'étude, et jouit des consolations de la vertu.

Vous avez des droits, Monsieur, et à la gloire que donnent les lettres, et au bonheur qu'elles assurent. L'académie, en vous accordant ses suffrages, a voulu récompenser des talens utiles, et couronner des vertus connues. Des prix remportés avec éclat, des applaudissemens mérités, l'heureux talent de la poësie réuni à celui de l'éloquence, l'estime publique, celle des gens de lettres, tout sollicitoit pour vous la place honorable que vous occupez aujourd'hui. Une louable émulation, excitée par l'académie, a fait connoître vos talens dans ces monumens durables que vous avez élevés à la mémoire de tant de grands hommes. Vous avez fait plus ; par l'enthousiasme avec lequel vous en avez parlé, vous avez fait connoître votre cœur. Une ame médiocre ne conçoit pas aisément les vertus sublimes ; et si elle veut les peindre, elle les affoiblit.

Enfin, Monsieur, je dirois volontiers que nous avons cru entendre la voix de ces grands hommes

hommes que vous avez loués, s'élever en votre faveur, et nous dire : « Il nous a peints comme » s'il eût vécu auprès de nous et avec nous; » il a parlé de nos travaux, comme s'il les » eût partagés lui-même; il nous a jugés, » comme nous demandons que la postérité » nous juge. Notre gloire est devenu la sienne, » puisqu'il a su la célébrer ».

Il vous falloit tous ces titres, Monsieur, pour nous consoler de la perte que nous venons de faire. L'académicien estimable que nous regrettons, cultiva les lettres avec succès; il en recueillit la gloire, et fut heureux par elles. Il les fit aimer à la cour, et y inspira le goût de l'étude à d'illustres princesses, qui savent unir à l'éclat du rang et des vertus le mérite de la culture de l'esprit. M. Hardion porta dans sa conduite la simplicité noble qui fait le caractère de ses écrits; cette simplicité si louable est peut-être la seule ressoure des grands écrivains, depuis que les rafinemens de l'art semblent épuisés. Rien de plus rare, mais aussi rien de plus beau que l'accord du naturel et du sublime, de la noblesse et de l'aménité.

Vous nous montrerez, Monsieur, cet heureux accord; une imagination hardie et féconde a caractérisé les premiers essais de votre plume énergique et brillante. Ces premiers ouvrages annonçoient en vous le germe de ce talent si précieux que la nature donne, il est vrai, mais qui se perfectionne par la réflexion et par l'étude; je parle de ce goût sage et épuré, qui empêche le génie de s'égarer dans

son essor, et qui le contient dans les bornes du naturel et du vrai. L'académie a vu avec satisfaction ce goût s'accroître en vous par degrés; et dans ce poëme si désiré, où marchant sur les traces de Virgile et d'Homère, vous avez de grandes passions à mettre aux prises avec de grands obstacles, les ressorts d'une politique sublime à développer et à faire mouvoir, les mœurs d'une nation nouvelle à peindre; toutes les finesses de l'art à cacher sous les traits du génie créateur; le public attend que tout y sera subordonné aux règles du goût, et que la sévère critique y applaudira comme au chef-d'œuvre de vos talens perfectionnés. Ainsi, lorsqu'une plante vigoureuse a jeté avec surabondance ses premières productions, la sève se calme, et l'arbre, conservant toujours la même vigueur, ne se couvre de fleurs que pour donner autant de fruits.

Fin du second volume.

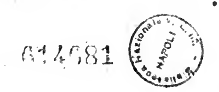
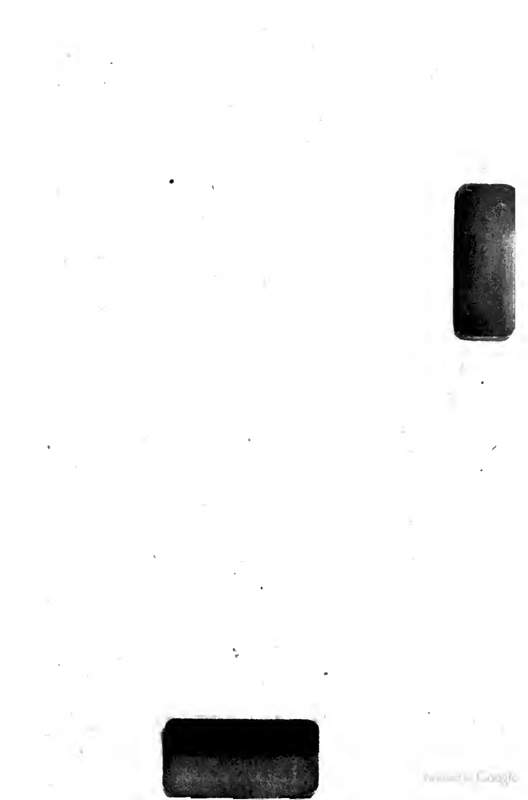


TABLE
DES ÉLOGES
CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

Fin de la Table du second volume.


Google




BIBLIOTECA